



HAL
open science

Etude du mouvement fictif à travers un corpus d'exemples du français : perspective sémantique du lexique au discours

Fabien Cappelli

► **To cite this version:**

Fabien Cappelli. Etude du mouvement fictif à travers un corpus d'exemples du français : perspective sémantique du lexique au discours. Linguistique. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2013. Français. NNT : 2013TOU20135 . tel-01077877

HAL Id: tel-01077877

<https://theses.hal.science/tel-01077877>

Submitted on 27 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE

En vue de l'obtention du

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par :

Université Toulouse 2 Le Mirail (UT2 Le Mirail)

Présentée et soutenue par :

Fabien Cappelli

Le vendredi 20 décembre 2013

Titre :

Etude du mouvement fictif à travers un corpus d'exemples du français :
perspective sémantique du lexique au discours

Volume I

ED CLESCO : Sciences du langage

Unité de recherche :

CLLE - ERSS, UMR 5263

Directeur(s) de Thèse :

Michel Aurnague (Directeur de Recherche, CLLE - ERSS, UMR 5263)

Rapporteurs :

Denis Le Pesant (Professeur Emérite, Université Paris Ouest Nanterre)
Marcel Vuillaume (Professeur Emérite, Université de Nice-Sophia Antipolis)

Autre(s) membre(s) du jury :

Andrée Borillo (Professeur Emérite, Université de Toulouse 2 Le Mirail)

Gilles Col (Professeur, Université de Poitiers)

Résumé

L'expression "mouvement fictif" désigne l'utilisation de verbes dits de mouvement ou de déplacement pour décrire une configuration spatiale statique. Ce sujet n'a jusqu'ici pas été traité de manière systématique à partir de données attestées, et son étude s'est généralement limitée au niveau phrastique. En nous appuyant sur les listes de verbes du Lexique-Grammaire, sur la base textuelle Frantext ainsi que sur le cadre théorique concernant la sémantique des verbes de mouvement développé par Aurnague (2011b), nous avons dégagé pratiquement 600 occurrences de mouvement fictif en discours, et ceci afin de comprendre les mécanismes et les motivations de ce type de construction.

Bien loin des explications habituellement proposées en termes d'opposition entre *Path* et *Manner*, de forme de l'entité et de contraintes bloquant parfois la production d'énoncés de ce type, nos résultats pointent l'importance du Mode de discours, montrent l'utilité de l'adoption d'une sémantique de l'espace dépassant la simple géométrie et plaident pour une approche privilégiant la structure, la configuration de plusieurs entités.

Par ailleurs, cette thèse propose une classification qui se veut complète des verbes de mouvement/déplacement du français mobilisant les notions de changement d'emplacement et de relation locative élémentaire, ainsi qu'un corpus d'exemples conséquent constituant une base de travail pour la communauté des linguistes.

Au-delà des approfondissements que nous effectuerons, cette étude ouvre la voie à une nouvelle manière de considérer les emplois dits "figurés" des verbes de mouvement.

Mots-clefs : mouvement fictif, verbes de mouvement, sémantique lexicale, discours, langage figuré, étude de corpus.

Abstract

The term “fictive motion” refers to the uses of verbs of motion which describe a static space configuration. This topic has thus far not been addressed systematically on empirical data, and its study was restricted to the sentence level. Basing our work on the verb lists of the Lexique-Grammaire, on the Frantext database, and on the theoretical framework proposed by Aurnague (2011b) on the semantics of motion verbs, I have extracted up to 600 instances of verb use coded as fictive motion, in discourse, in order to understand the mechanisms and motivations of such constructions.

This thesis attempts to go beyond proposed distinctions between Path and Manner, or explanations based on the shape of entities, or even constraints blocking fictive motion uses. Our results highlight the importance of the Mode of discourse, stress the need for a framework in space semantics which relies on functional properties, rather than plain geometry, and advocates an approach based on the structure and the configuration between several entities.

Besides, this thesis provides a classification, intended to be complete, of motion verbs in French, which elaborates on the notions of change of location and basic locative relation ; it also makes available a significant corpus of « fictive motion » verb uses for further linguistic studies

This thesis introduces several in-depth studies and paves the way for a new understanding of the “figurative” use of motion verbs.

Keywords : fictive motion, motion verbs, lexical semantics, discourse, figurative language, corpus study.

Unité Mixte de Recherche Cognition, Langues, Langage, Ergonomie (CLLE)
UMR 5263 - Sciences humaines et humanités

Adresse :

Université de Toulouse - Le Mirail
Maison de la Recherche
5, allées Antonio Machado
31058 TOULOUSE Cedex 9

Mél : clle@univ-tlse2.fr
Sur Internet : <http://clle.univ-tlse2.fr>
Téléphone : +33 5 61 50 36 02
Télécopie : +33 5 61 50 46 77

Structure(s) de rattachement : Université de Toulouse - Le Mirail (UTM)

Rattachements externes : Université de Bordeaux 3

Tutelle : CNRS, EPHE, UT2

Directeur : Jean-François Bonnefon
Directeur-adjoint CLLE-ERSS : Fabio Montermini
Directeur-adjoint CLLE-LTC : Gwenaël Kaminski

Remerciements

« Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez. »

Boileau, *L'Art Poétique*

J'aurais aimé avoir le temps et l'énergie d'appliquer ces vers à la lettre. Toutefois cette thèse m'en a révélé l'esprit. A tel point que j'aimerais rompre avec le protocole, et faire premier destinataire des remerciements de cette thèse, cette thèse elle-même. Nul être humain n'a été capable de m'inculquer, comme elle l'a fait, l'humilité véritable, qui se défie de la démonstration, et qui réside en première instance dans un rapport à la vérité qui, s'il n'est pas conflictuel, est tout de même distancié. Cette poursuite de la vérité, parce qu'elle a interrogé mon intelligence, mon honnêteté, ma patience et mon courage, en manifestant ses caractères prétentieux, dérisoire, frustrant mais avant tout ludique, n'est pas sans conséquences profondes sur mon propre rapport au réel. Et je ne vois pas une once de négativité dans ces apports ; cette thèse est ce qu'elle est, c'est-à-dire avant tout, pour moi, une véritable transformation. Nul être humain, donc, n'est capable de tester ainsi votre désir, de vous infliger tant d'aridité, de s'imposer en impérieuse nécessité tout en proclamant qu'il n'a rien à vous offrir. Un jeu sans enjeu, sans gagnants ni perdants, dont on ne veut pourtant pas sortir...

Cette rupture du protocole n'en est donc pas une. Car ce sujet, je le dois à mon maître, Michel Aurnague. J'ai bien peur de faire figure d'enfant gâté qui ne connaît pas la valeur du cadeau qu'on lui a offert ; c'est une honte qu'il me faudra assumer, qu'il aurait été plus facile de fuir, certes... Mais comment grandir sans erreurs ? Ces valeurs dont je parlais, c'est donc lui qui me les a transmises ; pire, de par son humanité discrète, son intelligence et sa modestie, sa patience et sa bienveillance, il m'a enseigné bien plus que des concepts ou des méthodes. A l'issue (provisoire) de ce travail, je peux

affirmer que, d'une manière, grâce à Michel, j'ai *fait mes humanités*. J'espère pouvoir le remercier un jour comme il le mérite : en ayant au moins une bonne idée (seule justification, pour lui, d'un travail universitaire. Cela peut paraître peu aux aventureux, mais vous savez certainement comme moi de quoi il retourne !)

J'aimerais pouvoir remercier aussi toutes les personnes qui travaillent au sein de mon laboratoire. Las, nous ne nous sommes pas souvent vus. Je n'avais malheureusement jamais le temps de profiter de leur sens de l'accueil et de leur ouverture d'esprit. Néanmoins, la plus minime des interactions s'est toujours déroulée de manière chaleureuse et courtoise. Beaucoup d'entre eux sont de mes anciens professeurs. Je leur dois beaucoup ; j'avais de folles attentes en m'inscrivant à l'Université, le plus étonnant est qu'ils ont su les dépasser. Ayant eu l'occasion d'assister à des cours dont des classements officiels proclament qu'ils sont cent fois meilleurs que ceux que j'ai reçu au Mirail, j'ai conscience de l'ingratitude générale à laquelle mes professeurs semblent condamnés. Je refuse de participer à cette erreur, alors baste Shanghai, et longue vie au Mirail et à son département de linguistique !

Je remercie en tous cas l'ensemble du laboratoire pour la bourse sur critères sociaux qui m'a été attribuée en 2011 : j'espère que cette pratique perdure, car ce type de coup de pouce est, je peux en témoigner, loin d'être négligeable !

Bien qu'il n'ait rien à voir directement avec cette thèse, j'aimerais ici remercier le Docteur R. A. Hatch, retraité, maintenant, de l'Université de Floride, pour qui j'ai été assistant de recherche. Quelques professeurs d'histoire français trouvaient révoltant qu'on paye à moins de quarante euros de l'heure un novice pour transcrire des courriers scientifiques et diplomatiques du XVII^e siècle. Qu'ils persistent, il doit certes être plus louable de transformer ce type de job en UE, en faisant miroiter une apparition dans les crédits d'une oeuvre finale comme seule véritable récompense (et sans s'en acquitter). Quant à moi, je suis redevable à cet homme qui m'a fait totalement confiance, et grâce à qui, outre une assurance matérielle durant les périodes de transitions géographiques ou professionnelles, j'ai acquis un nouveau métier, passionnant et valorisant.

Je me dois bien aussi de remercier la Poste. S'ils offrent un travail moins exaltant que celui de paléographe, ils sont toutefois un employeur privilégié de thésards, et rares sont, de nos jours, les entreprises qui acceptent d'embaucher des gens "qui n'ont pas le profil". C'est là-bas aussi que j'ai rencontré mes employeurs les plus sincèrement aimables. La liste de mes supérieurs pendant ces quatre années de thèse serait trop longue, je me permettrai donc, là aussi, de remercier à la cantonnade.

Afin de ne pas nous engluer dans la guimauve, un peu de rebondissement drama-

tique, avec l'apparition des "méchants". Avant je n'avais que ceux qui essayaient de vous décourager, on ne sait pourquoi, certainement pour votre bien. Mais depuis mon passage au pays des alligators, je connais ce qu'est la véritable volonté de nuisance. La calomnie, la pression par la déviation des instruments de pouvoir, le harcèlement. On ne citera pas de noms, on ne les remerciera pas non plus : je n'ai pas tiré de grandes leçons de ces démonstrations de méchanceté, d'imbécilité, de jalousie et de narcissisme. Par contre, permettez-moi d'exprimer mon infinie gratitude envers mes élèves de l'UF, qui n'ont pas hésité à monter au créneau pour me défendre contre des attaques injustifiées, alors même qu'ils étaient les seuls à le faire. Ils n'ont pas manqué de courage, et cela fait partie de mes plus beaux souvenirs du nouveau continent. Merci aussi à la police du campus et aux diverses instances judiciaires, qui ont fait leur travail de manière honnête et indépendante : au moins ai-je, maintenant, (comme c'est ironique !) des certificats de mon sérieux et de ma bonne conduite !

Merci aussi à mes relecteurs, Damien et Marine, ainsi qu'au correcteur du résumé en anglais, mon cher condisciple de Master, Ismaël.

Enfin, il faudrait remercier Justine. Dans nos longues discussions, je défends souvent l'idée que les mots servent, parfois, à remplacer les actes. Un autre a dit en son temps que ce qui pouvait être montré ne pouvait être dit. Je vais donc garder le silence. . .

A Gérard Cousin (1961 - 2005)

A Justine

Sommaire

Résumé	3
Abstract	4
Sommaire	12
Introduction	17
I Du mouvement fictif... au mouvement (ou comment reculer pour mieux aller de l'avant)	21
1 Mouvement fictif : état des lieux	23
1.1 L'interface syntaxe-sémantique	23
1.1.1 Les emplois statiques des verbes de déplacement	23
1.1.2 Jackendoff : la fonction GOext	25
1.2 La subjectivisation	26
1.2.1 Fondations	26
1.2.2 Développements	28
1.2.3 Apports psycholinguistiques	34
1.3 Autres approches	36
1.3.1 Lakoff et la métaphore	37
1.3.2 Approches non-fixistes du sens	38
1.3.3 Etudes comparatistes et corpora	40
1.3.4 Discussion	43
2 Mais au fait, qu'est-ce que le mouvement ? : classification(s) des verbes	47
2.1 Tradition anglo-saxonne	48

2.1.1	La sémantique cognitive de Talmy	48
2.1.2	Les structures conceptuelles de Jackendoff	51
2.1.3	L'hypothèse de l'inaccusivité	52
2.2	Lexique-grammaire et études du mouvement/déplacement en français .	54
2.2.1	La relation locative élémentaire de Boons	54
2.2.2	La classification des verbes intransitifs de mouvement de Laur .	57
2.2.3	Sablayrolles et la formalisation du mouvement en analyse du dis- cours	58
2.2.4	La classification des verbes transitifs de déplacement de Sarda .	61
2.2.5	Aurnague et la caractérisation du déplacement	65
2.3	Conclusion	70

II Bases empiriques et premiers résultats 73

3 De la méthodologie et des catégories de verbes au corpus 75

3.1	Elaboration d'une méthode appropriée	75
3.2	Classification des verbes	81
3.3	Les données	94
3.4	Conclusion	109

4 Le mouvement fictif dans la phrase simple : actants (cible/site), verbes et prépositions 111

4.1	Nature des cibles impliquées	112
4.1.1	Ontologie des entités spatiales	112
4.1.2	Résultats	115
4.1.3	Récapitulation et commentaires	120
4.2	Nature des sites	125
4.2.1	Résultats	125
4.2.2	Récapitulation et commentaires	130
4.3	Nature des prépositions	134
4.3.1	Typologie des prépositions	134
4.3.2	Résultats	135
4.3.3	Commentaires	140
4.4	Synthèse	141
4.4.1	Stativité <i>vs.</i> dynamisme	142
4.4.2	Importance du changement d'emplacement	143
4.4.3	Orientation verticale : forme <i>vs.</i> structure	144
4.4.4	Limites de l'approche géométrique	144
4.5	Conclusion	146

III Le déplacement fictif à travers le prisme du discours	149
5 Quelques propriétés significatives des descriptions de mouvement fictif en discours	151
5.1 Introduction	151
5.2 Le mouvement fictif comme description	152
5.2.1 Modes de discours	152
5.2.2 Résultats	156
5.2.3 Types de descriptions spatiales	162
5.2.4 Résultats	163
5.2.5 Personnes	166
5.2.6 Perception	168
5.2.7 Synthèse	171
5.3 Figures de style	173
5.4 Conclusion	176
6 Vers une définition du mouvement fictif	179
6.1 Ce que le mouvement fictif n'est pas	179
6.1.1 Un simple parcours spatial, visuel ou cognitif	179
6.1.2 Un phénomène strictement phrastique ou lexical	180
6.1.3 Un phénomène mettant uniquement en jeu des procès (et des entités) "étendu(e)s"	181
6.2 Ce qu'est le mouvement fictif	182
6.2.1 Un phénomène s'inscrivant dans un mode de discours spécifique : la Description	182
6.2.2 La description d'une structure ou configuration spatiale statique plus ou moins complexe	183
6.2.3 Un procédé mobilisant une variété de verbes et de changements spatiaux	184
6.2.4 Le séquençage dynamique d'une structure spatiale statique	190
6.3 Des liens étroits mais indirects entre mouvement fictif et parcours	192
6.4 Mouvement fictif et métaphore	193
6.5 Conclusion	193
Conclusion	195
Bibliographie	199
Annexes	213
A Exemplier Mouvement fictif	213

B Exemplier Type II	339
C Exemplier Radiation	369
Corpus	403

Introduction

« You and I have memories
Longer than the road that stretches out ahead »

Two of us, The Beatles

La présente étude s'intéressera à des énoncés qu'on appelle traditionnellement de mouvement fictif, ou de mouvement subjectif, qui, pour le dire rapidement, mettent en jeu des verbes de mouvement, ou de déplacement, afin de décrire des situations dans lesquelles n'intervient a priori aucune idée de mouvement, comme par exemple :

- (1) Cette route **va** de Louvain à Diest, par Aerschot et Montaigu.¹

Alors même que la théorie du prototype a séduit quelques linguistes depuis maintenant au moins vingt ans, l'étude des verbes de déplacement écarte encore bien souvent ce type d'exemples dits marginaux. Bien sûr, débiter l'étude des oiseaux par le kiwi et le manchot serait un choix étrange, mais étudier les oiseaux en écartant d'emblée ces deux types non-prototypiques le serait tout autant. C'est la proposition de base qui sous-tend l'esprit de ce travail de thèse : nous n'ignorons pas que ce type de restrictions provient d'une exigence méthodologique, mais nous pensons qu'une véritable sémantique de l'espace en général, et plus particulièrement des verbes référant à des mouvements ou déplacements, ne peut être complète sans l'intégration de phénomènes réputés marginaux ou métaphoriques (nous pensons bien sûr au mouvement fictif, mais aussi à d'autres phénomènes, par exemple l'utilisation des verbes dynamiques dans le domaine temporel, comme dans *Noël approche*). Nous espérons que nous saurons convaincre, au moyen de cette thèse, notre lecteur de la pertinence de cet avis.

1. *Recueil des loix de la République Française, et des arrêtés et actes des autorités constituées, dans les départemens réunis, servant de suite au Recueil des proclamations, arrêtés, etc. émanés depuis l'entrée victorieuse des troupes de la République Française à Bruxelles, le 21 Messidor, l'an 2 de la République, (9 Juillet 1794, vieux style), Tome XIX, Cahier LV.*

Comme le montrera notre premier chapitre qui vise à récapituler les travaux menés jusqu'ici sur notre sujet, le questionnement sur ce type de construction est loin d'être nouveau. De même, la volonté d'intégrer ces énoncés dans un cadre théorique plus large de la sémantique n'est pas non plus exceptionnelle, mais elle s'est rarement révélée en dehors d'une réaction virulente aux conceptions référentialistes les plus traditionnelles du sens. Cette position est principalement le fait de la linguistique cognitive, ou de certains de ses courants, qui s'attachent à saisir les faits linguistiques en général, et les faits sémantiques en particulier, à travers des schémas et représentations abstraites dont ils postulent la nature cognitive. Bien que les limitations théoriques que nous nous sommes imposées en amont de ce travail de thèse soient tout à fait minimales, nous ne nous inscrivons pas du tout dans ce type de démarche. Nous considérons en effet que, s'il est déjà compliqué de mener son apprentissage de linguiste en s'intéressant exclusivement aux faits de langue, vouloir d'emblée faire le lien entre l'étude du langage et la cognition humaine est une entreprise qui ne manque pas de possibilités d'égarement. Tout d'abord, il n'y a pas de théorie, même basique, de la cognition humaine qui soit largement partagée par la communauté des chercheurs, stable dans le temps et efficace dans ses applications. D'autre part, notre compréhension du sens, en linguistique, n'est pas non plus assez élaborée et consensuelle pour nous permettre ce genre de débordements qui instruiraient alors notre connaissance de la cognition humaine. A vrai dire, l'intérêt principal de la sémantique par rapport à ce sujet est, selon nous, d'attirer notre attention sur l'utilisation de l'article défini dans l'expression *la cognition humaine* (de la même manière que dans l'expression *le sens des mots*).

Le deuxième chapitre montrera ce manque de consensus. Nous récapitulerons quelques travaux qui nous ont semblé importants par rapport à notre sujet sur l'étude des verbes de mouvement (ou de déplacement) en sémantique lexicale, en faisant contraster deux "traditions", l'une anglo-saxonne, et l'autre francophone. Les choix sont bien entendu partiels, du fait de l'étendue gigantesque de la littérature sur le sujet et de notre volonté de garder un cap précis, fonctionnel : l'établissement d'un cadre théorique qui nous semble apte à cultiver notre réflexion. Là aussi, nos choix révéleront en creux nos options épistémologiques premières, et notamment la suivante : *Pluralitas non est ponenda sine necessitate*. Le langage étant une faculté partagée par un grand nombre d'êtres humains, à la fois lieu d'un ensemble conséquent de variations et de possibilités, et activité non pas uniquement "cognitive", interne, mais bien plutôt publique, externe, nous nous méfions des cadres explicatifs incitant à la multiplication d'entités abstraites et complexes.

Ces deux premiers chapitres constituent notre première partie, dont le but est de faire le meilleur état des lieux possible par rapport à notre sujet. La partie suivante présentera nos choix méthodologiques, théoriques (dans notre troisième chapitre) et les

premiers résultats que ces choix ont permis d'obtenir (dans notre quatrième chapitre). Nous verrons que ces choix, et notamment l'appel à un corpus de données attestées, reposent à la fois sur la préférence que nous donnons aux données plutôt qu'à la simple introspection pour l'étude des langues et sur les carences, ou du moins les biais, que nous avons cru identifier dans les travaux existants. Le choix d'une méthode différente et adaptée à notre vision de la linguistique nous paraissait, en effet, tout à fait apte à révéler de nouveaux faits, ce que confirmera notre quatrième chapitre.

La dernière partie nous était chère, toujours au vu de cette double injonction composée par l'orientation que nous voulons prendre dans l'étude des langues d'une part et par les caractéristiques redondantes de la plupart des études menées jusqu'alors d'autre part. Dans la précédente partie, nous opposions le corpus de données attestées aux exemples construits. Dans celle-ci, nous répondrons aux exemples se limitant à la phrase simple par l'élargissement du cotexte, c'est-à-dire par l'inscription des énoncés nous intéressant dans un réel discours, et donc dans une réelle pratique langagière. Le cinquième chapitre se consacre particulièrement à l'analyse du contexte discursif de nos exemples de mouvement fictif tandis que, dans le sixième, nous récapitulons et articulons les faits observés dans une tentative d'explication et de description effective du phénomène.

Première partie

Du mouvement fictif . . . au mouvement
(ou comment reculer pour mieux aller
de l'avant)

Chapitre 1

Mouvement fictif : état des lieux

La plupart des travaux sur le sujet qui nous occupe invoquent ceux de la linguistique cognitive, Talmy et Langacker étant généralement considérés comme les pères fondateurs de l'étude du mouvement fictif. Néanmoins, nous débiterons ce recensement par les travaux du LADL qui sont de fait antérieurs et offrent une autre manière d'aborder le problème, peut-être plus traditionnelle en France, ainsi que par une évocation de ceux de Jackendoff. Nous passerons donc ensuite aux travaux issus de la linguistique cognitive, avant de présenter brièvement diverses autres approches, pour finir avec les quelques rares études comparatistes et/ou basées sur corpus.

1.1 L'interface syntaxe-sémantique

1.1.1 Les emplois statiques des verbes de déplacement

Boons, Guillet et Leclère (1976), dans leur entreprise de classification des verbes intransitifs, remarquent un type particulier de construction : les emplois statiques de verbes de déplacement, et constituent du coup la table 35 ST dédiée à la structure $N_\theta V (E + LocN_I)$ ¹ sans qu'il y ait déplacement du N_θ . Une des premières constatations est qu'à l'instar des emplois figurés, les emplois statiques ne peuvent se passer d'un complément qui dans les autres cas reste optionnel (pp. 192-3) :

- (2) a. Le car débouche brusquement (E + sur la place).
- b. Le chemin débouche brusquement (?*E + sur la place).
- (3) a. Jean a truffé sa terrine (E + de grosses truffes).

1. Où N signifie "nom", V "verbe", E "absence d'élément", $+$ "ou" et Loc "préposition locative".

- b. Jean a truffé son texte (*E + de citations ronflantes).

Cette catégorie de verbes, ou plutôt d’emplois, peut être scindée en deux sous-catégories : (a), où N_o = chemin et (b) où N_o = N-hum ; cette notation peut être trompeuse, dans le cas de (a) il s’agit de dire que le sujet peut être occupé par “chemin” ou un de ses synonymes mais pas seulement. Les auteurs ajoutent dans cette catégorie « *tout substantif dénotant un corps ou une surface allongée, comme fil, bande, ruban, poteau, bâton, jambe, etc. . .* » (p. 238). Pour (b), N_o ne doit être ni humain, ni un “chemin”, ni une partie du corps. Cette sous-catégorisation peut se voir lorsqu’on ajoute un adverbe tel que *brusquement* :

- (4) a. Le chemin débouche brusquement sur la place.
b. Le rocher émerge brusquement de l’eau.

où (4a) ne peut recevoir qu’une interprétation statique là où (4b) peut recevoir une interprétation soit statique soit dynamique. S’ensuivent des tentatives d’explications des emplois de catégorie (a) qui, nous le verrons, ne semblent pas toujours connues des auteurs (même français) qui auront repris cette thématique.

Premièrement, à partir de (5), on pourrait penser que des verbes impliquant un mouvement de différentes parties du corps bloquent les constructions d’emploi statique (p.241) :

- (5) (Le chemin + le fil électrique) (descend + monte + serpente + court + ?galope + *trotte + *marche + *sprinte) le long de la paroi.

mais cette hypothèse est contredite par les nombreuses occurrences attestées utilisant le verbe *courir*. Deuxièmement, on pourrait penser que les emplois statiques sont une paraphrase d’un procès d’utilisation d’un chemin (voir (6)) mais cela est contredit par des impossibilités du type de l’exemple (7) :

- (6) a. On (descend + monte) par ce chemin sur la place.
b. Le chemin (descend + monte) sur la place.
(7) ?* Ce chemin recule vers la mer.

Au final, difficile de trancher pour ces auteurs : doit-on renvoyer ces phénomènes à la frontière de la linguistique, en invoquant la logique du monde et des choses, ou à des propriétés sémantiques constantes de certains verbes ? La question est laissée en suspens, puisque relativement marginale par rapport à l’ensemble de l’étude.

Le Pesant (2012), qui se place dans la filiation de ces travaux (en s’intéressant notamment aux parcours de diathèse), affirme qu’ « *il s’agit d’un phénomène de polysémie régulière* », et ne postule pas que l’emploi cinétique de verbes comme *aller*,

arriver, avancer, descendre, émerger, entrer, monter, partir, passer, pénétrer, reculer, retourner, sortir, se diriger, s'enfoncer, s'introduire, surgir, tomber, venir,... soit leur sens premier (et la lecture statique un sens dérivé). L'hypothèse de l'auteur est que deux "modes d'action" (qui sont les états, les processus, les accomplissements et les achèvements de Vendler, 1957), l'un statif et l'autre non-statif, sont permis pour ces verbes, et que, dans le premier cas, il y a localisation simultanée (par rapport au site) d'un point initial, intermédiaire ou terminal pris sur la cible (tandis que dans le mode non-statif, cette localisation est successive). Les verbes *courir, conduire, défiler, errer, marcher, nager, pédaler, skier, voyager, ...*, verbes de "manière de se déplacer", sont quant à eux « *des verbes "inergatifs" à sujet nécessairement agent animé* » et « *n'ont pas d'emploi statif* »².

1.1.2 Jackendoff : la fonction $[GO_{Ext}]$

Dès 1976, Jackendoff s'intéresse aux cas des verbes de déplacement utilisés pour décrire des configurations statiques. Dans ses travaux visant à déterminer des primitives conceptuelles, les concepts de déplacement et de lieu s'imposent avec évidence, mais les procédés de formalisation adoptés font inévitablement surgir le problème des énoncés de mouvement fictif. Une fonction $[GO_{Ext}]$ est alors proposée, très proche au niveau de la formalisation de la fonction $[GO]$ mais avec des règles d'inférence totalement différentes :

$$(8) \quad \text{a.} \quad \left[\begin{array}{c} GO_{Trans} (X, Y, Z) \text{ AT } t_1 \\ W \end{array} \right] \Rightarrow \text{for some times } t_2 \text{ and } t_3 \text{ such that}$$

$$t_2 < t_1 < t_3, \left[\begin{array}{c} BE_{Trans} (X, Y) \text{ AT } t_2 \\ W \end{array} \right] \text{ and } \left[\begin{array}{c} BE_{Trans} (X, Z) \text{ AT } t_3 \\ W \end{array} \right]$$

$$\text{b.} \quad \left[\begin{array}{c} GO_{Ext} (X, Y, Z) \\ W \end{array} \right] \Rightarrow \text{for some T and U such that } T \subset X \text{ and}$$

$$U \subset X, \left[\begin{array}{c} BE_{Ext} (T, Y) \\ W \end{array} \right] \text{ and } \left[\begin{array}{c} BE_{Ext} (U, Z) \\ W \end{array} \right]$$

ce qui est d'importance, car, comme le rappelle Iwata (1996), cette formalisation va à l'encontre de celle de Langacker (cf. 1.2.1) en excluant totalement la temporalité du mouvement fictif. La question du degré de parenté entre les deux fonctions $[GO]$ et $[GO_{Ext}]$ est évoquée dans Jackendoff (1976) et Jackendoff (1983) sans être toutefois résolue, mais semble être tranchée dans Jackendoff (1990) puisque $[GO_{Ext}]$ devient $[EXT]$ - ce qui, comme chez Iwata (1996), correspond à un choix de deux fonctions différentes mais relativement proches par leur forme.

2. Ce qui, comme nous l'avons déjà signalé par exemple pour *courir*, ne correspond malheureusement pas aux faits.

1.2 La subjectivisation

1.2.1 Fondations

Talmy (1983, p. 236) fournit pour les emplois qui nous occupent et qu'il appelle alors "mouvement virtuel" une explication de type cognitive, qui sera reprise presque constamment dans la littérature : « *it is conceptualized as having a leading edge that is in virtual motion, or as being scanned along its length by one's focus of attention - as is generally indicated by verbs that [...] suggest movement* ».

Cette idée de mouvement d'un focus attentionnel se déplaçant est assez proche de celle de "subjectivisation" (terme employé pour traduire "*subjectification*" sans ambiguïté avec "subjectivation") présentée par Langacker (1987b) puis dans Langacker (1987a, 1991, 1999) :

Subjectification is a semantic shift or extension in which an entity originally construed objectively comes to receive a more subjective construal. [...] A subjectively construed entity is therefore part of the conceptualizing process or apparatus itself but excluded from the content of the conceptualization.

Langacker (1991, p. 215)

Pour illustrer de manière simple, l'auteur propose l'exemple des lunettes qui, lorsqu'elles sont posées sur le nez et servent à percevoir, font partie de l'appareil de conceptualisation (subjectivité), alors qu'on peut aussi les conceptualiser objectivement (lorsqu'il s'agit d'en choisir une paire chez l'opticien en fonction de leur design, par exemple).

C'est donc ainsi que l'auteur explique les énoncés de mouvement fictif : les lunettes sont le mouvement, soit on peut objectiver le mouvement, et cela donne l'ensemble des énoncés de mouvement factuel auxquels nous sommes accoutumés ; soit le mouvement est subjectivé, et devient les lunettes à travers lesquelles nous conceptualisons une configuration spatiale objectivement statique. Le mouvement ne fait donc pas partie du procès asserté, mais du processus de conceptualisation de ce procès. Il y ajoute la notion de mouvement "abstrait" qui est à l'œuvre dans des énoncés du type *Le concert alla de minuit à quatre heures du matin*. La directionnalité présente dans les exemples suivants (Langacker, 1987b, p. 70) :

- (9) a. Le toit monte abruptement.
- b. Le toit descend abruptement.
- (10) a. La colline s'élève doucement depuis les bords de la rivière.
- b. La colline descend doucement vers les bords de la rivière.
- (11) a. Cette autoroute va de Tijuana à Ensenada.

- b. Cette autoroute va de Ensenada à Tijuana.

témoigne d'une certaine séquentialité dans la conceptualisation de l'objet immobile, et donc d'un conceptualisateur qui « *ne s'imagine pas lui-même en train de bouger sur un chemin* » (p. 72) comme on a tendance à le dire pour simplifier cette théorie (« *Ce n'est que du point de vue extérieur de l'analyste que C bouge abstraitement le long d'un chemin* » (p. 73)), mais qui effectue « *l'idéation directionnelle d'une configuration statique* » (p. 73).

De manière logique, l'auteur appelle donc ce type d'emploi "mouvement subjectif", mais changera plus tard (Langacker, 1999) pour la dénomination "mouvement virtuel" (*virtual motion*), et ce toujours pour des raisons théoriques : premièrement l'assomption d'un plan virtuel de conceptualisation où prennent place les opérations de métaphorisation, de subjectivisation, etc... en liaison avec un plan actuel, et deuxièmement le fait que le mouvement virtuel ne serait qu'une forme particulière de changement virtuel (du type *The general's limousine keeps getting longer*). Enfin on peut signaler la distinction entre deux formes de mouvement virtuel (Langacker, 2005), le perfectif (12a) et l'imperfectif (12b) :

- (12) a. The path is rising quickly as we climb.
 b. The path rises quickly near the top.

Cette opposition perfectif/imperfectif peut sembler contre-intuitive et mérite une explication : (12a) est perfectif car le verbe indique un changement à travers le temps, et que le progressif ne peut s'appliquer qu'aux verbes interprétés perfectivement. Il y a bien un mouvement dans cette phrase, un mouvement virtuel qui retranscrit ce que les personnes qui grimpent perçoivent. Par contre, (12b) ne décrit pas une situation clairement balisée dans le temps mais stable, et le seul changement décrit par la phrase réside dans le balayage mental opéré par le conceptualisateur.

De son côté, Talmy (1999) élabore une typologie de ce qu'il appelle "mouvement fictif", du fait qu'il détecte une tension plus ou moins grande entre factivité et fictivité du mouvement énoncé, provenant de l'interaction entre plusieurs niveaux de l'architecture cognitive, pour certains extra-linguistiques. Ces différents niveaux sont mis à contribution dans la production et la compréhension langagières, et peuvent parfois entrer en conflit pour donner des énoncés dont la valeur de vérité est fautive lorsqu'on les interprète de manière littérale, alors même qu'ils servent à décrire de manière efficace des configurations spatiales (donc statiques) en faisant intervenir la notion de mouvement. Il y voit la marque d'un biais cognitif humain, extra-linguistique, en faveur du dynamisme. La typologie est la suivante :

émanation (emanation) The cliff wall faces toward/away from/into/past the valley (p. 218)

trajectoires d'un motif (pattern paths) As I painted the ceiling, (a line of) paint spots slowly progressed across the floor (p. 236)

mouvement relatif à un référentiel (frame - relative motion) I rode along in the car and looked at the scenery we were passing through (p. 238)

trajectoires d'apparition (advent paths) The palm trees clustered together around the oasis (p. 241)

trajectoires d'accès (access paths) The bakery is across the street from the bank (p. 242)³

trajectoires de couverture (coverage paths) The fence goes / zigzags / descends from the plateau to the valley (p. 244)

Ces travaux (qui, on le voit, sont plus orientés vers l'explication cognitive que celle proprement linguistique) vont générer divers développements oscillant entre des approches comparatistes et des expérimentations de type psycholinguistique, que nous allons aborder maintenant.

1.2.2 Développements

Les principaux développements ont eu lieu au cours des années 1990 grâce à des linguistes japonais, qui se servirent d'une approche comparatiste pour déterminer certaines contraintes linguistiques sur les expressions de mouvement fictif. Ainsi Honda (1994) dégage six propriétés :

- (13)
- a. Le point terminal d'un mouvement subjectif est identifié comme le point de localisation d'un objet externe discret.
 - b. A partir de la manière du mouvement, le conceptualisateur peut déduire la forme d'une trajectoire externe.
 - c. A partir de la direction du mouvement, le conceptualisateur peut déduire la direction d'une trajectoire externe.
 - d. Les extrémités du mouvement sont identifiées comme les extrémités d'un objet spatialement étendu.
 - e. A partir de la durée du mouvement, le conceptualisateur peut déduire l'étendue d'une entité externe.
 - f. A partir de l'instant où le conceptualisateur dépasse un objet, il/elle peut déduire sa localisation.

3. Ce type d'exemple peut intriguer un locuteur du français, car découlant de la structure de la langue anglaise. Notons que chez Langacker aussi ce type d'emploi est considéré comme relevant du mouvement subjectif/virtuel.

L'auteur va jusqu'à élargir la notion de mouvement subjectif aux évaluations de mesure, telles que *The building is high*. Matsumoto (1996b), lui, se limite aux exemples du type de (9), ne s'intéressant qu'aux constructions faisant intervenir un verbe de mouvement. Son étude vise, en comparant les énoncés de mouvement fictif en japonais et en anglais, à déterminer le poids des influences de la cognition et de celles de la structure particulière de chaque langue, s'il y en a. Il relève tout d'abord une autre propriété du mouvement fictif, qui indique que l'on se trouve bien en présence d'un mouvement (en plus de la directionnalité), la temporalité :

(14) The highway runs along the coast for a while.

où *for a while* n'indique pas la permanence relative de l'état (puisqu'on peut rajouter à ce sujet un autre complément du type : "et ensuite ils l'ont démolie pour la mettre à l'abri des inondations") mais donne un indice sur l'étendue de l'objet. Souvent il y aurait implication du déplacement d'une entité concrète mais inexprimée, ce qui serait prouvé par le fait qu'en japonais les entités non destinées au trafic (comme les murs ou les haies) ne permettent pas le mouvement fictif, et d'autres entités acceptent seulement un nombre restreint de verbes de mouvement (les câbles et les bords). Cela arrive aussi en anglais, avec des jugements d'acceptabilité qu'il dit lui-même être d'une grande variation selon les locuteurs.

Reprenant la distinction entre verb-framed et satellite-framed languages (Talmy, 1985, 1991), l'auteur propose une base de réflexion sur les différences linguistiques entre mouvement en japonais et mouvement en anglais, ainsi qu'une hypothèse d'une règle commune pour le mouvement fictif dans les deux langues :

- (15) a. *Condition de trajectoire* : Une ou des propriétés de la trajectoire du mouvement doivent être exprimées.
 b. *Condition de manière* : Aucune des propriétés de la manière du mouvement ne doit être exprimée, à moins qu'elle ne soit utilisée pour représenter une propriété corrélée de la trajectoire.

En anglais, généralement, la manière est encodée dans le verbe de mouvement, la trajectoire étant laissée à des groupes adverbiaux ou prépositionnels, tandis qu'en japonais peu de verbes encodent la manière, mais plutôt certaines propriétés de la trajectoire, et la manière est laissée aux groupes prépositionnels/adverbiaux, voire aux participes.

A propos de (15a), Matsumoto avance les faits suivants :

- (16) a. John began to run.
 b. *The road began to run.
 c. The road began to run straight/along the shore.

- (17) a. Taro wa hashitte iru.
Taro TOP run ASP
" Taro is running."
- b. *Sono michi wa hashitte iru.
the road TOP run ASP
" The road runs."
- c. Sono michi wa massugu/kaigan ni sotte hashitte iru.
the road TOP straight/shore along run ASP
" The road runs straight/along the shore."

Ces exemples montrent qu'il y a besoin, pour un mouvement fictif et à l'opposé d'un mouvement réel, d'un groupe prépositionnel ou adverbial pour obtenir une phrase acceptable. Il s'ensuit que lorsque le verbe lui-même encode un certain aspect de la trajectoire, ces groupes ne sont pas requis⁴ :

- (18) The road began to ascend/descend/curve.
- (19) Somo michi wa nobori-/kudari-/magari- hajime-ta.
the road TOP go up/ go down/curve begin-PAST
" The road began to ascend/descend/curve."

A propos de (15b) : vu la différence entre anglais et japonais, cela veut dire que plus de verbes anglais que japonais bloqueront l'expression de mouvement fictif, tandis qu'en japonais ce seront surtout les groupes adverbiaux. L'auteur divise donc son étude de ce point entre verbes et compléments. Conformément à cette condition de manière, pour l'anglais, certains verbes étant catégorisés comme lexicalisant la manière peuvent être utilisés, du fait qu'ils fourniraient une information relative à la trajectoire (*roam* - rôder -, *ramble* - se promener -, *wander* - errer), ou à des caractéristiques du chemin (*gallop* - galloper -, *crawl* - ramper).

Run et *Hashiru*, son équivalent japonais, ont été, jusque là, laissés de côté. Il s'agit de deux verbes encodant la manière, et de deux exceptions qui prouveraient la règle car la manière (ici la rapidité par ex.) serait supprimée de l'interprétation du verbe, et ces verbes seraient « *utilisés pour décrire la configuration d'un objet qui n'autorise typiquement pas le déplacement humain* » (p. 199). En effet, on peut courir en zigzag ou en ligne droite mais lorsqu'on utilise ces verbes pour le mouvement fictif on restreint l'interprétation à une trajectoire rectiligne. C'est parce que ces verbes peuvent traditionnellement sélectionner un grand nombre de types d'entité (i.e. que la manière est donc moins spécifiée) que l'on peut les utiliser. L'exemple du chinois avec les verbes *zǒu* (marcher, aller) et *pǎo* (courir) est particulièrement intéressant, le premier sélectionne un grand nombre de types d'entité, alors que le second est plus restreint dans

4. Ce qui rappelle l'obligation de complément circonstanciel relevée dans les travaux du LADL (cf. les exemples 2 et 3).

sa sélection (généralement des personnes), et le mouvement fictif départage aussi ces deux verbes :

- (20) a. Zhè tiáo lù yán/shùn zhè hé zǒu.
 this CL road along/with PRT river go/walk
 " This road goes along the river."
 b. *Zhè tiáo lù yán/shùn zhè hé pào.
 this CL road along/with PRT river run
 " This road runs along the river." (Intended)

Pour les groupes adverbiaux ou adpositionnels encodant la manière, on peut à nouveau vérifier la contrainte :

- (21) a. *The Highway runs slowly/angrily/desperately through the desert.
 b. *Sono haiuee wa sabaku o yukkuri/hisshi ni hashiru.
 the highway TOP desert ACC slowly/desperately run
 " The Highway runs slowly/desperately through the desert." (Intended)
 c. *Sono michi wa yama o oomata de/isoide noboru.
 the road TOP mountain ACC great strides with/hurriedly go up
 " The road goes up the mountain whith great strides/hurriedly." (Intended)

et des exceptions (on ne prendra que les anglaises même s'il y a le même type d'exception en japonais) :

- (22) a. The road slowly meanders through the mountains.
 b. The road runs carelessly under the cliff.
 c. The road progressed bumpily through the field.

Les adverbes de manière ne servent pas ici, de manière évidente, à décrire littéralement la manière d'une trajectoire, ni même celle d'un personnage imaginaire qui parcourrait cette trajectoire.

Ces caractéristiques communes peuvent être expliquées en termes de phénomène cognitif. Le mouvement fictif est alors ainsi défini : "description d'une configuration ou d'une étendue en évoquant le mouvement du focus attentionnel (plus une personne imaginée dans certains cas) sur un objet linéaire conceptualisé comme un chemin."

Si la manière ne doit pas être exprimée, c'est qu'elle implique une entité mouvante, tandis qu'apparemment la trajectoire n'en présuppose pas. L'auteur note certaines différences entre ces expressions en anglais et en japonais, à propos des propriétés aspectuelles des verbes, et de l'étendue du champ lexical des verbes de déplacement permettant le mouvement fictif, en proposant deux types de mouvement fictif : le Type

I qui correspondrait au *coverage path* de Talmy (1999), et le Type II se rattachant plutôt au *frame-relative motion*.

En anglais, pour le type I, l'auteur montre que les verbes de déplacement ont alors certaines propriétés des verbes statifs. Par exemple l'aspect d'habitude est interdit (on ne peut ajouter *always, often*), et les constructions progressives sont impossibles. Au contraire, pour le type II on se rapproche plus des usages traditionnels de verbes de mouvement (le progressif par exemple est possible).

En japonais, pour le type I, deux formes peuvent être utilisées, le temps simple non-passé, et la forme aspectuelle *-te iru*. La différence frappante est qu'en japonais pour ce type nous n'avons pas de structure similaire aux verbes statifs. Matsumoto dit que le japonais décrit en fait le mouvement subjectif comme un mouvement pouvant se passer le long d'un chemin à tout moment. Pour le second type, ici aussi, l'usage est conforme à celui des verbes de mouvement.

Pour expliquer les différences lexicales (types d'entités entrant en jeu, verbes pouvant donner lieu à une expression de mouvement fictif), l'auteur évoque le cas des objets dits non "parcourables" : pour l'anglais les frontières, câbles, murs, haies peuvent entrer dans une construction de Type I, tandis qu'en japonais les murs et les haies ne le peuvent pas. Cette distinction entre parcourable et non parcourable révèle aussi des différences entre les verbes des deux langues : certains verbes japonais, par exemple, requièrent un haut niveau de concrétude de la cible, et donc une réelle base sensori-motrice, là où l'anglais permet plus d'abstraction.

Enfin, Matsumoto (1996a) traite du changement subjectif en japonais - rappelons que Langacker (1999) fait du mouvement virtuel une sorte de changement virtuel - tels que dans l'exemple (23a) suivant :

- (23) a. Sono heya wa maruku natte iru.
 the room TOP round become RES
 (Lit. 'The room is in the state of having become round.')
- 'The room is round.'
- b. Sono heya wa marui.
 the room TOP round
 'The room is round.'
- c. Happa ga takusan ochite iru.
 leaf NOM much fall RES
 (Lit. 'Many leaves are in the state of having fallen')
- 'There are many leaves (on the ground).'

procédé que Tetsuya Kunihiro (1985)⁵ rapproche du mouvement subjectif. La finale *-te iru* est un résultatif, exprimant spécifiquement l'état actuel comme étant le produit d'un changement du sujet, même lorsque celui-ci n'est pas factuel. L'interprétation d'un changement factuel dans (23a) est impossible car on ne peut y insérer l'adverbe *moo*, signifiant 'déjà', et qui impliquerait un réel changement dans le temps - alors que cet ajout est possible dans (23c).

Il apparaît que ces occurrences de changement subjectif ne sont possibles que lorsqu'elles aboutissent à une situation inhabituelle (par exemple, une pièce ronde), ce qui pour l'auteur montre la nécessité d'une transformation à partir d'un état initial habituel (la pièce rectangulaire qui devient ronde). Cette transformation n'arrive pas fatalement dans le monde réel, mais plutôt dans un espace mental (cf. le plan virtuel de Langacker) :

déviation de la norme : monde réel : : changement fictif : monde construit mentalement

Matsumoto ne fait pas le même rapprochement que Kunihiro entre mouvement abstrait et changement abstrait, partant du principe que :

1. le référent du SN sujet est censé supporter le changement fictif, mais pas le mouvement fictif puisque c'est le focus attentionnel qui se déplace. L'auteur écarte les potentielles objections en montrant que trois verbes japonais, *iku* (aller), *sumu* (progresser) et *tooru* (traverser) sélectionnent tous des entités "parcourables", mais pas forcément tous des entités "non parcourables". Cette différence de sélection serait due à la trace du conceptualisateur ;
2. il y a une différence de cause d'utilisation des deux procédés, le changement subjectif n'intervenant que dans le cas de situations et d'états inhabituels, le mouvement subjectif étant utilisé pour toutes sortes de descriptions de configurations ou d'étendus ;
3. il y a une différence de focalisation sur les parties du procès ; le changement subjectif met l'accent sur la fin du procès de transformation, tandis que pour le mouvement subjectif chaque étape du procès est équivalente.

Amagawa (1997) est intrigué à la fois par l'exception constituée par *run/hashiru*, et par son traitement rapide chez Matsumoto (1996b). Pour lui, la solution se situe dans des sélections du sujet spécifiques à chaque langue, comme en témoigne l'exemple suivant :

(24) a. The walkway runs along the left side of the roadway.

5. Ninchi to Gengo-Hyoogen. *Gengo Kenkyuu* 15 :48-63, que nous n'avons pas pu lire car en japonais.

- b. ??Hodoo wa shadoo no hidari gawa o hasitte iru.
 walkway TOP roadway GEN left side ACC run ASP
 " The walkway runs along the left side of the roadway." (Intended)

En manipulant divers paramètres, l’auteur en vient à conclure que pour *run*, l’entité référée par le SN en position sujet doit être linéaire (ou bien une ligne d’objets), sans contraintes de longueur ni de rectitude mais avec le besoin d’une certaine fixité (qui peut se manifester par une certaine “durée” d’apparition), tandis qu’*hashiru* sélectionne des entités “parcourables” qui doivent impliquer l’idée de vitesse (contrairement à *hodoo*, “trottoir”) ainsi que des entités “non parcourables” relativement longues, fixes, linéaires et rectilignes.

Ce dernier article, pourtant stimulant et prometteur dans son approche ne sera jamais repris dans la littérature, contrairement aux travaux de Matsumoto dont il constitue pourtant un développement important, qui eux inspireront un grand nombre d’études psycholinguistiques comme nous allons bientôt le voir. Il nous reste avant cela à mentionner les travaux de Moot, Prévot et Retoré (2011a,b), qui se sont inspirés de la notion de voyageur virtuel pour formaliser dans les cadres de la (Segmented) Discourse Representation Theory et de la sémantique de Montague les énoncés de mouvement fictif. Las, l’entière justification de ce point de vue repose sur les énoncés de Type II, comme :

- (25) The path descended abruptly.

et dont l’évocation qui précède des travaux de Matsumoto et de ses collègues nous montre qu’ils ne sont pas forcément représentatifs de l’ensemble des énoncés de mouvement fictif.

1.2.3 Apports psycholinguistiques

La grande figure du test psycholinguistique concernant le mouvement fictif est Matlock, qui dès sa thèse (2001)⁶ teste la validité de la thèse de la subjectivisation ainsi que les propositions de Matsumoto (1996b)⁷. Dans ce premier ensemble expérimental, les participants lisent une histoire contenant des informations relatives à un voyage à travers un environnement physique ; on leur propose ensuite une tâche de décision

6. Le lecteur peut se reporter à l’article de Matlock (2004a) pour un résumé des principales expériences présentées dans Matlock (2001).

7. Et ce, même si, assez curieusement, les Types I et II de Matsumoto précédemment décrits sont ici changés en opposition parcourable/non parcourable ; mais cela n’affecte en rien l’intérêt de ce lot d’études pour nous, puisqu’il s’agit uniquement du réel Type I de Matsumoto, i.e. les énoncés de type coverage-path.

reposant sur un énoncé de mouvement fictif⁸ : le temps de réaction est mesuré afin de déterminer si les paramètres manipulés entraînent une variation significative du traitement cognitif de la phrase. Ces paramètres sont ici la distance (courte *vs.* longue), la vitesse du mouvement (notamment grâce à des verbes de manière indiquant divers degrés de rapidité ou de lenteur), et la difficulté du terrain. Tous ces paramètres influent sur le temps de réaction, ce qui mène à la conclusion qu'un modèle mental de l'environnement physique est créé et parcouru d'une manière qui rend compte des caractéristiques citées. Un autre paramètre est l'opposition parcourable/non parcourable, et dans les deux situations les caractéristiques (vitesse, distance) influent sur le temps de réaction, ce qui mène l'auteur à conclure que dans le premier cas il y a bien un "mouvement mental", et dans le second un "visual scanning" mental (sans que la différence entre ces deux processus soit effectivement établie, elle relève plutôt d'une assomption de l'auteur).

Une seconde étude (Matlock, Ramscar et Boroditsky, 2003) vise à tester la lecture atemporelle du mouvement fictif proposée par Jackendoff (2002) (cf. 1.1.2, il s'agit bien entendu ici d'infirmier cette thèse qui s'oppose à la théorie de Langacker, 1987b) en s'appuyant sur les travaux de Boroditsky (2000) relatifs à l'influence de la perception du mouvement sur celle du temps. Les sujets doivent lire une phrase du type mouvement fictif ou localisation statique (*The road runs along the coast vs. The road is next to the coast*), dessiner une représentation de ce qu'ils ont imaginé, et enfin répondre à une question ambiguë selon les deux sens du mouvement temporel identifiés par Boroditsky (2000) : ego-moving *vs.* time-moving perspective. La question est du type : *Next Wednesday's meeting has been moved forward two days; what day is the meeting now that it has been rescheduled ?*, dont Boroditsky a précédemment établi que le contexte physique des gens à qui on la pose (statique *vs.* dynamique) influe sur le choix de la réponse. Ainsi les sujets étant dans un contexte dynamique présentent un fort biais de réponse en faveur d'une perspective ego-moving (i.e. ici Friday *vs.* Monday). La thèse est que si le mouvement fictif est de type intemporel comme Jackendoff le suppose, il n'entraînera pas ce fort biais en faveur des réponses de type ego-moving perspective (mesuré en opposition aux réponses obtenues après un amorçage avec une phrase locative simple). Ce biais est révélé, ce qui infirmerait la thèse de Jackendoff et irait dans le sens du mouvement mental proposé par Langacker.

Soucieuse de varier les paradigmes expérimentaux, l'auteur testa dans Matlock et Richardson (2004) l'incidence des énoncés de mouvement fictif sur les mouvements oculaires. Mais si un effet a bien été révélé, il n'a pas été possible de décider si le temps

8. Par exemple, une phrase du type *The highway runs through the valley*, qui serait susceptible d'être choisie par les sujets ayant lu une histoire mettant en jeu un trajet long, et rejetée par ceux qui ont lu une histoire mettant en jeu un trajet court.

de fixation plus long des sujets lors de la compréhension d'un énoncé de mouvement fictif était dû au mouvement fictif lui-même, ou plus généralement à une latence plus longue de calcul du fait de la non-littéralité de l'énoncé. Enfin, Matlock (2006) teste différents rapports des sujets à des descriptions picturales liées à des énoncés de localisation simple ou de mouvement fictif. Le principal intérêt de cet ensemble d'études est de révéler un impact fin des différents verbes de manière sur la représentation du SN sujet en termes de longueur, de rectitude et d'épaisseur (cette étude a d'ailleurs été répliquée avec succès pour le farsi par Sha'bani, 2008). Assez curieusement, dans son exposé beaucoup plus théorique (Matlock, 2004b), l'auteur affirme que les verbes de manière sont incompatibles en anglais avec son Type II (SN sujet référant à une entité non parcourable), ce qui paraît assez contradictoire (ou du moins imprécis et rapide) avec les travaux précédents, y compris les siens.

Toujours pour l'anglais, une autre preuve en faveur d'un "mouvement mental" suscitée par la compréhension d'un énoncé de mouvement fictif a été fournie par Saygin, McCullough, Alac, et Emmorey (2010), où des sujets dont on surveillait l'activité cérébrale en utilisant l'imagerie par résonance magnétique (IRM) ont montré une activation maximale de certains réseaux neuronaux liés au mouvement lors de la lecture d'énoncés dynamiques, minimale pour des énoncés statiques et médiane pour des énoncés de mouvement fictif (ainsi que, dans ce dernier cas, une importante latéralisation à droite qui suggérerait un traitement similaire à celui du langage figuré, mais les auteurs signalent une prudence nécessaire à ce sujet). Cette étude fait écho à celle entreprise pour le danois par Wallentin, Lund, Østergaard, Østergaard et Roepstor (2005), qui mettait déjà en évidence une activation similaire pour les énoncés de mouvement factuel et fictif, avec des résultats toutefois moins précis (au niveau du degré d'activation des réseaux neuronaux et de la latéralisation).

Enfin, Rojo et Valenzuela (2009) ont testé la différence entre entités parcourables et non parcourables mais pour l'espagnol, à partir d'une tâche de lecture et de décision (en mesurant les temps de réaction). Les entités non parcourables sont plus dures à traiter, notamment les verticales (mur, haie, câble)⁹. Les verbes de manière sont eux aussi plus difficiles à traiter lorsque la manière n'est pas liée à la forme de la trajectoire, notamment ceux qui renvoient à un schéma moteur.

1.3 Autres approches

Passons maintenant à d'autres approches théoriques (Lakoff et les approches "non-fixistes" - au sens de Récanati, 1997), ou pratiques (i.e. comparatistes ou basées sur

9. Nous verrons en 1.3.2.3 qu'Emirikianian (2008) offre une autre explication à ce sujet.

corpus).

1.3.1 Lakoff et la métaphore

Dans ses travaux bien connus sur la métaphore, Lakoff (1987) distingue deux types de transformations d'images-schémas donnant lieu à des énoncés de type mouvement fictif :

- (26) Lorsqu'une entité multiple est une séquence de points se transformant en masse de type cible unidimensionnelle (MX \leftrightarrow 1DTR) :
- a. There are guards posted along the road. (MX)
 - b. There is a fence along the road. (1DTR)
- (27) Lorsqu'une cible unidimensionnelle prend le comportement d'une cible mobile adimensionnelle traçant un chemin (0DMTR \leftrightarrow 1DTR) :
- a. Sam went to the top of the mountain. (0DMTR)
 - b. The road went to the top of the mountain. (1DTR)

Néanmoins dans Lakoff et Turner (1989) les auteurs retournent à un type d'explication plus conforme à Lakoff et Johnson (1980), en analysant les exemples suivants

- (28)
- a. The road runs on for miles and then splits.
 - b. The path stretches along the shore of the lake.
 - c. The fence dips and rises in parallel with the terrain.

en termes de métaphore FORM IS MOTION. La forme est alors représentée par le mouvement qui trace la forme.

Ces deux positions sont critiquées par Iwata (1996) : d'une part la transformation d'images-schémas ne fournit en fait pas d'informations particulières sur le sémantisme des verbes, d'autre part, les deux transformations ne permettent pas d'expliquer la totalité des phénomènes. Ainsi, il faudrait postuler une autre transformation (2DMTR \leftrightarrow 2DTR) pour expliquer les usages du type (Iwata, 1996, p. 276) :

- (29)
- a. The city spreads for miles to the north.
 - b. At the foot of the mountain the city spread out to the bay.

Pour le deuxième type d'explication, on part du principe que la phrase métaphorique se calque sur la structure de la phrase décrivant un mouvement, ce qui ne fonctionne pas toujours :

- (30)
- a. The path climbs steeply.
 - b. ?* The boy climbs steeply.

sans que cela ne soit pris en charge par la théorie ; de plus, la dénomination "FORM" est peut-être rapide car il s'agit plus souvent de décrire l'étendue plutôt que la forme. D'autre part les deux types d'explication ne sont pas forcément compatibles (cf. Iwata, 1996, p. 272-3).

Néanmoins le deuxième paradigme explicatif est utilisé par Caballero (2009) pour analyser les occurrences de mouvement fictif (mais pas seulement) issues de son corpus composé de rapports de matchs de tennis, d'articles de tastevinage et de revues architecturales tous trois extraits de revues spécialisées. L'auteur dégage trois traits principaux qui servent aux utilisations "métaphoriques" des verbes de mouvement (plutôt que de les expliquer en termes de transformations d'images-schémas donc) : la verticalité, l'effort et la rapidité.

1.3.2 Approches non-fixistes du sens

Nous regroupons ici des approches qui ne sont pas forcément compatibles, mais qui partagent la volonté d'offrir une explication alternative aux approches dites "fixistes" (Récanati, 1997) ou "référentialistes" (Kleiber, 1999) : il s'agit bien souvent de dégager sur une étude de cas (ici pour chaque étude, un verbe de mouvement) un "signifié en puissance" guillaumien qui s'actualise dans différents cotextes. Le mouvement fictif est bien sûr une des possibilités rêvées de mettre à l'épreuve ce type de théorie.

1.3.2.1 Le sens gestaltiste

Cadiot, Lebas et Visetti (2004) critiquent les approches traditionnelles qui selon eux introduisent trop de dichotomies (qu'il s'agisse des répertoires de traits, des rôles actanciels, etc...) ce qui, pour les verbes de mouvement, se traduit par des oppositions trop fortes entre propriétés purement spatiales et les autres, dont la différenciation entre verb-framed et satellite-framed languages est emblématique. Pour ces auteurs le sens des mots ne peut se détacher des anticipations praxéologiques liées à ces mots. Prenant l'exemple du verbe *monter*, ils affirment que « *le modèle mobile-trajectoire n'est plus qu'une vision particulière et réductrice du mouvement* » (p. 33), comme en témoignerait la théorie de la subjectivisation qui tient à conserver le mouvement par le biais du conceptualisateur, alors que les énoncés de mouvement dit fictif ne seraient que le résultat des anticipations praxéologiques suscitées par les SN Sujet composés de *route, chemin, escalier, etc...* Ces vues sont développées dans Lebas et Cadiot (2003), où même « *la séparation a priori entre objet et prédicat* » est remise en cause (p.28).

les verbes tels que *monter* ne sont pas intrinsèquement des verbes de mouvement / déplacement, [...] les routes, chemins etc. ne sont pas des objets disjoints des notions de mouvement, d'accès, de parcours, etc., et [...] les

mots *route*, *chemin* et *escalier* expriment ces notions de façon intrinsèque.

(p. 29)

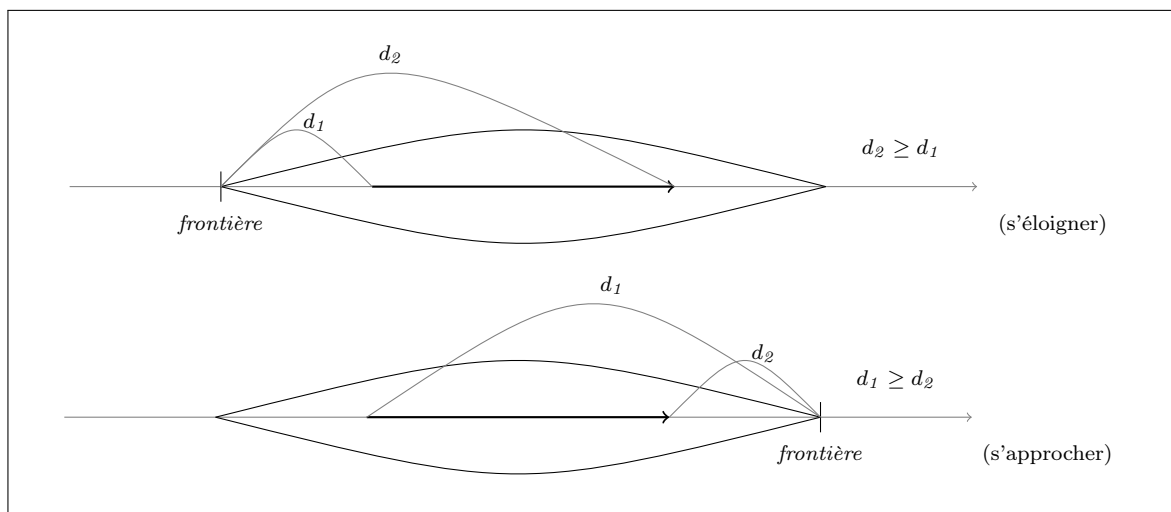
On voit rapidement qu'ici les énoncés de mouvement fictif mettant en jeu des entités de type non parcourable sont totalement passés sous silence, voire contradictoires avec la théorie.

1.3.2.2 Les schèmes sémantico-cognitifs

On aurait pu intégrer Desclés (2007) dans notre (1.2.2), tant l'explication du mouvement fictif fournie et même la façon d'aborder la sémantique sont relativement proches de Langacker. Mais les conclusions et formalisations sont tout à fait différentes.

L'auteur tente, d'après les divers emplois des verbes, de dégager différents schèmes de signification (i.e. un type de formalisation imagée) qui pourront se résumer à un archétype (qui sera lui-même une spécification d'un des grands archétypes généraux responsables des grandes activités humaines de perception et d'action). L'étude de cas concerne ici *avancer* dont la figure 1.1 rapporte la représentation de l'archétype.

FIGURE 1.1: Archétype /avancer/



Ce schème est censé pouvoir expliquer les usages “typiques” tels que *L’armée avance* mais aussi les énoncés de mouvement fictif tels que *Le cap s’avance dans la mer* ainsi que les usages temporels comme *Luc a avancé l’heure du dîner*. Pour ce qui nous intéresse, l’explication du mouvement fictif est la suivante :

Lorsqu’un observateur quelconque examine la scène visuelle qui l’entoure,
son regard se déplace et change de lieu

(p. 121)

et ce n’est donc pas la cible qui est mouvante dans la formalisation spécifique de ce type d’emplois, mais la visée d’un observateur hypothétique.

1.3.2.3 Traitement automatique et polysémie

Afin de relever le défi posé par la polysémie dans le Traitement Automatique des Langues, Emirikianian (2008) tente - ici encore à partir de l'étude du cas de *monter* - de dégager un noyau sémantique constitué de contraintes qui serait commun à tous les emplois de ce verbe :

Le verbe *monter* décrit [...] un procès graduel spécifiant l'augmentation d'une mesure (direction) sur un axe vertical (orientation). Ce sont ces contraintes que le cotexte doit satisfaire. La direction impose l'existence, pour la cible, d'une propriété à laquelle peut être associée une mesure qui augmente et l'orientation, la présence d'un axe vertical, sa conceptualisation [...] variant selon la propriété de la cible qui fait l'objet de la modification.

(p. 2017)

De manière assez intéressante, l'auteur opère une différenciation entre deux types d'exemples, ceux dont le SN Sujet contient *route, rue, chemin, sentier* et ceux dont le SN Sujet contient *mur, arbre, échelle...* Mais pas question ici d'entités parcourables ou non, il s'agit de raisonner en termes de déclivité (31) ou d'orientation verticale intrinsèque (32) :

- (31) La route/la rue/le sentier monte jusqu'à l'église.
- (32) a. Le mur/l'arbre/l'échelle monte jusqu'à ma fenêtre.
b. Ses bottes montent jusqu'à mi-cuisse.

Cette distinction est justifiée par les manipulations suivantes (suppression du SP complément et ajout d'une expression de mesure) :

- (33) a. * Le mur/l'arbre/l'échelle monte.
b. La route/la rue/le sentier monte.
- (34) a. La route monte sur 300 mètres (puis elle est plate).
b. * Le mur/l'arbre/l'échelle monte sur 2 mètres.

La notion de balayage visuel ou de conceptualisateur n'est pas ici remise en question mais plutôt précisée : dans le cas de la déclivité, on ferait bien référence à un déplacement fictif, mais dans le cas des entités à orientation verticale intrinsèque il s'agirait plutôt d'une modification fictive de la dimension verticale de l'entité sujet.

1.3.3 Etudes comparatistes et corpora

Les études sur corpus sont assez rares en ce qui concerne spécifiquement le mouvement fictif, et traitent souvent de la traduction de ce type d'énoncés entre deux langues. La première, assez atypique, a été menée par Barberis (1997) qui a collecté des interactions orales décrivant un espace familier au sein de la ville : le quartier. Ce sujet

permet de générer un grand nombre d'énoncés de mouvement fictif au milieu d'énoncés assez proches au niveau syntaxique mais exprimant le mouvement avec pour sujets les pronoms *on*, *vous* au lieu des pronoms *ça* ou *il* (ce dernier référant au quartier), principalement utilisés pour le mouvement fictif. L'auteur distingue alors trois types de descriptions ; le parcours en "tour", boucle circonscrivant le quartier et pour lequel sont signalées des occurrences de verbes de perception introduisant le discours (*Moi je vois...*) ; le parcours "à limite double" où on se déplace d'une limite du quartier à une autre opposée ou parallèle ; et enfin le parcours "territorial" où l'intérieur du territoire est parcouru. Dans les trois cas, de nombreux énoncés de mouvement factuel et fictif sont mélangés, et l'auteur conclut d'une manière assez proche de Langacker à une conceptualisation d'un parcours, interne certes mais matérialisée par des pointages ou des regards. Pour Barbéris, le pronom *ça* témoigne d'une fusion entre sujet et objet, animé et inanimé. De la même manière, l'utilisation du présent est vue comme point de contact entre les niveaux de représentation, c'est-à-dire comme rendant possible cette fusion.

On retrouve ici Rojo et Valenzuela (2003), désireux de tester les conclusions de Slobin (1996) (à savoir que la différence typologique entre verbes des langues espagnole et anglaise entraîne dans la traduction de la seconde vers la première une importante perte d'information : un quart des informations relatives au 'path' et la moitié de celles relatives à la 'manner') quant au cas spécifique du mouvement fictif. Après avoir noté la rareté relative des occurrences d'énoncés de mouvement fictif, les auteurs n'ont pas pu, dans ce cas particulier, déceler la même déperdition d'information. Dans le même travail est présentée une étude auprès de sujets des deux langues, avec une tâche de sollicitation à partir de dessins, afin de voir si ce contexte (le traducteur peut en effet être biaisé par le matériel original) permettrait de déceler de fortes disparités dans la production d'énoncés de mouvement fictif. Le résultat est contraire aux attentes, la différence de typologie des verbes n'entraînant pas de différence significative dans le nombre ou le type de verbes utilisés. Par contre, les locuteurs anglophones présentent une assez forte tendance à utiliser plus d'entités en sujet de ces énoncés (comme les buissons, les rivières, les parties d'objet, les échelles, etc...), mais cela n'indiquerait pas selon les auteurs que les noms référant à ces entités ne pourraient pas occuper de position sujet dans des énoncés de mouvement fictif des locuteurs espagnols.

Jiménez Martínez-Losa (2006) analyse un corpus qui n'est malheureusement pas décrit, et se base sur cette étude ainsi que sur les travaux précités de Talmy, Langacker, Lakoff et Matlock pour proposer une nouvelle typologie des mouvements fictifs, à savoir un Type I qui englobe les énoncés où le verbe prend un seul argument (et où donc la cible est simplement mise en relation avec une portion d'espace, comme dans *La route longe la côte*) et un Type II englobant les énoncés prenant plusieurs arguments

(c'est-à-dire bien souvent indiquant la source et la destination, comme dans *Cette route va de Quimper à Paris*). On remarque qu'aucune place n'est faite aux occurrences du type de (33b), i.e. sans argument autre que le sujet. L'explication théorique du mouvement fictif proposée dans le cadre de ce travail est formulée en termes d'ICM (*Idealized Cognitive Model*, modèle cognitif idéalisé, Lakoff (1987)), au moyen d'une métonymie MOTION ALONG A PATH FOR PATH.

Stosic et Sarda (2009) ont eux aussi travaillé sur un corpus de romans traduits, en français et en serbe, langues tout à fait pertinentes dans le cadre de l'opposition verb-framed *vs.* satellite-framed. Les auteurs observent une différence dans la distribution des types d'expressions statiques entre les deux langues : le français utilise davantage d'énoncés de mouvement fictif que le serbe, et ceci peut être corrélé au fait que cette dernière langue utilise plus de verbes de posture que le français avec des sujets inanimés. A la dichotomie citée ils préfèrent celle établie par Slobin entre high-manner-salient et low-manner-salient languages. Le serbe, avec son usage intensif des verbes de posture et son appartenance à la catégorie des langages à cadrage satellitaire offre une haute saillance de l'expression de la manière, contrairement au français. Cela permet de relativiser les déclarations assez générales offrant le mouvement fictif comme un universel du langage car universel cognitif : si tel est bien le cas, cela ne rend pas compte des différences qualitatives et quantitatives d'usage du mouvement fictif entre chaque langue.

Un ensemble d'études entreprises pour comparer l'expression d'énoncés locatifs en anglais et en italien (Cappelli, 2012¹⁰ et Demi, 2009) propose un autre type d'explication : et si c'était le genre textuel qui contraignait l'apparition quantitativement plus prononcée d'énoncés de mouvement fictif? Demi (2009) étudie deux textes « *comparables et parallèles* », sans être une traduction l'un de l'autre, deux guides de voyages Michelin dédiés à l'Italie, l'un en italien, l'autre en anglais. Outre le fait que le genre textuel "touristique" est justifié par une importante fréquence d'utilisation des verbes de mouvement pour des énoncés de mouvement fictif (selon Cappelli, 2012, 63 % des verbes de mouvement présents dans le corpus seraient utilisés pour des énoncés de mouvement fictif d'après la classification de Talmy, cf. 1.2.1), l'étude permet de dégager six types de verbes qui permettraient le mouvement fictif : les verbes exprimant la distance, la manière (la vitesse, ou la courbure de la trajectoire), la verticalité, l'horizontalité, la traversée, et enfin le "focus spécifique" (i.e. l'accent mis sur la source ou le but du déplacement). Cappelli (2012) approfondit cette étude, et démontre qu'il ne s'agit en aucun cas d'effets de traduction qui contrebalanceraient la différence fondamentale typologique entre l'italien et l'anglais, mais plutôt un effet de genre textuel mis en évidence par des tâches de description assez similaires à celles mises en place

10. Il s'agit d'une homonymie et non de l'auteur de la présente thèse.

par Rojo et Valenzuela (2003).

Last but not least, Borillo (2012) offre pour les quarante ans de carrière de Georges Kleiber la première étude, à notre connaissance, des traces de la subjectivité dans le déplacement fictif, mais notons que, pour l’auteur, cette catégorie correspond au Type II de Matsumoto, i.e. le frame-relative motion de Talmy (lorsqu’un réel déplacement est effectué par un observateur) ; les exemples réputés prototypiques (le coverage-path de Talmy) du mouvement fictif n’étant qu’un usage conventionnel des verbes de déplacement et des prépositions dynamiques pour décrire des entités naturelles (montagnes, plaines...), des éléments qui y sont implantés (haies, forêts...) ou construits (maisons, villages...), tous statiques. L’explication de cette compatibilité entre verbes dynamiques et descriptions d’entités statiques se fait en deux temps : d’une part, le français manque de verbes statiques pour la description, d’autre part l’étendue des entités impliquées permet une saisie séquentielle, une observation qui ne s’*« opère pas d’un seul coup, dans une saisie globale, mais se décompose en séquences, le regard les balayant à partir d’un point de départ jusqu’à un point d’aboutissement. »* Notons, dans le même volume, Vuillaume (2012) qui, à la suite de Boons, s’intéresse à l’ambiguïté d’énoncés comme *la route s’élargit* (qui peut recevoir une lecture événementielle quand, par exemple, au cours d’un séisme, une route voit effectivement sa largeur augmenter, et une lecture statique, de mouvement fictif, qu’il soit de Type I ou II). Cette volonté de voir deux lectures différentes est, pour l’auteur, trompeuse : il n’y a pas deux sens, ni deux lectures, mais deux cadres discursifs ou situationnels différents exprimant des points de vue, des prises de perspectives distincts.

1.3.4 Discussion

Après ces quelques pages, le lecteur serait en droit de se demander : à quoi bon à nouveau vouloir étudier le mouvement fictif ? Les différentes typologies abordées, les propriétés relevées ne sont-elles pas suffisantes ?

Notre réponse est bien évidemment négative, et nous allons maintenant argumenter ce point de vue. Premièrement, il nous semble que, bien souvent, **le mouvement fictif n’est pas étudié pour lui-même**, mais pour justifier une théorie plus générale du sens essayant de s’extraire de la tradition référentialiste (en cela Tsujimura, 2002, fournit un exemple encore différent de ceux abordés précédemment, en faveur de l’approche constructionnelle - du type des travaux menés par Goldberg). De là, le cadre théorique est justifié par les énoncés de mouvement fictif, mais on peut déplorer son incapacité à expliquer en profondeur les contraintes s’exerçant sur la construction de ces énoncés ; pour donner un exemple, l’approche métaphorique peut certainement être intéressante,

mais dire que le mouvement fictif se base sur une métaphore FORM IS MOTION ou une métonymie MOTION ALONG A PATH FOR PATH n'est pas expliquer comment ces ICMs s'instancient, autorisent certaines constructions mais pas d'autres, etc. . .

Deuxièmement, on l'a vu, **certaines affirmations se révèlent contradictoires au fil des différents travaux**. Pour certains (Matsumoto, Matlock, Rojo, Valenzuela, Cadiot, Lebas, Visetti. . .) l'opposition entre entités parcourables et non parcourables est décisive, pour d'autres (Lakoff, Emirikian, Desclès. . .) non, pour les uns (Langacker, Matsumoto. . .) la temporalité est constitutive du mouvement fictif, pour les autres (Jackendoff, Iwata) non, et ainsi de suite. Selon nous, ce genre d'incertitudes surgira tant que la réflexion se basera sur quelques exemples construits, et en généralisant outre mesure ce qui pourrait relever de propriétés inhérentes au sémantisme du système des verbes d'une langue. L'exemple (20) proposé par Matsumoto (1996b) nous semble à ce titre tout à fait révélateur :

- (20) a. Zhè tiáo lù yán/shùn zhè hé zǒu.
 this CL road along/with PRT river go/walk
 " This road goes along the river."
 b. * Zhè tiáo lù yán/shùn zhè hé pào.
 this CL road along/with PRT river run
 " This road runs along the river." (Intended)

Rakhilina (2004) offre un exemple similaire pour le verbe russe *idti* signifiant "aller, marcher. . .". L'auteur rapporte que ce verbe peut s'associer dans des énoncés de mouvement fictif, avec un sujet qu'on traduirait en français par *canal*, mais pas avec le nom *rivière*, sans qu'aucun des travaux cités dans ce chapitre nous ait permis de prévoir cette restriction (à l'exception notable, peut-être, de Amagawa, 1997), et sans qu'on puisse honnêtement décréter qu'il en serait de même dans toutes les langues.

Cela provient certainement de notre troisième argument : **les classifications et décompositions proposées des verbes de mouvement sont bien souvent vagues**. Les concepts de 'place', 'manner' ou 'path' sont constamment invoqués dans les travaux anglo-saxons, mais sans forcément être, d'une part, définis de manière rigoureuse, ni, d'autre part, être partagés par les auteurs (voir la discussion à ce sujet dans Aurnague, 2011b). On a vu notamment que la manière était vue comme décisive par nombre des auteurs évoqués ici afin d'expliquer les contraintes pesant sur le mouvement fictif, or à aucun moment il n'est fait appel à une typologie rigoureuse (et pour cause, il se pourrait bien qu'à ce sujet la communauté des linguistes ait fait preuve de rapidité, cf. Stosic, 2009). Lorsque ce type de problématique est abordée, il s'agit souvent d'étude de cas, comme chez Emirikian (2008), et cela illustre notre quatrième et dernier point : à part les deux études s'intéressant à la traduction (Rojo et Valenzuela, 2003 ; Stosic et

Sarda, 2009), les travaux soit brossent à grands traits des propositions générales sans entrer dans le détail, soit focalisent sur un verbe sans apporter de propositions pour une étude plus large. Pour résumer notre point de vue, les études spécifiquement linguistiques dédiées au seul mouvement fictif sont rares et insuffisantes.

Point de vue qui nous a amené à entreprendre la démarche que nous exposerons dans le chapitre III, après avoir au préalable résumé quelques travaux concernant les verbes de mouvement.

Chapitre 2

Mais au fait, qu'est-ce que le mouvement ? : classification(s) des verbes

Ce chapitre est consacré à une présentation synthétique des travaux effectués sur les verbes de mouvement/déplacement. Recenser l'ensemble de ce qui a été proposé à ce sujet est une tâche gigantesque en soi et nous avons délibérément choisi de nous limiter à un ensemble de travaux spécifiques. Ce choix partial répond à deux desiderata, la pertinence quant à notre sujet (le mouvement fictif), et la volonté de mettre en regard deux traditions relatives à l'étude du mouvement (ou plus précisément du déplacement) en linguistique.

Nous évoquerons tout d'abord trois auteurs anglophones fort connus. Les deux premiers (Talmy et Jackendoff) ont jalonné nos lectures sur le mouvement fictif, comme vu au chapitre précédent. L'un inscrit ses travaux de sémantique dans la linguistique cognitive, tandis que l'autre propose d'articuler sa "sémantique conceptuelle" à la grammaire générative. La troisième, Beth Levin, est connue pour ses réflexions sur les verbes de mouvement/déplacement en relation avec divers phénomènes à l'interface de la syntaxe et de la sémantique.

Nous décrirons ensuite l'évolution de la tradition française issue du lexique-grammaire en nous concentrant plus particulièrement sur les recherches menées à Toulouse depuis une vingtaine d'années, dans le prolongement de laquelle nous nous inscrirons. Divers autres travaux et courants seront cités au cours de cette présentation (Levinson,

Slobin, ...)

2.1 Tradition anglo-saxonne

2.1.1 La sémantique cognitive de Talmy

Talmy (1985) reste une référence incontournable dans la littérature internationale sur le mouvement. Notamment célèbre pour la dichotomie cadrage verbal/satellitaire, cet article pose aussi des concepts et une terminologie de base pour l'analyse du mouvement, souvent reprise, peut-être moins discutée, que nous allons présenter ici en nous basant sur la version revue et augmentée de Talmy (2000b).

Tout d'abord l'*événement de Mouvement* (*Motion event*) est une situation où l'on a soit un mouvement (primitive MOVE), soit la continuation d'une localisation statique (primitive BE_{Loc}). Nous allons le voir tout de suite, ce "mélange des genres" n'est pas nécessairement reflété par les choix terminologiques de Talmy, qui biaise, peut-être, l'utilisateur vers une lecture dynamique de l'*événement de Mouvement*. L'objet mouvant ou localisé (mais "conceptuellement déplaçable"¹) est appelé *Figure* (*Figure*), relativement à un autre objet de référence appelé *Fond* (*Ground*). Talmy introduit deux autres composantes : le *Mouvement* lui-même (*Motion*), qui est donc soit localisation, soit translation (cela veut dire que le mouvement en tant que tel - la primitive MOVE - exclut les mouvements "auto-contenus" comme la rotation, l'oscillation, la dilatation...) et le *Trajet* (*Path*) qui peut aussi bien correspondre au site de localisation, ou à la trajectoire effectuée par la Figure. On le voit, ces deux termes (*Motion* et *Path*) couvrent des situations statiques comme dynamiques, alors qu'ils mettent en avant le second de ces aspects².

A cet événement (*Motion event*) peuvent être associés des co-événements externes, dont les principaux sont la *Manière* (*Manner*) et la *Cause* (*Cause*).

Le Path peut être lui-même divisé en trois composantes : *Vecteur* (*Vector*), *Conformation* (*Conformation*) et *Déictique* (*Deictic*). Le Vecteur regroupe les différents types de départ, traversée et arrivée que peut réaliser une Figure par rapport à un Fond, énumérés sous forme de "prépositions profondes", c'est-à-dire de primitives sémantiques qui ne se réalisent pas forcément dans toutes les langues sous forme de prépositions

1. Talmy, 2000b, p. 26.

2. Le *Path* de Talmy correspond même à trois types de situation : la localisation statique, le déplacement borné et le déplacement non borné. Malgré la grande confusion conceptuelle et terminologique que cela suppose, nous préférons garder le terme de Talmy dans la présentation et la discussion de ses analyses.

(AT, TO, FROM, VIA, ALONG, TOWARD, AWAY-FROM, ALENGTH, FROM-TO, ALONG-TO, FROM-ALONG). La Conformation apporte des informations typologiques sur le Fond, conceptualisé par un point, mais pouvant être vu comme à la surface ou à l'intérieur d'une clôture ou d'un volume. Enfin, la composante Déictique fait intervenir la position du locuteur (classiquement, dans la direction du locuteur ou dans une autre).

Pour illustrer ces propositions, nous pouvons sans risque transposer les exemples de l'espagnol donnés par Talmy (2000b) au français. La forme "F (pour Figure) *sortir de* G (pour Fond)" a sa signification décomposée ainsi : 'MOVE FROM un point de l'intérieur d'une clôture' où la préposition *de* retranscrirait en surface le vecteur FROM. De la même manière, "F *venir à* G" se décomposerait ainsi 'MOVE TO un point en direction du locuteur'.

Le français, comme l'espagnol, est en effet une langue à cadrage verbal, c'est-à-dire qu'elle encode traditionnellement le Path dans le verbe, tandis que la Manière est encodée par un "satellite" (le plus souvent un gérondif ou un syntagme prépositionnel), à l'opposé des langues à cadrage satellitaire (comme l'anglais) qui encodent la Manière dans le verbe et le Path dans un satellite :

- (35) a. Gérard est entré dans la pièce en courant.
 b. Gerard ran into the room.

Cette typologie est l'aspect de la théorie de Talmy qui aura été le plus discuté dans la littérature, faisant émerger plusieurs sortes d'objections et de propositions de réaménagement. Le premier point de désaccord repose sur le mandarin où la Manière et le Path sont encodés de manière équivalente, c'est-à-dire par deux verbes conjoints. Slobin (2004) propose donc pour cette langue un troisième type : les langues à cadrage équipollent. Mais au vu des données récoltées par des descriptions d'images sollicitées auprès de sujets de langues et d'âges divers, Slobin reste insatisfait avec la typologie de Talmy. En effet, et l'exemple est frappant, les locuteurs turcs (le turc étant une langue à cadrage verbal) complètent leurs énoncés de mouvement dont le verbe n'encode pas la Manière par des "satellites" la détaillant dans presque deux tiers des cas. D'autre part, les locuteurs anglophones produisent de tels compléments dans presque trois quarts des cas alors même que les verbes ainsi complétés sont des verbes encodant déjà la Manière ! Afin de résoudre ce problème mais aussi bien d'autres (comme la difficulté d'établir ce qu'est un satellite dans certaines langues) et d'expliquer les différences régulières entre langues dans son corpus, Slobin propose une autre dichotomie : les langues à basse saillance de manière *vs.* à haute saillance de manière.

Levinson et Wilkins (2006) mettent aussi à mal cette typologie en montrant que les langues à cadrage satellitaire sont somme toute assez marginales dans l'éventail des langues mondiales (seuls l'anglais et le néerlandais sont considérés par les auteurs comme appartenant clairement à cette catégorie), et reprennent les arguments de Slobin (2004) pour la difficulté, dans certaines langues, de distinguer verbes et satellites. Mais c'est peut-être bien notre façon de voir le mouvement qui, pour ces deux chercheurs, pourraient poser problème et biaiser notre raisonnement en faveur d'une conceptualisation du mouvement comme "translocation", et donc d'un Aktionsart particulier. Fort de leur riche étude comparative menée par plusieurs personnes de l'Institut Max Planck, les auteurs distinguent trois façons qu'ont les langues de conceptualiser le mouvement :

Changement de lieu : Le yucatec par exemple conceptualiserait le mouvement comme un changement d'état sans phase transitionnelle, c'est-à-dire qu'au temps t_1 la Figure est dans un état S_1 et qu'au temps t_2 la Figure est dans un état S_2 , sans que rien de ce qui se passe entre les deux n'apparaisse.

Changement de relation locative : Le japonais est pris en exemple de cette conceptualisation, au temps t_1 la Figure entretient une relation locative R_1 et au temps t_2 la Figure entretient une relation locative R_2 . A première vue il peut être difficile de percevoir la différence avec le changement de lieu, mais les auteurs donnent l'exemple d'une balle dans un cerceau : la balle n'est pas dans le cerceau à t_1 et l'est à t_2 , que cela soit parce que la balle bouge, mais aussi parce que le cerceau bouge, ou que la balle apparaît et disparaît.

Translocation : L'anglais en serait représentatif, le mouvement est perçu comme un processus duratif.

Bien sûr, une même langue peut contenir les trois types de conceptualisation du mouvement, et mettre plus ou moins l'accent sur l'un d'entre eux. Mais ce n'est pas le seul aspect de la théorie de Talmy qui dérange Levinson et Wilkins. Tout d'abord, ils reprennent la critique (attribuée à Frawley, 1992) selon laquelle le Fond n'apporte pas de distinction entre source et but, et soulignent aussi le fait que la Manière ne soit pas, chez Talmy, séparée de l'instrument et du médium (par exemple l'eau pour *nager*). Deuxièmement, ces auteurs battent en brèche l'idée que la vitesse n'est jamais grammaticalisée (idée présente chez Talmy, mais aussi reprise par Matsumoto (1996b) qui refuse d'intégrer l'idée de vitesse dans la composition du sens de *run* pour le mouvement fictif). Enfin, ils montrent que le Fond peut être lui aussi intégré sémantiquement dans les verbes de certaines langues.

2.1.2 Les structures conceptuelles de Jackendoff

Nous avons déjà évoqué brièvement l'ambition de Jackendoff (1983, 1990) de déceler des structures conceptuelles universelles à travers l'étude d'expressions et de constructions linguistiques. Ce parti-pris nous intéresse, car tout comme son collègue Talmy, cet auteur accorde une place privilégiée à l'analyse de l'espace dans la langue. Trois règles de formation permettent d'aborder l'ontologie élaborée par l'auteur :

$$(36) \quad \begin{array}{l} \text{a. } [\text{PLACE}] \rightarrow [\text{Place PLACE} - \text{FUNCTION} ([\text{THING}])] \\ \text{b. } [\text{PATH}] \rightarrow \left[\begin{array}{c} \left\{ \begin{array}{l} \text{TO} \\ \text{FROM} \\ \text{TOWARD} \\ \text{AWAY} - \text{FROM} \\ \text{VIA} \end{array} \right\} \left(\left[\left[\begin{array}{l} \text{THING} \\ \text{PLACE} \end{array} \right] \right] \right) \end{array} \right] \\ \text{c. } [\text{EVENT}] \rightarrow \left\{ \begin{array}{l} [\text{Event GO} ([\text{THING}], [\text{PATH}])] \\ [\text{Event STAY} ([\text{THING}], [\text{PLACE}])] \end{array} \right\} \end{array}$$

Les PLACE-FUNCTION ne sont pas recensées mais on en trouve des exemples mettant en jeu IN, ON, UNDER, TOP-OF, AT... On voit d'emblée une différence primordiale avec le système Talmien, qui englobe sous son Path les PATH et PLACE de Jackendoff. Le PATH de Jackendoff correspond peu ou prou à un Vecteur Talmien auquel on donne comme argument un PLACE, qui est une région ou portion d'espace obtenue à travers l'application d'une PLACE-FUNCTION à un objet. Jackendoff (1991) précise le lien formel entre PLACE et PATH : tous deux peuvent être vus comme appartenant à une supercatégorie SPACE, le premier n'ayant pas de direction intrinsèque, au contraire du second, qui reçoit une autre propriété, l'unidimensionnalité (*vs.* 0, 2 ou 3D). Dans le même article, les PATH-FUNCTION seront elles-mêmes détaillées dans leur formalisme en faisant intervenir les idées de clôture, de structure interne et de dimensionnalité :

TO spécifie un PATH borné au But (Goal) ;

FROM spécifie un PATH borné à la Source ;

VIA spécifie un PATH non borné faisant intervenir la primitive de contenance CONT ;

TOWARD spécifie un PATH non borné étant soit la "substance" du PATH TO, soit un intervalle d'espace ayant pour seule différence avec TO l'absence du But ;

AWAY-FROM relation avec FROM similaire à celle qu'entretiennent TOWARD et TO.

On est donc ici dans une approche un peu plus traditionnelle, dans le sens où le PATH et la localisation statique PLACE sont différenciés³. Mais la tâche que s'est

3. Néanmoins la notion de PATH recouvre toujours deux types de déplacement, bornés et non bornés.

donnée l'auteur dans Jackendoff (1990), à savoir le remplacement des théories des rôles thématiques et du lien par une approche sémantique davantage structurée et articulée à la syntaxe, ne nous semble pas apporter d'éléments nouveaux pour l'analyse des verbes de mouvement. Sera simplement proposée une autre primitive monoargumentale pour les EVENT dénommés MOVE (venant compléter d'autres primitives telles que celles présentées en 1.1.2), afin de résoudre le problème posé par les entités qui bougent sans se déplacer, catégorie bien pratique qui recevra aussi les verbes dits de manière de mouvement. Encore plus troublant, l'auteur adopte d'emblée l'idée très répandue que la conceptualisation du temps n'est qu'une simple transposition de celle de l'espace, et conçoit donc « à six heures de l'après-midi » comme un PLACE.

2.1.3 L'hypothèse de l'inaccusivité

C'est, en fait, dans des travaux qui se placent au croisement de la syntaxe et de la sémantique que nous trouverons une typologie relativement aboutie des verbes de déplacement en anglais. Levin (1993) entreprend un énorme travail de fond qui n'est pas sans rappeler celui de Boons, Guillet et Leclère (1976) évoqué en 1.1.1 et plus généralement les travaux de Maurice Gross et ceux du LADL. En se basant sur un grand nombre de tests, notamment d'alternance, l'auteur divise les verbes de l'anglais en 48 classes, elles-mêmes composées de sous-classes. Nous n'exposerons pas ici les différents tests utilisés (puisque une telle présentation prend plus de 80 pages dans l'œuvre originale) ni l'ensemble des classes, mais nous bornerons à présenter sommairement la classe des verbes de mouvement (*Verbs of Motion*) :

1. Verbes de mouvement intrinsèquement dirigé ⁴ *advance, arrive, ascend...*

Verbes dont la signification spécifie la direction du mouvement, même en cas d'absence d'un complément. Si aucun d'entre eux n'exprime la manière, ils diffèrent néanmoins sur d'autres caractéristiques : certains sont déictiques, d'autres non, et ils focalisent différemment sur le trajet, la source ou le but. Les compléments peuvent être des SP, des SN objets, voire les deux à la fois.

2. Verbes *Leave* *abandon, desert, leave*

Verbes qui ne spécifient pas non plus la manière du déplacement, indiquant simplement l'éloignement d'un lieu. Les compléments ne peuvent être un SP.

3. Verbes de manière de mouvement ...

3.a Verbes *Roll* *bounce, drift, drop...*

Verbes caractéristiques des manières de mouvement des entités inanimées.

4. Très problématique car confond le changement de relation locative élémentaire (cf. 2.2.1) et la direction ou l'orientation.

La direction du déplacement n'est pas encodée dans le verbe mais dans un SP complément. Cette classe pourrait être divisée en deux sous-classes, celle des verbes acceptant un contrôle externe et celle de ceux n'en acceptant pas (*glide, drift*), ce qui induit une différence dans les tests d'alternance causative et inchoative.

3.b Verbes *Run* *amble, backpack, bolt...*⁵

Verbes caractéristiques des manières de mouvement des entités animées. Là aussi, la direction du déplacement n'est pas encodée dans le verbe mais dans un SP complément, et tous les verbes ne sont pas équivalents face à une induction du mouvement.

4. Verbes de mouvement véhiculé ...

4.a Verbes éponymes *balloon, bicycle, bike...*

Ces verbes sont des dénominaux, n'indiquent pas de direction particulière, et servent à décrire le déplacement d'une entité dans le véhicule dont le nom a généré le verbe.

4.b Verbes non-éponymes *cruise, drive, fly...*

Verbes qui indiquent ici aussi un déplacement dans un véhicule, sans direction particulière.

5. Verbes *Waltz* *boogie, bop, cancan...*

Dénominaux indiquant le type de danse effectuée, sans direction particulière. L'auteur observe une différence entre les danses impliquant un partenaire et celles ne l'impliquant pas (test du mouvement induit).

6. Verbes *Chase* *chase, follow, pursue...*

Verbes typiquement transitifs.

7. Verbes *Accompany* *accompany, conduct, escort...*

Verbes n'indiquant que l'accompagnement, et donc aucune direction particulière. Il y a une différenciation au sein de ce groupe par la nature de la relation entre les protagonistes induite par le verbe.

Cette classification et ses commentaires laissent apparaître quelques pistes permettant d'affiner l'étude sémantique des verbes de mouvement : la possibilité ou non d'un contrôle externe ou d'une induction, l'opposition entre animé/inanimé, l'importance de

5. Appelés "Verbes agentifs de manière de mouvement" dans Levin et Rappaport Hovav (1995)

l'instrument (véhicule)... L'auteur détaille son point de vue dans Levin et Rappaport Hovav (1992) : premièrement, parler des verbes de mouvement comme d'une classe linguistique cohérente est une erreur ; deuxièmement, la primitive expliquant les divers comportements de ces verbes au regard des phénomènes étudiés, chapeautant ou remplaçant le contrôle d'un protagoniste ou l'animacité du thème, est la causation directe interne ou externe, à savoir le fait que l'action référée par le verbe peut apparaître spontanément ou qu'elle a au contraire besoin d'un déclencheur externe, comme un agent, ou une force.

Nous avons vu, dans notre premier chapitre, que la sémantique de verbes qui semblent pourtant intuitivement très proches (comme *run* et son équivalent japonais) peut diverger de manière importante pour notre sujet selon la langue et les choix des faits linguistiques étudiés. Nous allons donc maintenant nous tourner vers des études spécifiquement consacrées au français en nous penchant sur le lexique-grammaire et les travaux issus de cette tradition.

2.2 Lexique-grammaire et études du mouvement/déplacement en français

2.2.1 La relation locative élémentaire de Boons

Dans la lignée des travaux engagés par Boons, Guillet et Leclère (1976) au sein du lexique-grammaire, Boons (1987) s'intéresse aux sous-basements linguistiques de la classification des verbes de déplacement. Il s'interroge, pour ce faire, sur le statut de verbe locatif qu'il propose de faire reposer sur la notion de relation locative élémentaire, mettant en jeu un lieu (*l*) et un corrélat de lieu (*c*), comme dans :

(37) La bibliothèque $\langle c \rangle$ est contre le mur $\langle l \rangle$.

Une relation locative (élémentaire) peut, notamment, servir à retranscrire le résultat d'un procès. Soit le schéma ci-dessous associé au verbe *adosser*, dans lequel *E* apparaît pour état, *i* pour initial, *f* pour final, *Pr* pour procès et \Rightarrow pour l'implication de valeurs de vérité :

(38) *Ei* : La bibliothèque $\langle c \rangle$ n'est pas adossée contre le mur $\langle l \rangle$

Pr : Max adosse une bibliothèque $\langle cf \rangle$ contre le mur $\langle lf \rangle$

Ef : La bibliothèque $\langle c \rangle$ est adossée contre le mur $\langle l \rangle$

\Rightarrow La bibliothèque $\langle c \rangle$ est contre le mur $\langle l \rangle$

On comprend aisément pourquoi la relation est qualifiée de finale : ce n'est que l'état final qui implique la vérité de cette relation. Cette "polarité" est reportée sur les

verbes, ce qui permet à l’auteur de classer les verbes locatifs et de mouvements en trois grandes catégories, I, M, F (polarité aspectuelle initiale, médiane et finale).

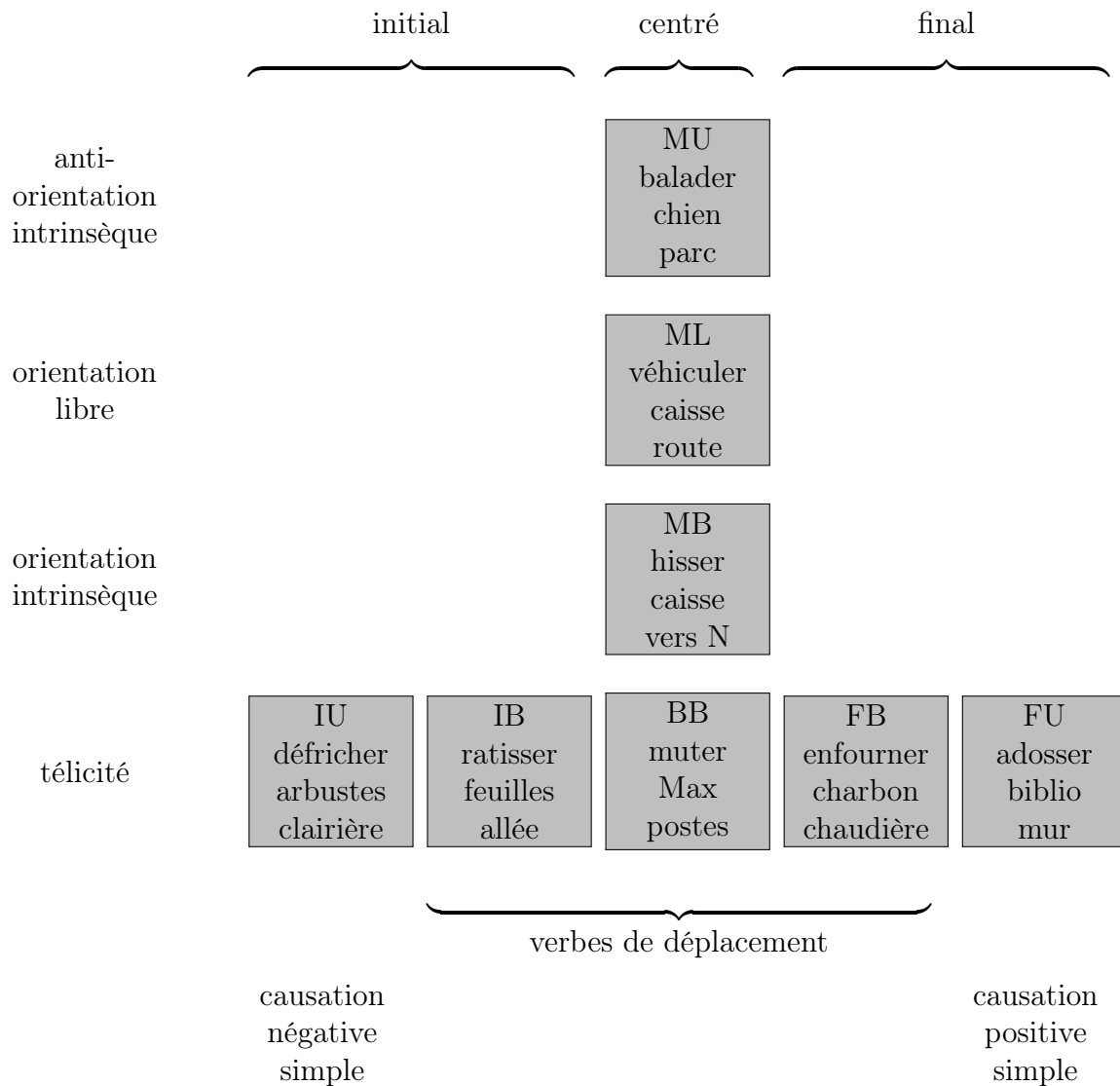


FIGURE 2.1: Tableau S de Boons (1987)

L’introduction du schéma (38) est l’occasion d’introduire une différence entre ce que Boons nomme unipolarité et bipolarité aspectuelles : l’état final est décrit grâce à une passivation du procès (*La bibliothèque est **adosée contre** le mur*), et n’est pas réductible à la seule relation locative élémentaire “être contre” (ex. : la bibliothèque peut être **contre** le mur sans y être véritablement adossée, lorsque, par exemple, le contact/support entre la première et le second se fait par une face latérale de la première). Le verbe est donc strictement unipolaire, contrairement aux verbes de déplacement qui impliquent un véritable **changement de relation locative élémentaire**, et donc l’existence d’autres états locatifs que ceux relevant de la polarité aspectuelle “première” du verbe. Cette unipolarité stricte se manifeste dans un autre phénomène, le

fait que les compléments locatifs qu'accepteront les verbes unipolaires ne pourront être eux-mêmes que d'une seule polarité, la même que celui du verbe, comme le montrent les exemples suivants⁶ :

- (39) a. Max a adossé la bibliothèque < c > (*du milieu < li > de la pièce + *le long du tapis < lm >)
- b. Max a défriché les arbustes < c > (*à travers les broussailles < lm > + *dans le camion < lf >)
- c. Max < c > a vadrouillé (*du village < li > + *sur le banc < lf >)

Couplant ces principes à une évaluation de la télélicité du verbe (allant du statique pur au télélique pur, en passant par la présence ou l'absence d'orientation intrinsèque et par l'orientation libre), l'auteur définit sept classes de verbes mettant en jeu un complément locatif de manière dynamique (cf. le tableau 2.1) :

Les verbes unipolaires : IU, FU, MU. Comme on l'a entraperçu, ils ne figurent rien d'autre que la causation de leurs états. Les verbes médians unipolaires, comme *errer* ou *balader*, servent à décrire un parcours sans obligatoirement avoir recours aux états initiaux et finaux. Leur antiorientation intrinsèque les sépare d'autres verbes médians.

Les verbes bipolaires : IB, FB, MB, BB. Avec eux, pas besoin de passer par un passif pour obtenir la polarité aspectuelle, le changement de relation locative élémentaire suffit. Les BB sont particuliers dans le sens où ils posent à la fois un état initial et un état final, sans considérer d'état médian (ce sont les verbes comme *muter*, *migrer*), tandis que les médians bipolaires (MB), du fait d'une orientation intrinsèque (comme avec *hisser*, *hausser*), ne recourent pas de manière déterminante aux états initiaux et finaux.

Les verbes à orientation libre : ML. Ces verbes, restant libres quant à l'orientation du parcours qu'ils décrivent, sont perçus comme intermédiaires entre les MU (antiorientation intrinsèque) et les MB (orientation intrinsèque). L'auteur y place ce que Levin (1993) appelle les verbes de mouvement véhiculé (comme *ramer*, *véhiculer*).

6. Boons (1987, p. 14)

2.2.2 La classification des verbes intransitifs de mouvement de Laur

Cette classification, basée sur des postulats relativement simples et traditionnels⁷, a été amendée par la suite par Laur (1991). La première différence majeure réside dans les verbes MB de Boons : l'orientation intrinsèque impliquant une directionnalité, on peut leur attribuer une polarité initiale, médiane ou finale. Mais alors qu'est-ce qui les distinguent des IB et FB ?

Laur établit une distinction entre relations de localisation interne ou externe. C'est le type d'opposition qu'on peut illustrer par les prépositions *vers* vs. *dans* : la première donne une orientation, sans contact ou inclusion obligatoire avec le site qu'elle introduit ; la seconde postule l'inclusion dans le site. Les initiaux et finaux bipolaires de Boons relèvent donc de la relation interne, alors que les verbes d'orientation intrinsèque (MB) sont distribués en polarités aspectuelles finales, initiales et médianes, mais relèvent de la relation externe.

Cette distinction permet aussi de redistribuer les verbes MU et ML de Boons : ils restent médians, mais n'ayant pas d'orientation, de direction, ils sont vus comme internes. Ils regroupent ce qu'on appelle les verbes de manière de déplacement, et s'opposent à d'autres médians internes (peu nombreux) tels que *passer (par)* par le fait qu'ils n'impliquent pas un changement de lieu. L'auteur a donc développé deux distinctions majeures à partir du système de Boons : le changement de lieu de référence (*Lieu de Référence Verbale* ou LRV, impliqué par le verbe, qui peut être différent dans sa polarité aspectuelle d'un site exprimé dans une phrase avec ce verbe, déjà présent en filigrane chez Boons, 1987) ou l'absence de changement de lieu de référence, ainsi que l'aspect interne ou externe de la relation locative élémentaire. Le problème est que ces deux paramètres sont très proches l'un de l'autre. Lorsqu'on ajoute le principe de polarité aspectuelle, on obtient $3 \times 2 \times 2$ soit 12 catégories de verbes potentielles, or seules sept de ces catégories virtuelles sont actualisées : trois catégories internes avec changement de lieu, trois externes sans changement de lieu et la dernière, les verbes médians internes sans changement de lieu (i.e. verbes dits "de manière"). Il n'y a donc que pour ces derniers qu'on est contraint de faire la double distinction (externe/interne - changement de lieu ou non).

Néanmoins, un grand mérite revient à l'auteur : celui d'avoir étudié systématique-

7. On trouve par exemple la proposition de négation de l'état initial ou final comme critère déterminant de classification des verbes de déplacement chez Miller et Johnson-Laird (1976), ou encore chez Leech (1969) ; Lyons (1977). Néanmoins seul Boons aura poussé le raisonnement vers son aboutissement naturel, en introduisant la notion novatrice de relation locative élémentaire.

ment l'interaction entre verbes et prépositions. Cette interaction soulève souvent des problèmes dans les tentatives de classification des verbes (on en trouve un bon exemple dans l'article classique de Vendler, 1957). Laur classe les prépositions selon les deux critères que nous venons de croiser, à savoir la polarité aspectuelle et l'aspect interne ou externe de la localisation. Sachant que certaines prépositions n'ont pas de polarité aspectuelle (*dans, sous. . .*), elles peuvent, d'après l'auteur, être employées avec des verbes de polarités différentes (elles sont dites *polyvalentes* ou *positionnelles*). L'étude des combinaisons permet de distinguer des règles combinatoires : les prépositions positionnelles déterminent le type de localisation du procès, les autres prépositions (les *univoques* ou *directionnelles*) déterminent à la fois le type de localisation et la polarité du procès. La propriété de "changement de lieu" du procès est dans les deux cas déterminée par le verbe. Enfin, les initiaux et médians internes combinés à une préposition positionnelle conduisent d'après Laur à l'expression systématique d'un procès de polarité finale.

2.2.3 Sablayrolles et la formalisation du mouvement en analyse du discours

Sablayrolles (1995), qui se base sur les mêmes listes de verbes afin de tenter de formaliser les concepts, reste quant à lui insatisfait de l'utilisation « intempestive » (p. 240) du concept de "lieu" par ses prédécesseurs. Le déplacement est en effet systématiquement défini par le changement de lieu, et ce concept paraît intuitivement simple, mais traître et complexe dès qu'on cherche à le définir rigoureusement (ce, malgré le fait que toute la communauté des linguistes s'en serve systématiquement dès que la question de l'espace entre en jeu). Néanmoins, la réponse apportée par l'auteur ne nous semble pas si éloignée de ce qu'on pouvait déjà trouver chez Laur (1991). Comparant les trois phrases suivantes :

- (40) a. Demain j'entrerai à la cuisine, sous un prétexte quelconque.
 b. Les joueurs courent sur le terrain de football.
 c. Le gardien de but s'appuie contre le montant de sa cage.

l'auteur nous rappelle que Boons et Laur considèrent *entrer* et *courir* comme des verbes de déplacement. Or, *courir* étant médian dans les deux classifications, il n'implique aucun changement de relation locative élémentaire - la relation locative élémentaire "Les joueurs sont sur le terrain de football" est vraie pendant toute la durée du procès - et n'est donc pas apte à décrire un "changement de lieu". C'est d'ailleurs pour cette raison que Laur (1991) classe ce verbe dans la catégorie (m,2,int), le 2 signifiant "sans changement de lieu de référence". Mais pour Sablayrolles, l'étiquette "verbe de déplacement" est abusive dans ce cas et appelle, par conséquent, à un raffinement de la terminologie. Il propose donc trois types de changement, chacun illustré par les trois exemples de (40) :

changement de lieu, changement d'emplacement, et changement de posture. L'auteur se dote, par ailleurs, des quatre définitions suivantes, qui sont supposées sous-tendre les catégories de changement postulées :

Définition 1 *Par enveloppe pragmatique de l'entité x nous entendons la portion d'espace tri-dimensionnelle complètement occupée par l'entité x , plus la place que cette entité y occuperait si elle subissait un changement de posture π , où π serait contraint de la façon suivante :*

si π a lieu entre les instants t et t' et si $posture(x,t)=posture(x,t')$ alors $ST_{ref}(x,t)$ est au pire à peu près le même que $ST_{ref}(x,t')$.

Définition 2 *Un lieu est analysé comme une portion d'espace qui peut être "désignée" en langage naturel, et à laquelle on peut associer une certaine fonctionnalité.*

Définition 3 *Un emplacement est analysé comme une portion de surface, sans aucune fonctionnalité ni élément lexical réel associé. Il est uniquement défini géométriquement par l'enveloppe pragmatique associée à l'entité concernée.*

Définition 4 *Une posture est analysée comme une façon particulière de se tenir dans son enveloppe pragmatique. Une certaine fonctionnalité doit être associée à cette façon particulière.*

Pour nous, Sablayrolles (1995) redéfinit simplement les classes de Boons : les changements de posture sont les verbes I/FU, les changements d'emplacement les médians et les changements de lieu les I/B/FB. Mais l'auteur détecte deux classes de verbes de changement d'emplacement grâce à un test à première vue intéressant, le test du "sur place" :

- (41) a. Gérard court/danse/roule sur place.
b. *Gérard se déplace/circule/surfe sur place.
- (42) a. danser, marcher, nager, patauger, rouler, sautiller, trotter, trotter, valser, voler, voleter ...
b. cavalier, cheminer, circuler, crapahuter, croiser, déambuler, errer, escalader, descendre, galoper, naviguer, se balader, s'élever, skier, surfer, vadrouiller, voyager ...

Les verbes de la première catégorie sont des verbes de changement **potentiel** d'emplacement, ceux de la seconde catégorie correspondent à des verbes de changement d'emplacement à proprement parler. Ce test permet peut-être, au final, une meilleure classification des médians que celle de Boons, mais toujours sur la base d'une orientation intrinsèque variable. A ce stade, l'auteur n'en a pourtant pas fini, car il lui faut pouvoir distinguer *sortir* de *partir*... Nous ne détaillerons pas l'ensemble de la formalisation, disons simplement que Sablayrolles intègre des éléments fonctionnels⁸ à la

8. A ne pas prendre au sens vandeloisien du terme : il s'agit plutôt de saisir des rapports de dépendance fonctionnelle entre parties et tout.

méréotopologie, ce qui lui permet de définir sept zones ou portions d'espace générées par le LRV et sa zone de proximité. Cette "structuration fine de l'espace" conduit finalement à établir dix classes de verbes de changement de lieu, illustrées par la figure 2.2 qui permet une compréhension intuitive assez rapide, dont nous nous satisferons ici.

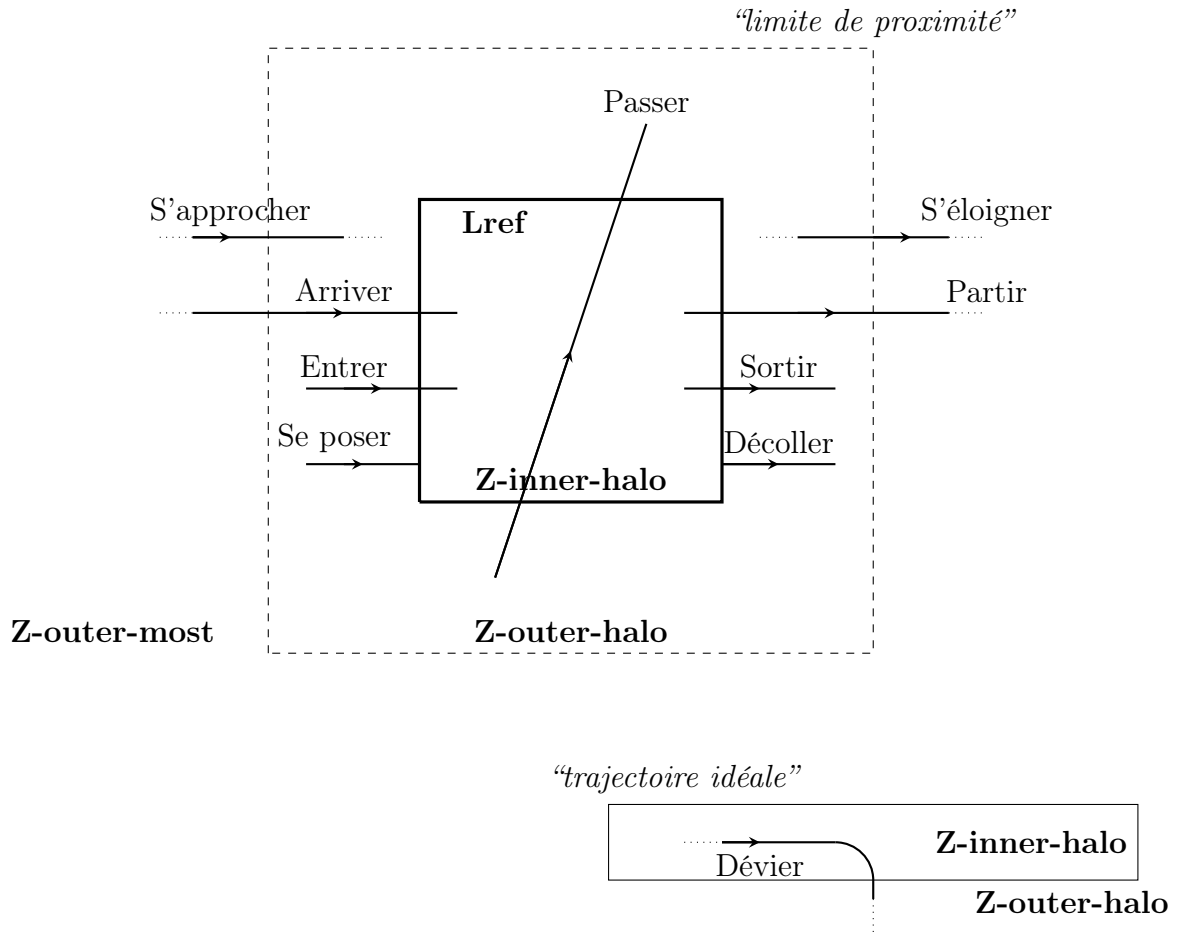


FIGURE 2.2: Les dix sous-classes de Verbes de Changement de Lieu de Sablayrolles (1995)

Allant plus loin, l'auteur distingue 27 composants de sens, regroupés en cinq grandes catégories :

Changement sur une dimension donnée : le verbe insiste sur une dimension spatio-

temporelle ou ontologique, soit par focalisation, soit pour signaler un changement.

- direction quelconque du mouvement (*s'approcher*)
- direction verticale du mouvement (*atterrir*)
- direction anti-frontale du mouvement (*se reculer*)
- vitesse du mouvement (*détaler*)
- initialisation (artificielle) du mouvement (*s'éjecter*)
- immobilisation sans choc du mouvement (*s'accrocher*)
- immobilisation avec choc doux du mouvement (*se heurter*)

- immobilisation avec choc brutal du mouvement (*s'encastrer*)
- deicticité (*venir*)
- inaccessibilité physique du mobile par le monde extérieur (*s'enfermer*)

Conditions sur le mouvement : le verbe définit certaines conditions sur la façon dont le mobile va se mouvoir, ou certaines conséquences sur les entités concernées par le mouvement.

- manière de se mouvoir (avec impact sur la forme de la trajectoire : *s'enfiler*)
- agent du mouvement (*reculer* transitif)
- discrétion du mouvement (*se faufiler*)
- non-contrôle du mouvement par le mobile (*s'échapper*)
- mouvement ordonné (*se replier*)
- mouvement à l'improviste (*survenir*)

Intentionnalité : le verbe définit les intentions du mobile à propos du mouvement ou des états le précédant ou le suivant.

- intention d'effectuer le mouvement (*obliquer vs. dérailler*)
- intention de retour rapide (*s'absenter*)
- intention de non retour (*se barrer*)
- intention de quitter son poste (*fuguer*)
- intention d'échapper à quelqu'un ou à un danger (*s'enfuir*)

Présupposition : le verbe définit ce qui devrait avoir été réalisé avant le mouvement.

- présupposition du même mouvement (*revenir*)
- présupposition du mouvement inverse (*ressortir*)

Contraintes sur les arguments du verbe : le verbe contraint la nature sémantique de certains types de ses arguments.

- contraintes sur le mobile (*digresser*)
- contraintes sur la source (*débarquer*)
- contraintes sur le but (*embarquer*)
- contraintes sur la source et le but (*s'exiler*)

Ce n'est pas faire justice à la thèse de Sablayrolles (1995) que de limiter notre exposé à ces quelques points très résumés, et nous ne pouvons qu'enjoindre notre lecteur intéressé à la consulter, ou Asher et Sablayrolles (1995), plus disponible, exposant la partie formelle de la thèse, ainsi que son application dans l'analyse du discours.

2.2.4 La classification des verbes transitifs de déplacement de Sarda

Dans son étude sur les verbes transitifs directs de déplacement, Sarda (1999, p. 52) rejète la dichotomie emplacement/lieu, jugée « *ne reflète[ant] ni une réalité linguistique, ni une réalité mondaine* », et lui préfère la dichotomie changement de localisa-

tion discret (changement de lieu) *vs.* changement de localisation scalaire (changement d'emplacement), établie d'après une approche aspectuelle plutôt que localiste. La complémentation adéquate permettrait en effet de transformer un verbe de changement d'emplacement en verbe de changement de lieu :

- (43) a. Léon se déplace dans la maison.
 b. Le médecin se déplace à domicile.

Il s'agit, en fait, du même constat (mais en moins systematisé) que celui fait par Laur (1991) à propos des combinaisons des verbes initiaux et médians internes et des prépositions positionnelles décrit en 2.2.2 (à savoir que ces combinaisons aboutiraient à l'expression systématique d'un procès de polarité finale). Prenons en effet le seul médian externe de Laur :

- (44) * Le satellite gravite à la planète.

qui nous montre que l'analyse se doit d'être d'un niveau assez fin pour pouvoir distinguer les nuances opératoires (la règle de Sarda, 1999 n'ayant pas prévu cette impossibilité, tandis que celles de Laur, 1991 permettent une prévision correcte). Néanmoins, et comme le rappelait déjà Sablayrolles (1995), les divers types d'approches (localiste, aspectualiste, ...) distinguent les mêmes grands groupes de verbes, ce qui enjoint l'apprenti-chercheur à une certaine ouverture d'esprit.

L'auteur préfère le terme de polarité locative à celui de polarité aspectuelle. Travaillant sur des constructions transitives directes, elle n'a en effet pas à traiter des prépositions, et le LRV devient plus facile à discerner. D'ailleurs, le concept de LRV est abandonné au profit de celui de LRP (Lieu de Référence du Procès) :

Le LRP correspond à une portion d'espace qui est potentiellement définissable de façon relationnelle, par rapport au site. Cette existence est potentielle, car tous les verbes n'impliquent pas un LRP. Les verbes qui, par exemple, expriment une pure relation de distance (approcher), ou une pure relation d'orientation (monter) n'introduisent pas a priori de LRP. Lorsque cette portion d'espace est identifiée, elle possède une plus ou moins grande autonomie référentielle (par rapport au site) selon qu'elle coïncide ou pas avec des frontières du site ou de parties du site bien individuées. Cette portion d'espace n'est donc pas a priori définie en termes référentiels mais en termes purement relationnels, même s'il se trouve que dans certains cas, elle correspond effectivement à un référent spatial individué (i.e. un nom de composant, cf. chap. 4). Il faut donc comprendre que le site n'est pas le lieu de référence mais sert simplement de repère à partir duquel on peut déterminer une région, en fonction de la relation de localisation établie par

le verbe (d’où l’idée d’une définition relationnelle).

Sarda (1999, p. 88-9)

Cela conduit l’auteur à critiquer l’idée de polarité dans les (2,ext) de Laur, et à prôner implicitement un retour à la classe des MBs de Boons :

Ainsi, nous considérons par défaut, que le verbe *approcher* est un verbe de polarité médiane parce qu’il n’introduit pas de changement de relation et qu’il est par conséquent centré sur la phase médiane du déplacement, le processus ou le déroulement du procès. On n’a donc pas besoin, dans ce cas, d’identifier un lieu de référence pour définir la polarité du verbe, la seule information aspectuelle suffit.

Sarda (1999, p. 94)

Sarda regrette, elle aussi, le flou conceptuel entourant la notion de “lieu” dans la plupart des travaux sur le mouvement, et rappelle la fonction de localisation de la préposition à détectée par Vandeloise (1988) et développée par Aurnague (cf. par ex. Aurnague, 1996). Reprenant l’ontologie dégagée dans ce travail ainsi que dans Aurnague, Vieu et Borillo (1997), à savoir la différence entre lieux, objets, entités mixtes et portions d’espace, Sarda décrit le continuum existant entre les Noms de Localisation (NL, *haut/bas, intérieur/extérieur, ...*) et ceux de composants (parties fonctionnelles pour le tout : *pied, toit, ...*), et pose l’hypothèse stimulante que les verbes qu’elle étudie ont intégré dans leur sémantisme des NL, ce qui explique que les procès de déplacement dans lesquels ils interviennent soient libéraux au niveau de la nature de leur argument objet (i.e. ils n’ont pas l’obligation de sélectionner un lieu car leur NL intégré détermine une portion d’espace sur l’objet du verbe). Ce continuum s’établit entre des couples de NL qui ont une définition relative et graduelle et ceux qui reposent sur une opposition discrète matérialisée par des frontières (dont *intérieur/extérieur* est un bon exemple). Ces deux pôles définissent deux modes d’ancrage référentiel, l’indirect (i.e. contenant des marqueurs interprétés plus relationnellement que référentiellement) qui caractérise les verbes topologiques, et le direct (i.e. contenant des marqueurs interprétés plus référentiellement que relationnellement) qui caractérise les verbes logiques.

Au sein même de ces deux grandes familles, l’auteur distingue plusieurs sous-catégories, comme montré dans la figure 2.3 :

Verbes de contact : Ne décrivant que le contact, ils ne mettent pas en jeu de portion d’espace autre que celle apparaissant à la suite du procès (la zone d’impact), et ne sont pas véritablement des verbes de déplacement (ce qui permet l’utilisation du verbe *aller* dans des constructions du type “aller heurter/toucher”, cf. Lamiroy, 1983).

Verbes neutres : Il s’agit en fait plus de verbes de changement d’état que de changement de lieu. La relation de localisation dépend plus de la nature des entités

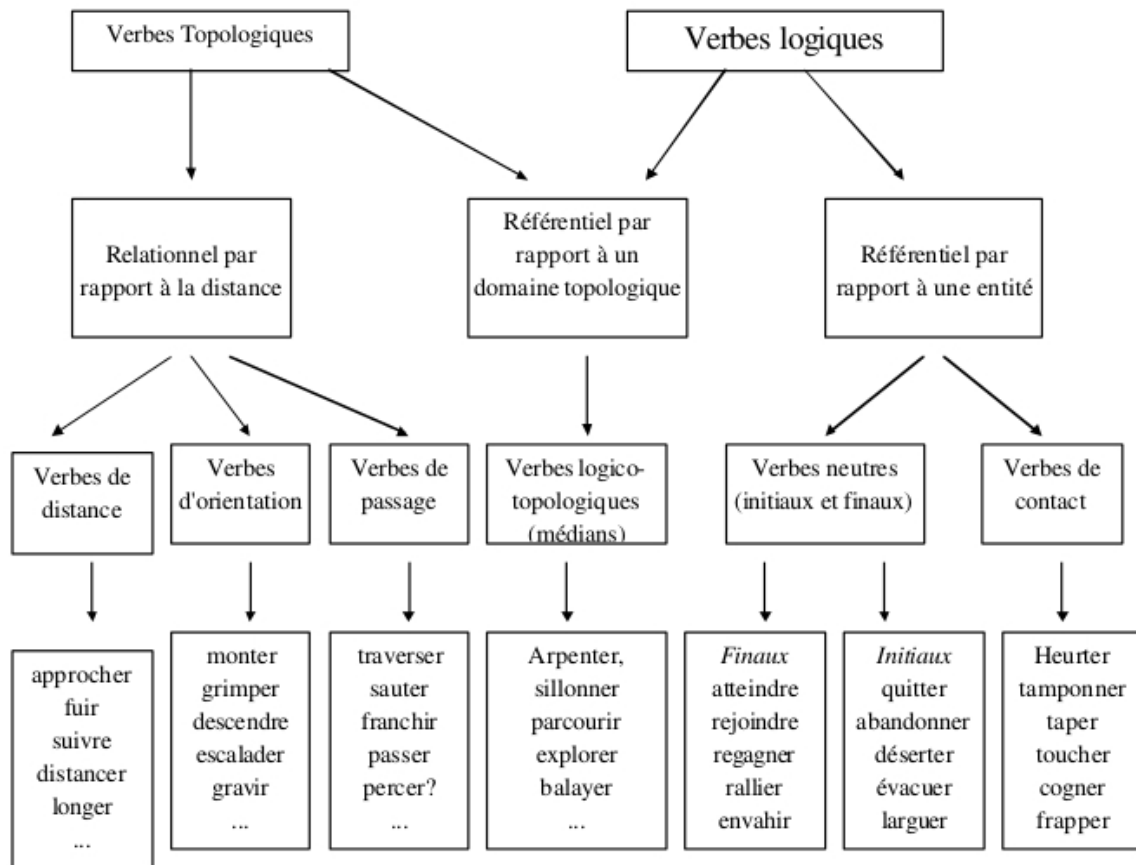


FIGURE 2.3: Classification des Verbes Transitifs de Déplacement de Sarda (1999)

du procès que du verbe lui-même, d'où leur appellation de neutre vis-à-vis de la relation locative élémentaire.

Verbes logicotopologiques : Ils établissent une relation par rapport à l'intérieur du site, ce qui leur donne ce statut intermédiaire entre les deux grandes classes de verbe. Présentant pour la plupart des acceptions "premières" indiquant des activités particulières relatives au site, ces verbes décrivent souvent la forme d'un déplacement (et ce, grâce à une érosion de leur transitivity : le site, de patient, devient complément locatif).

Verbes de passage : Insistant plus sur la dichotomie intérieur/extérieur, ils sont plus relationnels que les précédents, et servent à exprimer un franchissement de frontière.

Verbes d'orientation : Se divisent en verbes d'orientation frontale et verticale.

Verbes de distance : Ici, la cible et le site permettent la constitution d'un axe qui permettra des évaluations de transformation de distance.

On voit que ce continuum entre forte et faible autonomie référentielle correspond à ce que l'auteur désigne comme un gradient de transitivity, qui est consubstantiel, à son tour, à un gradient des contraintes sur les critères de sélection du SN objet de la

construction transitive : les verbes de distance n’auront aucune contrainte de sélection tandis que ceux de contact, comme déjà mentionnés, contraignent le site à une certaine propriété de résistance. L’analyse détaillée de chaque classe de verbes ne peut être restituée correctement ici, mais nous conseillons fortement sa lecture. L’auteur s’attache aussi bien à expliquer les usages “métaphoriques” que ceux, traditionnels dans ce type d’étude, de “véritable” déplacement, note et explique plusieurs asymétries (le fort biais en faveur de la polarité finale, ou du pôle supérieur de l’orientation verticale par ex.) La lecture de sa thèse, couplée à celle de Levin et Rappaport Hovav (1995), permet d’envisager un continuum entre transitivité et intransitivité occupé par un bon nombre de stades intermédiaires.

Indiquons pour conclure avec cette thèse que, selon Sarda, seuls les verbes topologiques sont des verbes de déplacement. Ils relèvent de la “transitivité dynamique”, stade intermédiaire entre transitivité directe et intransitivité dénotant une activité. En cela, l’auteur se situe dans la lignée de Hopper et Thompson (1980), dont elle a appliqué la notion de transitivité sémantique à l’expression du déplacement.

2.2.5 Aurnague et la caractérisation du déplacement

Aurnague (2011b) part aussi du constat que les études existantes ne caractérisent pas assez rigoureusement les procès/événements de mouvement/déplacement, et offre sa propre typologie, basée sur des caractéristiques spatiales (et non aspectuelles), tout en se situant dans une approche fonctionnelle vandeloisienne.

Si les verbes de changement de posture décrivent bien un mouvement, celui-ci s’effectue dans un cadre de référence qui ne dépasse pas celui de la cible, ce qui se traduit par les résultats suivants :

- (45) a. (?) Max s’est assis/étendu de la maison au village.⁹
 b. (?) Max s’est agenouillé/incliné pendant deux kilomètres.
 c. ?? Max s’est assis/étendu à travers le jardin.
 d. ?? Max s’est agenouillé/incliné à travers le sentier.

Certains verbes décrivent un mouvement dans un cadre de référence plus large (que celui de la cible) mais sous-entendu, au sens où il n’est pas représenté dans la structure argumentale. Il s’agit généralement du cadre de référence terrestre ou de l’un de ses représentants. L’auteur les appelle verbes de changement d’emplacement :

- (46) a. Max a couru/marché de la maison au village.

9. Aurnague (2011b) utilise, entre la grammaticalité et l’agrammaticalité (*), différents niveaux d’acceptabilité : ? indique que la phrase est acceptée par certains locuteurs, ?? indique la nécessité d’un contexte très spécifique, alors que les parenthèses permettent des niveaux intermédiaires.

- b. Max a trottiné/rampé pendant deux kilomètres.
- c. Max a couru/marché à travers le jardin.
- d. Max a trottiné/rampé à travers le sentier.

Les trois tests ci-dessus illustrent la variation du cadre de référence, le test en “à travers” utilisant la caractéristique de cette préposition décrite dans Stosic (2002), à savoir la localisation d’une cible dans un site, et l’implication d’une trajectoire d’étendue/couverture minimale par rapport à ce site. Les verbes de changement d’emplacement servent à souligner la manière du mouvement, son mode ou son instrument, la structure du mobile, l’absence de but, la forme de la trajectoire, sa direction ou encore sa vitesse. Nous voyons que les verbes abordés jusqu’ici sont les médians et les unipolaires de Boons. Pour ce qui est des IBF/B, un autre test, utilisant la préposition *par* dans son interprétation de type “trajet” (Stosic, 2002), permet de les distinguer des verbes de changement d’emplacement :

- (47) a. ? Max a couru/marché par (tout) le bois/les côteaues.¹⁰
- b. (?) Max a déambulé/erré par (toute) la ville/les rues piétonnes.¹⁰
- c. Max est sorti/arrivé par la rue St François.
- d. Max est venu à Toulouse par Bordeaux.

(47c) et (47d) sont acceptables car leurs verbes décrivent un changement de relation locative élémentaire (notion reprise des travaux de Boons, 1987) et sont donc compatibles avec l’interprétation de type “trajet” de la préposition *par*. Néanmoins, on peut avoir aussi un changement de relation locative élémentaire sans avoir de réel déplacement :

- (48) Max s’est installé à son piano/à sa table de travail.
- (49) Max a mis le plat sur la table.

Dans (48), une interprétation du type “routine sociale” de la préposition *à*, telle que présentée par Vandeloise (1988), rend facultatif le déplacement ; par exemple Max pourrait passer de son piano à sa table de travail en restant sur un tabouret pivotant placé entre ces deux sites. Dans (49), *sur* indiquant le support (Vandeloise, 1986), Max peut avoir tenu le plat en léger contact avec la table (n’intervenant pas encore comme support), puis l’avoir posé *sur* celle-ci, sans que cela n’implique un réel déplacement (situation inspirée de Vandeloise).

L’auteur propose donc de combiner les deux notions de changement de relation locative élémentaire et de changement d’emplacement afin de décrire les verbes intransitifs de déplacement, et cette solution présente une certaine élégance, comme le montre le

10. Notons que nous pouvons avoir une interprétation du type “localisation imprécise” (Stosic, 2002)

contraste suivant, utilisant le test en “par” et celui de la construction directe infinitive (Lamiroy, 1983) :

- (50) a. ?? L’oiseau s’est posé/perché sur la branche par le jardin.
 b. L’oiseau est entré dans la maison par le jardin.
 c. L’oiseau est allé se poser/percher sur la maison (par le jardin).
 d. * L’oiseau est allé entrer dans la maison (par le jardin).

Ce double test illustre le fait que *se poser* ou *se percher*, contrairement à *entrer*, n’encodent pas dans leur sémantisme un changement d’emplacement en sus du changement de relation locative élémentaire (*sur* et *dans*). On voit que les deux changements définissent une combinatoire complexe, et seuls les verbes mettant en jeu les deux types de changements sont strictement des “verbes de déplacement”.

La suite de l’étude consiste à observer cette combinatoire, d’abord au sein de constructions, puis au sein des verbes eux-mêmes. Certains verbes de changement d’emplacement sont en effet capables, avec un syntagme prépositionnel complément locatif adéquat, de décrire additionnellement un changement de relation locative élémentaire (a priori les m,2,int de Laur, 1991). Quatre propriétés sémantiques distinguant ces verbes sont identifiées :

la vitesse : *courir à la cuisine...*

l’opposition (intentionnelle) à une force : *se traîner dans la cuisine...*

la direction : *descendre dans le ravin...*

l’entraînement par une force : *déraper sur le bas-côté...*

Ces propriétés suggèrent la “tendancionalité” du mouvement, et lorsqu’elles sont présentes dans le sémantisme des verbes de changement d’emplacement, elles permettent à ces derniers de “tendre” vers un but ou un site (dit autrement, la capacité d’un certain dynamisme) dans les aires appropriées.

Passons maintenant à l’examen de la combinatoire des deux types de changement, mais au sein des verbes eux-mêmes. L’auteur reprend la notion de polarité aspectuelle, mais se consacre à différencier huit classes de verbes initiaux et finaux (les médians intransitifs encodant à la fois un changement de relation locative élémentaire et un changement d’emplacement - comme *couper* ou *passer* - étant très peu nombreux), comme suit :

Changement de relation initial indépendant : *partir...* La relation locative élémentaire ne se limite pas à une configuration d’inclusion ou de contenance¹¹ (on

11. L’idée d’inclusion se rattache à la méréotopologie et à la locution prépositionnelle à *l’intérieur de*, tandis que celle de contenance fait appel à la fonctionnalité, telle que proposée par Vandeloise (1986) et à la préposition *dans*.

Verbes intransitifs initiaux	Verbes intransitifs finaux
Changement de relation initial indépendant : <i>partir</i> \square e e' $r(c,s) \dots \blacktriangleright \neg r(c,s)$ $ch\text{-empl}$ $+ ch\text{-empl}$ $+ ch\text{-rel}$	Changement de relation final avec déplacement antérieur intégré : <i>aller à, se rendre, venir</i> $] \dots \dots \dots [$ e e' $ch\text{-empl} + \neg r(c,s) \dots \blacktriangleright r(c,s)$ $(+ ch\text{-empl})$
Changement de relation initial étendu : <i>s'échapper, s'enfuir</i> $\square \dots \dots \blacktriangleright$ e $ch\text{-empl}$ e' $r(c,s) \dots \blacktriangleright \neg r(c,s)$ $ch\text{-rel}$ $+ ch\text{-empl}$ $(+ ch\text{-empl})$	Changement de relation final avec déplacement antérieur présupposé : <i>arriver, parvenir</i> $] \dots \dots \dots [$ e e' $/ ch\text{-empl} \leftarrow / \neg r(c,s) \dots \blacktriangleright r(c,s)$ $+ ch\text{-empl}$
Double changement de relation à saillance initiale : <i>déménager, émigrer</i> $[\dots \dots \dots]$ e $(ch\text{-empl})$ e' $r(c,s1) \dots \blacktriangleright \neg r(c,s1)$ $+ \neg r(c,s2) \dots \blacktriangleright r(c,s2)$ $+ ch\text{-empl}$ $+ ch\text{-empl}$	Double changement de relation à saillance finale : <i>immigrer</i> $[\dots \dots \dots]$ e $(ch\text{-empl})$ e' $r(c,s1) \dots \blacktriangleright \neg r(c,s1)$ $+ \neg r(c,s2) \dots \blacktriangleright r(c,s2)$ $+ ch\text{-empl}$ $+ ch\text{-empl}$
Changement de relation initial de type incl./cont. : <i>sortir</i> $représ. alternative$ \square \square e e $r(c,s) \dots \blacktriangleright \neg r(c,s)$ $r(c,s) \dots \blacktriangleright r'(c,s)$ $+ ch\text{-empl}$ $+ ch\text{-empl}$ $r = incl./cont.$	Changement de relation final de type incl./cont. : <i>entrer</i> $représ. alternative$ \square \square e e $\neg r(c,s) \dots \blacktriangleright r(c,s)$ $r'(c,s) \dots \blacktriangleright r(c,s)$ $+ ch\text{-empl}$ $+ ch\text{-empl}$ $r = incl./cont.$

c : cible, s : site ; les crochets délimitent le contenu sémantique des verbes ; le soulignement indique le caractère saillant du changement de relation et d'emplacement correspondant

FIGURE 2.4: Catégories de verbes intransitifs de changement de relation et d'emplacement, Aurnague (2008)

peut partir de chez soi depuis la porte de sa maison) et le mouvement suivant le changement de relation locative élémentaire n'est pas contenu dans le sémantisme du verbe (dans *Max partait à l'université lorsqu'il s'est mis à pleuvoir*, l'événement météorologique a lieu au moment du changement de la relation locative élémentaire, et pas dans le mouvement le suivant ; ce malgré la présence du SP final dénotant de fait un événement subséquent indépendant du changement de relation et d'emplacement initial exprimé par le verbe).

Changement de relation initial étendu : *s'échapper, s'enfuir*. . . Ces verbes expriment généralement la vitesse, et le désir de la cible d'échapper au contrôle effectué par le site, ce qui leur donne une opportunité de référer à un changement d'emplacement subséquent au changement initial : dans *Max s'enfuyait au village lorsqu'il s'est mis à pleuvoir*, l'événement météorologique peut avoir lieu après le changement de relation locative élémentaire initiale. Le procès décrit par le verbe *s'enfuir* peut donc être contemporain du changement de relation et d'emplacement final introduit par le SP (en d'autres termes, ce verbe peut continuer d'être utilisé au-delà du changement de relation et d'emplacement initial qui le

caractérise).

Double changement de relation à saillance initiale : *déménager, émigrer...* Ces verbes “typent” les cibles initiales et finales qu’ils mettent en jeu (pays, habitation, ...), ce qui signifie dans une optique boonsienne qu’ils sont bipolaires ; mais une focalisation est opérée sur le changement initial de relation locative élémentaire, souvent marquée morphologiquement (préfixe en *dé-*, *é-/ex-*).

Changement de relation initial de type incl./cont. : *sortir...* Contrairement à la première classe, le changement de relation locative élémentaire s’exprime en terme d’inclusion ou de contenance.

Changement de relation final avec déplacement antérieur intégré : *aller à, se rendre, venir...* Proche de celui des verbes de changement d’emplacement admettant sous réserve de bonne complémentation un changement de relation final, le sémantisme de ces verbes intègre un changement d’emplacement précédant le changement de relation final (avec éventuellement un changement d’emplacement final).

Changement de relation final avec déplacement antérieur présupposé : *arriver, parvenir...* Ici, le changement d’emplacement précédant le changement de relation final n’est pas intégré au sens, mais présupposé, ce qui permet à ces verbes de se comporter comme un achèvement ou un accomplissement mais aussi, souligne l’auteur, de mentionner un point du trajet qui est soit en contact direct avec le site (et met alors l’accent sur le changement de relation), soit plus éloigné et donc figure la partie finale du trajet :

- (51) a. Max est arrivé à l’université à 10 heures/en 10 minutes.
b. Les réfugiés sont parvenus en France par l’Aragon/le Portugal.

Double changement de relation à saillance finale : *immigrer...* Symétriques à leur contrepartie dans les initiaux.

Changement de relation final de type incl./cont. : *entrer...* Ces verbes ne sont pas exactement symétriques à leur contrepartie initiale dans le sens où ils n’offrent pas, par exemple, les mêmes possibilités de sélection d’un complément de polarité opposée (cf. Aurnague, à paraître).

Notons, toujours dans la postérité des travaux du LADL, Le Pesant (2008, 2012) qui parvient, en se concentrant sur les modes d'action et les types de schéma de diathèses, à des observations partiellement similaires.

2.3 Conclusion

Nous avons, dans ce chapitre, mis en regard deux traditions, l'anglo-saxonne et la francophone issue des études du lexique-grammaire.

La première bénéficie d'une large diffusion internationale, et séduit par son universalisme : les concepts qu'elle produit ont, en effet, prétention à couvrir l'ensemble des phénomènes linguistiques, et ce dans l'ensemble des langues humaines. En examinant un domaine tel que celui de la sémantique du mouvement/déplacement, on reste pourtant frappé par le flou, la variabilité voire, parfois, la vacuité des notions et étiquettes utilisées pour en rendre compte (*Path, Manner*, par ex.). En dépit de ces nombreux problèmes, cependant, la transmission répétée et peu critique de ces concepts parvient à donner l'illusion d'un consensus. A tel point que, comme le rappellent Aurnague et Vieu (à paraître), des chercheurs en syntaxe formelle n'hésitent pas à reprendre les concepts et étiquettes proposés pour établir leurs propres travaux, dont ils sont censés assurer la base sémantique (les auteurs citent par exemple Koopman et Dikken, qui, travaillant dans le domaine de la syntaxe générative, reprennent les outils de Jackendoff sur l'espace statique et dynamique). Or il n'est pas osé de rejoindre les conclusions de cet article, à savoir que l'approche purement géométrique qui sous-tend les théories de Talmy et de Jackendoff est clairement insuffisante pour décrire les phénomènes linguistiques relevant du domaine spatial. Enfin l'universalisme américain, dans ce domaine comme dans d'autres¹², relève peut-être plus de la projection de sa propre culture sur le reste du monde. Ainsi une forte influence de la langue anglaise peut être décelée dans la conceptualisation particulière du *Path*, intégrant systématiquement les trois phases : initiale, médiane et finale ; alors que le cadre d'analyse développé par Aurnague ne requiert pas le recours systématique à ces trois phases (voir Stefanowitsch, 2004 pour une critique similaire) :

Most studies on dynamic space (particularly Anglo-Saxon ones) consider that a motion is made of two or even three phases –initial, final and sometimes medial–, and its associated path too. According to us, this way of apprehending motion processes as a sequence of inclusions in landmarks/“locations” has been widely influenced by the typological properties of English : indeed, English-speakers often describe a motion by means of a predicate of change of placement and a group of spatial PPs or adverbials/satellites

12. Cf. par ex. l'introduction de Hall (1959).

specifying the successive locations of the target [...]. In contrast with this point of view, the analysis of the dynamic predicates of French based on the notions of change of basic locative relation and change of placement [...] has shown that rather few verbs include a double change of relation in their semantic content. It also appeared that the description of a motion can perfectly consist in a single (and concomitant) change of relation and placement, be it initial or final.

Aurnague (à paraître)

La tradition francophone que nous avons mise en contraste avec cette tradition anglophone n'est pas exempte de défaillances non plus. Les arguties dont nous avons fait écho dans ce chapitre sur, par exemple, la notion de "lieu", montrent qu'il ne suffit pas de cultiver l'esprit de contradiction pour véritablement avancer. Nous ne sommes, de ce point de vue, pas davantage à l'abri non plus d'une influence de notre propre langue sur notre recherche : à ce titre, nos disputes sur l'opposition entre "mouvement" et "déplacement" paraîtraient peut-être difficiles à saisir au prime abord à des collègues non-francophones. On reconnaîtra néanmoins dans l'évolution des travaux faits à Toulouse présentés dans ce chapitre une tradition assez critique, peu soucieuse de défendre une doxa théorique (mais nous ne voudrions pas avoir l'air de faire preuve d'un chauvinisme toulousain déplacé : les auteurs que nous avons cités dans notre premier chapitre nous semblent tout à fait représentatifs de cette tradition francophone qui paraît généralement plus critique que la vitrine structurellement psittaciste que certaines revues réputées nous offrent). Un autre point fort de cette tradition est, et ce sous l'influence du LADL, le recours, depuis longtemps, à des données attestées. Au final, un contraste se dessine entre une approche de large couverture (tous les phénomènes, dans toutes les langues) et une autre privilégiant la profondeur (moins de phénomènes, en se cantonnant à une langue mais avec un grain plus fin de description).

Au-delà de ces considérations, il s'agit avant tout pour nous de bénéficier d'une véritable classification des verbes de mouvement et/ou de déplacement, et sur ce point précis, les travaux issus de la seconde école nous paraissent plus pertinents.

Deuxième partie

Bases empiriques et premiers résultats

Chapitre 3

De la méthodologie et des catégories de verbes au corpus

« Although the spirit may be willing,
the flesh generally proves too weak
for algorithmic search. »

Miller et Johnson-Laird, 1976, p. 528

Dans ce chapitre, nous nous tournons vers notre propre travail, en exposant et justifiant en premier lieu nos objectifs et notre méthode. Une fois cela posé, nous détaillerons la typologie des verbes que nous avons élaborée afin d'ensuite pouvoir présenter de manière cohérente les résultats que nous avons obtenus, nous préparant ainsi pour les chapitres suivants qui fourniront le cœur de notre analyse.

3.1 Elaboration d'une méthode appropriée

Rappelons tout d'abord le but de la présente étude : décrire et expliquer, tant que faire se peut, comment la langue permet d'utiliser des verbes dénotant un mouvement pour référer à des situations où les entités mises en jeu sont statiques. Or, les travaux présentés dans notre premier chapitre n'autorisent pas, selon nous, le chercheur à se faire une idée claire des mécanismes de ce phénomène général. Le mouvement fictif est rarement étudié pour lui-même, et sert généralement à justifier des options non référentialistes de la sémantique. Or, sur cette question, nous aurions tendance à rejoindre l'avis de Kleiber (1997) qui, s'il ne nie pas le bien-fondé des approches relativistes ou culturalistes du sens, montre que le constructivisme radical est une position indéfen-

dable. Nous partons donc du principe que si certains verbes autorisent une expression de type “mouvement fictif” et pas d’autres, cela provient de leurs sémantismes respectifs, et que le phénomène du “mouvement fictif”, loin d’être marginal, est une voie effective pour accéder au sémantisme des verbes de mouvement.

Les contradictions soulevées dans notre premier chapitre, si elles donnent quelques pistes de recherche, ne permettent pas non plus, dans l’état actuel des choses, de trancher en faveur de traits sémantiques décisifs qui expliqueraient le mouvement fictif. Cela provient certainement, à ce stade de sophistication des études, des facteurs suivants :

- une appréhension floue des verbes de mouvement en tant que classe(s) ;
- un manque de systématisme dans le traitement des verbes ou dans la présentation des résultats : on n’a, en effet, aucun recensement exhaustif des verbes permettant ou ne permettant pas les expressions de type “mouvement fictif” dans les études citées en chapitre I ;
- la répétition systématique, dans les études anglophones, des mêmes exemples, le plus souvent inventés et limités au niveau de la phrase simple.

Pour ne pas tomber dans les mêmes travers, nous proposons une méthodologie que nous allons maintenant détailler.

Constituer une liste de verbes

Premièrement, la constitution d’une liste de verbes, la plus exhaustive possible, nous semble indispensable pour une tentative de balayage complet des possibilités et impossibilités d’expressions de mouvement fictif. Pour cela, nous avons repris les listes proposées par Laur (1991) et Sarda (1999), qui proviennent elles-mêmes des listes établies par le LADL. A ces listes de verbes transitifs et intransitifs réputés “de mouvement”, le lecteur averti détectera quelques ajouts de notre initiative. Ces ajouts ont été décidés d’après certains résultats retournés par notre investigation (c’est le cas du verbe *tournoyer*, absent des listes évoquées mais apparaissant dans le bruit, cf infra, du verbe *tourner*), ou encore dans l’objectif de détecter certains exemples tels que proposés par Talmy (1999) ; c’est le cas du verbe *se regrouper*. 521 verbes ont ainsi été listés.

Produire des données exploitables

Deuxièmement, il fallait choisir une voie d’exploitation de cette liste. Et, en linguistique, cette question est loin d’être simple. Corbin (1980) reprend à ce sujet la dichotomie bien connue “linguistique de bureau” *vs.* “linguistique de terrain”, i.e. la confrontation entre deux traditions méthodologiques, l’une relevant de l’introspection, l’autre de l’étude de corpora constitués de données attestées. Les deux approches sont malheureusement tout aussi critiquables, car elles renvoient, notamment, aux problé-

matiques tendues de la nature du fait linguistique et de la représentativité des données (cf par ex. Corbin, 1980 ; Habert, 2000 ; Labov, 1975). Notre façon d'aborder le problème repose sur les faits suivants :

- la taille de la liste de verbes envisagée représente, à elle seule, un défi gigantesque pour notre intuition encore fraîche d'apprenti linguiste. Il serait compliqué de construire des exemples adaptés à la fois à l'ensemble de cette grande liste hétérogène et à une comparaison rigoureuse de chacun de ces exemples (comparaison en termes d'acceptabilité, ou de sélections de cibles ou de sites, par exemple) ;
- comme dit plus haut, nombre d'études concernant notre sujet reposent déjà sur des exemples (trop peu nombreux) forgés en suivant la méthodologie introspective ;
- comme le rappelle Condamines (2000, p. 7) :

« l'analyse de corpus [...] met souvent au jour des fonctionnements qui ne correspondent pas à l'intuition que l'on peut avoir, ou d'autres qui, lorsqu'ils sont dénombrés, apparaissent comme secondaires par rapport à l'intuition première ce qui peut donner une analyse qui, sous couvert d'objectivité, ne rend pas compte du dynamisme des fonctionnements. »

Une analyse de corpus nous permettrait donc de pallier à la fois à nos tourments de novice et au sentiment d'incomplétude qui ressort des travaux effectués jusque là ;

- néanmoins, le corpus ne fait pas tout, et ne peut que constituer un “détour” (Plénat, 2000) “instructif” : une extrapolation (Corbin, 1980) à partir d'un recueil de données attestées reste nécessaire.

Nous avons donc décidé de constituer un corpus de données produites par des tiers, sur la base de la liste précédemment établie. Là aussi, un choix devait être fait, et il a été effectué sur la base de plusieurs contraintes. Nous avons besoin, notamment, de pouvoir exploiter un grand nombre de données de la manière la plus automatisée possible, et pour cela donc de travailler sur des données informatiques. Le fait que les données soient par avance des attestations véritablement issues d'une expression de langue française (pas d'une traduction, automatique ou non) nous semblait, de toute évidence, important. Enfin, nous désirions réduire les distorsions qui auraient pu apparaître du fait de fortes différences de niveaux de langue, ou de régionalismes. Nous nous sommes donc tourné vers la base de données en ligne Frantext.

Créée à l'origine pour « permettre la constitution d'une base d'exemples destinée aux rédacteurs des articles du TLF [Trésor de la Langue Française] »¹, cette base re-

1. <http://www.inalf.cnrs.fr/atilf/produits/frantext.htm>

groupe des textes littéraires, philosophiques, scientifiques et techniques (4248 références en décembre 2012). Elle est entretenue par l'unité mixte de recherche ATILF (Analyse et Traitement Informatique de la Langue Française), à l'université de Nancy 2. Elle est consultable en ligne (<http://www.frantext.fr/>) et l'accès à la base intégrale nous est fourni par l'université de Toulouse 2. Son interface simple mais efficace permet, entre autres, de rechercher toutes les formes fléchies d'un verbe par la seule saisie de sa forme infinitive au sein d'un corpus constitué par l'utilisateur à partir des milliers de références proposées. Le résultat de ces recherches peut être rapatrié sous divers formats (txt, csv ou xml), qui permettent une exploitation informatique ultérieure.

L'étendue temporelle couverte par Frantext est grande, puisqu'elle regroupe des textes allant du Moyen-Âge à nos jours. C'est-à-dire trop grande pour l'objectif que nous nous fixons, une autre de nos contraintes étant de se placer dans une perspective synchronique. Nous avons donc réduit le corpus à la dernière décennie d'édition (2000-2010) et, après quelques tests, retiré les textes relevant de la poésie contemporaine, car trop difficilement compréhensibles pour notre entreprise. A la fin de ce processus de filtration restaient 68 ouvrages², desquels nous avons alors extrait l'intégralité des occurrences des 521 verbes de la liste établie.

Exploitation des données

Pour chaque verbe, un fichier compatible avec un tableur (en l'occurrence OpenOfficeCalc) est généré par Frantext. Après suppression d'un bruit assez conséquent (on imaginera par exemple ce que peut donner la sortie brute de la requête "suivre", puisque toutes les occurrences de *je suis* du verbe *être* viennent s'y mêler), nous avons obtenu 70932 occurrences de verbes de mouvement fléchis, dans des contextes plus ou moins larges selon les œuvres (ainsi les journaux de Mireille Havet fournissent des sorties de l'ordre de 2000 caractères, alors que la plupart des autres œuvres fournissent des sorties de l'ordre de 330 caractères). Chacune de ces occurrences a été qualifiée dans une nouvelle colonne du tableur, selon les critères suivants :

Mouvement factuel : occurrences décrivant le mouvement d'une entité concrète dans un milieu concret (c'est-à-dire que le site et la cible sont tous deux des entités matérielles, concrètes ; sont par exemple exclus les sentiments, comme dans *La colère des électeurs ruraux monte*³)

Mouvement fictif : occurrences décrivant une situation statique d'une ou de plusieurs entité(s) concrète(s) sans qu'aucun mouvement factuel ne soit décelable (exemple : *La route va de la Western Highway près de Ballarat à la Calder High-*

2. Le lecteur pourra en trouver la liste en annexe

3. <http://leplus.nouvelobs.com/contribution/546138-la-colere-des-electeurs-ruraux-monte-hollande-a-le-devoir-de-l-entendre.html>

*way près d'Ouyen*⁴). Notons, au passage, que les cours d'eau n'ont pas été envisagés comme des entités statiques lorsque le verbe dénotait un mouvement allant dans le sens du courant.

Type II : occurrences correspondant au frame-relative motion de Talmy (1999) et au Type II de Matsumoto (1996b), c'est-à-dire où une entité concrète statique est dite mouvante, alors que l'entité concrète réellement mouvante explicitement ou implicitement mise en jeu par le contexte ou le cotexte est un actant observant ou parcourant l'entité statique en question (exemple : *bientôt la route descendit au niveau de la rivière*⁵).

Radiation : occurrences décrivant des phénomènes de radiation (odeurs, lumières, etc. . . , cf Talmy, 1999 ; exemple : *soudain la lumière entra à flots, la vraie lumière, la pure lumière du jour*⁶)

Autre : occurrences ne relevant pas des catégories ci-dessus.

Afin de pouvoir exploiter, non plus par verbes mais par qualifications, les occurrences ainsi obtenues, nous avons créé un programme en Python qui permet, pour la qualification du choix de son utilisateur, de générer automatiquement à partir de chacun des fichiers de verbes (préalablement convertis au format XML pour des raisons pratiques) un exemplier au format L^AT_EX 2_ε regroupant toutes les occurrences correspondant à la qualification requise. Ces exempliers ont été remaniés manuellement, d'une part, pour corriger les quelques erreurs de qualification (bien entendu minimes !) et, d'autre part, pour regrouper des exemples de verbes différents apparaissant dans des contextes identiques. Le lecteur trouvera en annexe les trois exempliers correspondant aux qualifications "mouvement fictif", "type II" et "radiation". Les regroupements ou suites d'exemples sont présentés en premier, sous l'appellation "exemples mixtes" (appellation assez vague correspondant elle-même à une réalité assez vague, puisqu'aucune contrainte d'identité de cible ou de site n'est postulée pour ces regroupements.) Seule **la proximité cotextuelle** de descriptions de mouvement fictif a présidé au choix de ces regroupements. Il nous paraissait en effet important d'essayer de restituer la réalité textuelle des occurrences étudiées, cela nous permettant, de plus, d'agrandir de manière pertinente les contextes d'apparition de ces occurrences à un niveau discursif, plutôt que simplement phrastique.

Définition de l'objet d'étude

Comme l'aura déjà certainement compris le lecteur, nous ne traiterons dans cette thèse que des occurrences que nous avons qualifiées de "mouvement fictif", le Type II

4. http://fr.wikipedia.org/wiki/Sunraysia_Highway

5. <http://roch.compostelle.free.fr/stev26.htm>

6. <http://www.flickr.com/photos/verchat/8220889936/>

et la radiation référant, eux, à des situations où un mouvement factuel a bien lieu. Nous l'avons vu dans le premier chapitre, seul Talmy (1999) envisage le phénomène de la radiation, tandis que les autres auteurs séparent presque systématiquement ce que nous nommons "mouvement fictif" et "Type II".

Cette restriction peut paraître regrettable mais est totalement assumée. D'une part, les expressions sur lesquelles nous nous concentrons constituent le réel "nœud du mystère" car, comme nous l'avons dit, aucun mouvement factuel n'est directement décelable ou inférable (ce qui contraindrait le format de ces expressions avec, par exemple, la difficulté d'avoir un aspect perfectif, difficulté notée, par exemple, par Langacker (1987b) et Laur (1991) ; il en va autrement des expressions de Type II). D'autre part, les conditions matérielles de réalisation de cette thèse étant ce qu'elles sont, nous préférons réserver les catégories "Type II" et "Radiation" pour de futurs travaux.

Classification des verbes

Comme évoqué plus haut, les études sur le mouvement fictif ne reposent jamais sur une classification claire des verbes de mouvement. Ceci n'est pas un détail car, sans une appréciation fine de ce qui relève ou non du mouvement ou déplacement, il paraît pour le moins délicat d'affirmer que tel ou tel exemple relève du mouvement ou déplacement fictif. Il nous fallait donc choisir une typologie qui nous semblait théoriquement justifiée et pratiquement effective, ce qui n'est pas non plus sans difficulté. Nous avons exposé plusieurs cadres théoriques dans notre deuxième chapitre, et avons arrêté notre choix sur celui d'Aurnague (2011b) pour les raisons suivantes :

- contrairement à Sablayrolles (1995), l'auteur s'appuie sur des réalités linguistiques pour différencier ses classes de verbes ;
- l'économie conceptuelle engendrée par les notions de changement d'emplacement et de changement de relation locative élémentaire nous paraît préférable à, par exemple, la double différenciation de Laur (1991) interne - externe / changement de lieu - absence de changement de lieu. Elle permet notamment de différencier des verbes de véritable déplacement, de déplacement potentiel ou de simple changement d'emplacement là où les autres auteurs proposent de grandes catégories de verbes médians qu'on est bien en peine de différencier les uns des autres ;
- cette même économie conduit à se débarrasser de la notion problématique de lieu (LRV, LRP...), « *répandue mais inadéquate* » (Aurnague, 2012) dans l'analyse sémantique des verbes de mouvement.

On serait en droit de s'interroger sur la validité de faire intervenir la classification des verbes à ce stade du processus (c'est-à-dire après avoir recueilli l'ensemble

des exemples); en effet, l'élaborer juste après la constitution de la liste aurait permis d'alléger cette dernière. C'est précisément ce que nous voulions éviter. De notre point de vue, il vaut mieux avoir "trop" d'exemples, quitte à les écarter en dernière instance, bénéficiant d'un appareil théorique pour ce faire. D'autre part, les exemples "malvenus" permettront peut-être, en retour, d'interroger ledit appareil théorique qui, on l'oublie souvent, est une *construction intellectuelle, hypothétique et synthétique, organisée en système et vérifiée par un protocole expérimental*⁷ (c'est nous qui soulignons).

Exploitation et présentation des données

Fort de ces outils (données attestées et appareil théorique), nous serons en mesure de proposer une **description** et une **explication** du phénomène visé. Celles-ci se déroulent en plusieurs temps :

- une présentation rapide des premiers résultats, notamment dans une confrontation des données obtenues et de notre appareillage théorique (présent chapitre);
- un approfondissement au niveau de la sémantique lexicale et de la phrase simple (chapitre IV);
- un élargissement de la perspective au niveau discursif (chapitre V), motivé par notre intuition et confirmé par l'étude de Borillo (2012);
- une synthèse et une extrapolation, tentative de dépassement des limitations imposées par le corpus (chapitre VI).

Enfin, nous proposons en annexe l'intégralité des exemples que nous avons extraits de notre corpus. Cela est, à notre connaissance et concernant notre sujet, tout à fait inédit, et relève d'une volonté forte de contribuer à l'avancée des travaux sur le mouvement fictif en particulier, et la sémantique des verbes de mouvement en général. Même si nos explications et descriptions ne satisfont que partiellement le lecteur, et même si nous ne revendiquons aucune perfection dans la constitution de nos exempliers, ceux-ci resteront une base disponible pour tous les chercheurs intéressés par cette question⁸.

Passons donc au vif du sujet avec, en premier lieu, la classification des verbes de notre liste selon la typologie proposée par Aurnague (2011b).

3.2 Classification des verbes

La confrontation de notre liste de verbes aux outils de détermination élaborés par Aurnague (2011b) nous a obligé à raffiner la classification première proposée par l'au-

7. Définition du TLFi.

8. D'autant plus que la présente thèse sera disponible en ligne dès sa soutenance effectuée.

teur, et cela en accord et discussion avec ce dernier. Une des difficultés majeures provenait du fait que la réflexion princeps de l’auteur portait sur les verbes intransitifs, et l’ajout des verbes transitifs directs nous a contraint à nous adapter à une propriété sémantique particulière de ces verbes, reflétée par leur comportement syntaxique. Comme l’évoque Aurnague (2011b, 2013), pour nombre de ces verbes, le cadre de référence dans lequel s’inscrit le procès est moins vaste que celui des verbes intransitifs : le changement d’emplacement se situe dans le cadre de référence constitué par le site, tandis que le changement de relation s’opère entre diverses sous-parties du site.

Pour illustrer ce point, prenons l’exemple du verbe *traverser*, déjà remarqué par Sarda (1999, p. 97-98) : « *Or, avant le procès décrit par le verbe traverser, on sait que la cible est d’un côté du site, et qu’il est d’un autre côté du site une fois le procès accompli.* » Cette glose du procès manifeste la focalisation du cadre de référence sur le site, ainsi que le recours à des Noms de Localisation (NL, ici *côté*) dont Sarda postule qu’ils sont intégrés au sémantisme du verbe. Notons, dès à présent, que ces NL ne sont pas strictement internes ou externes puisque les marqueurs habituellement appelés “Noms de Localisation Interne” présentent la particularité de pouvoir référer à une zone externe au site. Manque le fait que, pour *traverser*, s’applique, comme l’a très bien développé Stosic (2002), une contrainte de parcours, appelée “couverture minimale” du site par la cible (c’est-à-dire que, pour affirmer qu’une cible a traversé un site, elle doit avoir parcouru une portion interne au site significative). Je ne peux en effet dire que j’ai traversé l’Atlantique si je pars de Biarritz pour aller à Miami en rejoignant le Transsibérien et en passant le détroit de Béring.

Nous avons donc, pour les verbes du type de *traverser*, créé une nouvelle classe : les **double changements de relation locative élémentaire avec contraintes sur l’ensemble du déplacement**. Double, car la cible est initialement au côté ou à l’extrémité A et finalement au côté ou à l’extrémité B (ce qui constitue deux changements de relation locative élémentaire, deux informations positives, l’une initiale et l’autre finale) ; pour l’ensemble du procès, on ne peut inférer du seul sémantisme du verbe que la cible est entrée puis sortie du site global, à cause de la libéralité déjà signalée du NL intégré *côté*. Nous disons que ce double changement s’effectue “avec contraintes”, du fait des restrictions citées plus haut sur les contraintes de déplacement (ex. : couverture minimale).

D’autres raffinements sont intervenus en prenant en compte le fait que le changement de relation locative élémentaire ne s’effectuait pas toujours en rapport à un site. Ainsi, un verbe comme *bifurquer* indiquera un changement de relation par rapport à un vecteur, signalant une direction, tandis que *se rapprocher* dénotera un changement de relation par rapport à un écart, une mesure de distance.

De même, Aurnague (2010, 2011a) reprend la notion de “position” introduite par Vandeloise (2001) : « *portion immobile de l’espace, indépendante de l’objet qui coïncide avec elle* » (Vandeloise, 2001, p. 197), « *entité spatiale avec laquelle l’objet coïncide momentanément* » (Vandeloise, 2001, p. 217), avec, néanmoins, une divergence : là où pour Vandeloise l’espace est un cadre de référence préexistant même à la matière, il est chez Aurnague construit dans le discours, et peut coïncider avec le référent spatial de la cible (c’est-à-dire la portion d’espace qu’occupe la cible). Pour Aurnague (2011a), cette différence entre les concepts de “site” et de “position” permet de distinguer certains usages de *partir*, ceux signifiant la mise en marche, le démarrage de la cible mettant en jeu une relation locative élémentaire avec une position plutôt qu’un site, distinction pour ce verbe que nous retrouverons dans notre classification avec la différenciation de *partir* (1) et *partir* (2), illustrée par les exemples suivant :

- (52) a. Partons d’ici pour refaire notre vie dans un contexte plus favorable !
 b. Partons d’ici pour faire notre course de vitesse !

C’est pourquoi nous avons décidé de créer les trois classes supplémentaires suivantes (qui ne sont pas distinctes des catégories précédentes mais qui proposent un raffinement des types de relation) : **changement de relation initial indépendant à partir d’une position**, **changement de relation locative élémentaire et d’emplacement basé sur la distance**, et **changement de relation locative élémentaire et d’emplacement basé sur la direction**.

Quant à l’absence de changement de relation locative élémentaire et d’emplacement, elle est habituellement considérée (y compris chez Aurnague, 2011b) comme relevant, en partie au moins, du changement de posture, lorsqu’elle reste pertinente par rapport à la notion de mouvement. Or, la confrontation aux listes du LADL nous a poussé à élargir ce point de vue : si le changement de posture est bien une dénomination pertinente (*s’asseoir*, *se pelotonner* par ex.), d’autres verbes semblent bien liés à la notion de mouvement au sens large, sans toutefois pouvoir être simplement taxés de “changement de posture”. On reconnaîtra par exemple les changements d’extension, déjà signalés par Vandeloise (2001) (*s’élargir*, *s’étaler*...), ou de structure (*s’entortiller*, *s’embobiner*...). On trouve aussi les verbes dénotant la seule perte d’équilibre (*dinguer*, *tomber*...) que nous avons mis à part, et plus largement, certains verbes impliquant l’idée d’un contrôle du site par la cible (*prospector*, *envahir*...), ou inversement d’un contrôle de la cible par le site (*s’embrocher*, *se libérer*...). La richesse sémantique de cette catégorie explique que certains changements de relation apparents s’y retrouvent, ne mettant pas en jeu une simple relation locative élémentaire (comme *se mettre*, qui indique plus qu’un simple changement de relation locative élémentaire mais qui fait

tout de même intervenir une composante spatiale⁹).

D'autres verbes ne nous ont pas semblé dénoter particulièrement un mouvement, même au sens large du terme. Ce désaccord (ainsi que le renvoi de beaucoup de verbes dans la classe précédemment évoquée) vient du fait que la liste de verbes constituée par le LADL n'était pas basée sur des critères purement sémantiques, mais sur un critère de sélection de complément du verbe (complément "locatif", cf. par ex. Boons, Guillet et Leclère, 1976). On se retrouve donc à vouloir catégoriser des verbes avec des critères qui ne les concernent pas forcément tous (comme si, disposant d'une liste d'animaux, nous la catégorisions en utilisant des critères de distinction des différents mammifères : la grenouille et le merle se retrouveraient alors étrangement dans la même catégorie !)

Enfin, notre classification distingue les quelques verbes (*passer, couper*) qui répondent à la définition du changement de relation médian.

Avant de passer à la présentation complète de cette classification, nous nous devons d'expliquer certains choix, qui pourraient paraître étranges à première vue. Pour chaque verbe, nous avons été confronté à la détermination de ce qui relevait du sémantisme obligatoire du verbe, et de ce qui relevait de la contingence. Les verbes intégrant le préfixe *re-* sont, à ce titre, intéressants et nous permettront d'illustrer efficacement cette confrontation. Le verbe *retomber* peut ainsi servir à dénoter une chute consécutive à une ascension : ce verbe serait alors à catégoriser avec d'autres verbes en *re-* (comme *redescendre*, qui, dans son sémantisme là aussi "primitif", dénote un simple changement d'emplacement rendant possible un changement de relation locative élémentaire). Mais cette possibilité d'usage est une contingence permise par le sémantisme strict de ce verbe, qui se borne à dénoter une perte d'équilibre, qu'elle soit précédée par une ascension, ou par une autre perte d'équilibre (tomber deux fois ou plus) sans, donc, qu'un changement d'emplacement consécutif ne soit donc obligatoire. *Retomber* se voit alors assigné à la catégorie des verbes ne dénotant ni un changement d'emplacement, ni un changement de relation locative élémentaire, ce qui n'implique bien sûr pas que des usages mettant en jeu ces changements soient impossibles. Plutôt que de multiplier les instances, nous avons préféré, quand cela était possible, nous limiter au strict noyau sémantique de chaque verbe, mais cela ne doit pas nous induire en erreur sur la possibilité de certains de ces verbes de "déborder" de leur catégorie, comme le montrent ces deux exemples :

- (53) a. Gérard était dans la cuisine lorsqu'il entendit les soldats qui approchaient.
Par sécurité, il s'enferma à double tour dans le cellier.

9. Comme en témoignent ses définitions dans le TLFi ou le Littré, où l'"occupation" du site s'entremêle au changement de relation.

- b. Gérard était en train de subtiliser quelques bonnes bouteilles (du cellier) lorsqu’il entendit les soldats qui approchaient. Par sécurité, il s’enferma à double tour dans le cellier.

Dans (53a), Gérard effectue un changement d’emplacement et de relation locative élémentaire (il va de la cuisine au cellier). Si nous nous basions uniquement sur ce type d’exemples pour déterminer à quelle catégorie appartient *s’enfermer*, il serait donc un verbe de changement de relation finale de type inclusion/contenance. Mais l’exemple (53b) nous montre que ces changements ne sont pas obligatoires, pas induits par le sémantisme du verbe *s’enfermer* mais déduits du fait de la mention de deux sites différents. *S’enfermer* ne dénote donc ni un changement d’emplacement, ni un changement de relation locative élémentaire, mais un changement de relation d’une autre sorte entre la cible et le site.

D’autre part, afin de mieux rendre compte de la représentativité de chaque catégorie et des occurrences de mouvement fictif, nous proposons la constitution de plus grands groupes. Le déplacement au sens strict, tel que défini par Aurnague (2011b) et compris par la plupart des auteurs travaillant sur le sujet, est représenté par les verbes mettant en jeu à la fois un changement de relation et un changement d’emplacement. On peut néanmoins considérer que les verbes mettant en jeu un changement d’emplacement dénotent un déplacement, dans un sens plus “lâche” du terme. Tous ces verbes seront donc regroupés dans une catégorie supérieure “Déplacement au sens large”, que nous représenterons dans nos tableaux qui suivent par la lettre \mathfrak{D} . De même, les verbes de simple changement de relation locative élémentaire et les verbes faisant état d’une importante composante spatiale dans leur sémantisme, mais sans changement d’emplacement ou de relation locative élémentaire, seront regroupés dans une catégorie supérieure **contrastant** avec \mathfrak{D} : la catégorie du “Mouvement simple” (i.e. mouvement sans déplacement, même au sens large du terme), notée \mathfrak{M} . Toujours pour des raisons pratiques, l’ensemble des verbes étudiés sera noté \mathfrak{T} .

Voici donc les tables résultant de notre travail de classification avec, pour chaque catégorie, un pourcentage indiquant le “poids” de la catégorie en termes de nombre de verbes par rapport au total du nombre des verbes de la catégorie supérieure \mathfrak{D} ou \mathfrak{M} :

TABLE 3.1: Changement de relation initial indépendant
8,31% \mathfrak{D}

abandonner	appareiller	démarrer (1)	dévisser (1)
disparaître	ficher le camp	foutre le camp	lâcher
larguer	mettre les bouts	mettre les voiles	partir (1)
quitter	repartir	s'absenter	s'arracher (1)
s'en aller	s'envoler	s'esbigner	s'esquiver
s'évanouir	s'évaporer	se casser	se défiler
se dérober	se tirer		

TABLE 3.1' : Changement de relation initial indépendant à partir d'une position
1,92% \mathfrak{D}

démarrer (2)	partir (2)	s'écarter	s'élancer
se lancer	se pousser		

TABLE 3.2: Changement de relation initial étendu
7,67% \mathfrak{D}

caleter	calter	décamper	décaniller
décarrer (1)	décrocher	déguerpir	détaler
dévisser (2)	(s') échapper	filer	fuguer
fuir	s'arracher (2)	s'enfuir	s'évader
se barrer	se calter	se carapater	se cavalier
se débiter	se sauver	se tailler	se trotter

TABLE 3.3: Double changement de relation à saillance initiale
1,28% \mathfrak{D}

déménager	émigrer	s'exiler	s'expatrier
-----------	---------	----------	-------------

TABLE 3.4: Changement de relation initial de type inclusion/contenance
5,43% \mathfrak{D}






débarquer	déboucher (1) 	décarrer (2)	dérailler
désertier	évacuer	jaillir 	ressortir
ressurgir 	saillir	s'extraire	se retirer
se sortir	sortir	sourdre 	surgir 
vider			

TABLE 3.11: Changement de relation final de type inclusion/contenance
7,03% \mathfrak{D}

embarquer	enfiler	entrer	pénétrer
percer	plonger	réintégrer	rentrer
s'embarquer	s'engager	s'engouffrer	s'inclure
s'incorporer	s'infiltrer	s'insérer	s'insinuer
s'intégrer	s'intercaler	s'introduire	se couler
se glisser	se réintroduire		

TABLE 3.12: Changement de relation locative élémentaire et d'emplacement basé sur la distance

1,92% \mathfrak{D}

approcher	dépasser	distancer	s'approcher
s'éloigner	se rapprocher		

TABLE 3.13: Changement de relation locative élémentaire et d'emplacement basé sur la direction

1,92% \mathfrak{D}

bifurquer	dériver	obliquer	se déporter
se dévier	se rabattre		

TABLE 3.14: Changement d'emplacement seul
24,28% \mathfrak{D}

arpenter	balayer	battre	boîter
boîtiller	bouler	bourlinguer	caboter
cabrioler	canoter	cascader	cavalcader
chalouper	cheminer	chevaucher	circuler
claudiquer	clopiner	crapahuter	crawler
croiser (intr.)	déambuler	défiler	digresser
divaguer	errer	excursionner	flâner
flânocher	gambader	graviter	itinérer
longer	louvoyer	marauder	marcher
nager	naviguer	pagayer	papillonner
parcourir	patiner	patrouiller	pérégriner
planer	pourchasser	poursuivre	processionner
progresser	quadriller	ratisser	repter
rôdailler	rôder	s'enfoncer	se balader
se promener	se propager	serpenter	sillonner
skier	spiraler	surfer	survoler
traînailler	traînasser	trainer	vadrouiller
vagabonder	vaguer	varaper	visiter
voguer	voler (1)	voleter	zigzaguer

TABLE 3.15: Changement d'emplacement rendant possible un changement de relation
17,25% \mathfrak{D}

(s') avancer	bomber	cavaler	cingler
courir	débouler	décliner	déferler
dégringoler	descendre	dévaler	escalader
foncer	fondre	fuser	galoper
glisser	gravir	grimper	monter
piquer	ramper	rebrousser chemin	reculer
redescendre	régresser	remonter	rétrograder
rouler	s'abîmer	s'acheminer	s'élever
se déplacer	se diriger	se faufler	se hisser
se précipiter	se projeter	se propulser	se reculer
se replier	se ruer	se traîner	sombrier
sprinter	suivre	trotter	trottiner
valdinguer	valser (1)	voler (2)	voltiger
voyager			

TABLE 3.16: Changement de relation locative élémentaire seul
15,46% \mathfrak{M}

aborder	accoster	accrocher	amerrir
atterrir	bondir	buter	décoller
effleurer	emboutir	encadrer	frapper
frôler	heurter	mordre	percuter
raser	s'abattre	s'attabler	s'écrabouiller
s'écraser	sauter	se cogner	se déposer
se heurter	se percher	se poser	se recevoir
serrer	tamponner	télescoper	toucher

TABLE 3.17: Absence de changement de relation locative et de changement d'emplacement

82,13% \mathfrak{M}

cerner	chasser	clocher	danser
échouer	embrasser	enfourcher	enjamber
enserrer	entourer	envahir	évoluer
explorer	faucher	fouiller	fouler
godiller	inonder	inspecter	investir
libérer	patauger	pâturer	pédaler
plisser	ployer	prospector	ramer
reconnaître	remplir	repérer	ruer
s'abriter	s'accoler	s'accrocher	s'accroupir
s'affaler	s'agglutiner	s'agrafer	s'agripper
s'ajuster	s'aligner	s'allonger	s'amarrer
s'ancrer	s'arrimer	s'asseoir	s'attacher
s'échouer	s'élargir	s'emberlificoter	s'embobiner
s'emboîter	s'embourber	s'embrocher	s'embusquer
s'emmancher	s'emmurer	s'empaler	s'empêtrer
s'empiler	s'emprisonner	s'encabaner	s'encager
s'encastrier	s'enchaîner	s'enclaver	s'enfermer
s'enfiler	s'enfourer	s'engluer	s'enliser
s'enraciner	s'enrouler	s'ensabler	s'ensevelir
s'enterrer	s'entortiller	s'entreposer	s'établir
s'étaler	s'étendre	se balancer	se blottir
se bloquer	se boucler	se brancher	se cacher
se caler	se calfeutrer	se camoufler	se camper
se carrer	se caser	se clouer	se coincer
se coller	se connecter	se coucher	se débrancher
se décoller	se déconnecter	se décrocher	se dégager
se délivrer	se démettre	se déployer	se détacher
se dissimuler	se ficher	se figer	se fixer
se foutre	se fourrer	se garer	se jeter
se lever	se libérer	se lier	se loger
se lover	se mettre	se murer	se nicher
se parquer	se pelotonner	se pendre	se pieuter
se placer	se planquer	se planter	se plaquer
se positionner	se poster	se raccorder	se ranger
se recaser	se redresser	se réfugier	se regrouper
se relier	se remettre	se renfoncer	se resserrer
se retourner	se retrancher	se réunir	se river
se sceller	se serrer	se souder	se soustraire
se superposer	se suspendre	se tapir	s'imbriquer
s'immerger	s'implanter	s'incliner	s'installer
s'interposer	s'intriquer	s'isoler	sautiller
souquer	tituber	tourner	tournoyer
valser (2)	virer		

TABLE 3.17' : Absence de changement de relation locative et de changement d'emplacement : Verbes de perte d'équilibre

2,41% \mathfrak{M}

dinguer tomber	choir	chuter	retomber
-------------------	-------	--------	----------

TABLE 3.18: Verbes qui ne dénotent pas (directement) un mouvement

croiser (tr.)	découcher	desservir	emplâtrer
interférer	intervenir	provenir	rencontrer
s'afficher	s'ajouter	s'arrêter	s'aventurer
s'égarer	s'embrigader	s'embringuer	s'enrégimenter
s'entremettre	s'exclure	se hasarder	s'immobiliser
s'ingérer	se fourvoyer	se noyer	se paumer
se perdre	se présenter	se rajouter	se rejeter
se retrouver	se risquer	se tremper	stopper

Notes explicatives :

La numérotation des différentes acceptions des verbes se fait selon l'ordre d'apparition dans le tableau, et ne présuppose aucun "sens premier".

☛ : indique le trait "déixis".

déboucher (1) : sortir d'un endroit resserré pour passer dans un lieu plus ouvert.

déboucher (2) : extension du premier dû au trait déictique : apparaître brusquement.

décarrer (1) : déguerpir.

décarrer (2) : sortir.

démarrer (1) : *Maritime*, quitter l'amarrage.

démarrer de (2) : mettre en marche.

dévisser (1) : *Populaire*, s'en aller, partir

dévisser (2) : *Alpinisme*, lâcher prise et tomber.

partir (1) et (2) : cf. discussion dans le corps du texte.

s'arracher (1) : se tirer ou s'éloigner avec effort, avec difficulté ou à regret d'un lieu ; *Populaire*, partir, s'en aller,

s'arracher (2) : *Populaire*, s'en aller vite, brutalement, s'enfuir, s'évader

valser (1) : être déplacé rapidement et violemment.

valser (2) : danser la valse.

voler (1) : se déplacer dans les airs.

voler (2) : extension du premier : lorsqu'il ne s'agit pas du mode habituel de déplacement, implique les idées d'un contrôle extérieur et de rapidité.

3.3 Les données

Reste maintenant à présenter et commenter les données issues de notre recherche systématique. Le tableau suivant donne, pour chaque verbe, le nombre total d'occurrences recueillies (qu'elles soient ou non "spatiales"), le nombre d'occurrences correspondant à du mouvement factuel, accompagné du pourcentage que cela représente, ainsi que le nombre d'occurrences relevant du mouvement fictif et son "poids" exprimé en pourcentage. Les mêmes informations sont fournies pour les autres catégories de qualification (type II, radiation).

Verbe	Total	Mvt. factuel	%	Mvt. fictif	%	Type II	%	Rad.	%
abandonner	488	62	12,70%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
aborder	101	17	16,83%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
aboutir	94	4	4,26%	2	2,13%	0	0,00%	0	0,00%
accéder	69	28	40,58%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
accoster	8	1	12,50%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
accourir	22	21	95,45%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
accrocher	183	147	80,33%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
aller	7485	3028	40,45%	8	0,11%	0	0,00%	1	0,01%
amerrir	0								
apparaître	706	199	28,19%	2	0,28%	14	1,98%	1	0,14%
appareiller	5	3	60,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
approcher	148	73	49,32%	0	0,00%	1	0,68%	0	0,00%
arpenter	46	43	93,48%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
arriver	2580	1015	39,34%	10	0,39%	2	0,08%	3	0,12%
atteindre	441	124	28,12%	3	0,68%	0	0,00%	0	0,00%
atterrir	25	24	96,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
(s')avancer	357	169	47,34%	5	1,40%	0	0,00%	0	0,00%
balayer	63	13	20,63%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
battre	405	89	21,98%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
bifurquer	16	10	62,50%	2	12,50%	0	0,00%	0	0,00%
boîter	9	9	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
boîtiller	2	2	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
bomber	13	13	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
bondir	57	50	87,72%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
bouler	5	4	80,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
bourlinguer	5	5	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
brûler	377	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
buter	60	24	40,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
caboter	0								
cabrioler	0								
caleter	0								
calter	0								
canoter	0								
cascafer	0								
cavalcader	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
cavaler	10	9	90,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
cerner	54	12	22,22%	3	5,56%	0	0,00%	0	0,00%
chalouper	4	3	75,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
chasser	145	113	77,93%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%

Verbe	Total	Mvt. factuel	%	Mvt. fictif	%	Type II	%	Rad.	%
cheminer	15	12	80,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
chevaucher	27	12	44,44%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
choir	17	14	82,35%	0	0,00%	0	0,00%	1	5,88%
chuter	20	13	65,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
cingler	21	4	19,05%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
circuler	123	109	88,62%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
claudiquer	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
clocher	4	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
clopiner	2	2	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
contourner	39	26	66,67%	1	2,56%	0	0,00%	0	0,00%
couper	432	4	0,93%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
courir	531	452	85,12%	11	2,07%	1	0,19%	1	0,19%
crapahuter	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
crawler	0								
croiser intr.	0								
(se) croiser	419	264	63,01%	6	1,43%	0	0,00%	0	0,00%
danser	267	257	96,25%	1	0,37%	0	0,00%	0	0,00%
déambuler	19	19	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
débarquer	64	62	96,88%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
déboucher (1)	62	24	38,71%	9	14,52%	0	0,00%	0	0,00%
déboucher (2)	2	2	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
débouler	20	18	90,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
décamper	3	3	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
décaniller	0								
décarrer	0								
décliner	43	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
décoller	52	33	63,46%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
découcher	3	3	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
décrocher	100	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
déferler	16	10	62,50%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
défiler	97	54	55,67%	0	0,00%	15	15,46%	0	0,00%
dégringoler	22	16	72,73%	4	18,18%	0	0,00%	1	4,55%
déguerpir	11	11	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
démarrer (1)	0								
démarrer (2)	41	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
déménager	49	49	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
dépasser	253	47	18,58%	7	2,77%	0	0,00%	0	0,00%
dérailler	8	1	12,50%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
dériver	32	6	18,75%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
descendre	735	645	87,76%	41	5,58%	1	0,14%	0	0,00%
désertier	24	24	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
desservir	19	3	15,79%	6	31,58%	0	0,00%	0	0,00%
détaler	16	16	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
dévaler	35	28	80,00%	5	14,29%	0	0,00%	0	0,00%
dévisser (1)	0								
dévisser (2)	11	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
digresser	7	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
dinguer	0								
disparaître	620	483	77,90%	1	0,16%	1	0,16%	0	0,00%
distançer	4	4	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
divaguer	15	4	26,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
doubler	82	16	19,51%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
(s')échapper	459	123	26,80%	4	0,87%	0	0,00%	1	0,22%

Verbe	Total	Mvt. factuel	%	Mvt. fictif	%	Type II	%	Rad.	%
échouer	67	22	32,84%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
effleurer	57	30	52,63%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
embarquer	38	32	84,21%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
emboutir	8	4	50,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
embrasser	501	2	0,40%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
émigrer	12	11	91,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
emplâtrer	0								
emprunter	149	43	28,86%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
encadrer	50	3	6,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
enfiler	75	14	18,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
enfourcher	0								
enjamber	23	13	56,52%	6	26,09%	0	0,00%	0	0,00%
enserrer	25	16	64,00%	2	8,00%	0	0,00%	0	0,00%
entourer	252	3	1,19%	2	0,79%	0	0,00%	0	0,00%
entrepraître	0								
entrer	987	655	66,36%	4	0,41%	0	0,00%	11	1,11%
envahir	175	55	31,43%	1	0,57%	0	0,00%	0	0,00%
errer	61	49	80,33%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
escalader	25	23	92,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
évacuer	55	41	74,55%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
évoluer	58	12	20,69%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
excursionner	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
explorer	68	26	38,24%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
faucher	30	7	23,33%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
ficher le camp	2	2	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
filer	133	82	61,65%	5	3,76%	3	2,26%	0	0,00%
flâner	21	20	95,24%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
flânocher	0								
foncer	36	34	94,44%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
fondre	127	5	3,94%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
fouiller	75	62	82,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
fouler	13	12	92,31%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
foudre le camp	0								
franchir	148	125	84,46%	1	0,68%	1	0,68%	0	0,00%
frapper	402	186	46,27%	0	0,00%	0	0,00%	9	2,24%
frôler	85	64	75,29%	1	1,18%	0	0,00%	1	1,18%
fuguer	0								
fuir	257	235	91,44%	1	0,39%	0	0,00%	0	0,00%
fuser	7	6	85,71%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
gagner	434	121	27,88%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
galoper	13	13	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
gambader	10	10	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
glisser	343	251	73,18%	1	0,29%	3	0,87%	9	2,62%
godiller	0								
gratter	52	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
gravir	32	29	90,63%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
graviter	7	1	14,29%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
griller	40	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
grimper	120	108	90,00%	8	6,67%	0	0,00%	0	0,00%
heurter	45	30	66,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
immigrer	2	2	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
inonder	54	23	42,59%	2	3,70%	0	0,00%	11	20,37%
inspecter	20	10	50,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%

Verbe	Total	Mvt. factuel	%	Mvt. fictif	%	Type II	%	Rad.	%
interférer	4	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
intervenir	108	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
investir	53	13	24,53%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
itinérer	0								
jaillir	83	41	49,40%	4	4,82%	1	1,20%	5	6,02%
lâcher	191	1	0,52%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
larguer	13	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
libérer	133	2	1,50%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
longer	85	68	80,00%	15	17,65%	0	0,00%	0	0,00%
louvoyer	3	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
marauder	0								
marcher	1012	797	78,75%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
mettre les bouts	0								
mettre les voiles	0								
migrer	6	4	66,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
monter	956	743	77,72%	45	4,71%	1	0,10%	2	0,21%
mordre	85	1	1,18%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
nager	70	64	91,43%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
naître	637	1	0,16%	5	0,78%	2	0,31%	1	0,16%
naviguer	43	22	51,16%	1	2,33%	0	0,00%	0	0,00%
obliquer	2	1	50,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
pagayer	0								
papillonner	4	3	75,00%	0	0,00%	0	0,00%	1	25,00%
paraître	926	13	1,40%	0	0,00%	1	0,11%	0	0,00%
parcourir	145	123	84,83%	2	1,38%	1	0,69%	0	0,00%
partir (1)	1392	1347	96,77%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
partir (2)	261	138	52,87%	10	3,83%	1	0,38%	1	0,38%
parvenir	435	93	21,38%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
passer	4001	1156	28,89%	17	0,42%	2	0,05%	0	0,00%
patauger	14	6	42,86%	1	7,14%	0	0,00%	0	0,00%
patiner	11	8	72,73%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
patrouiller	2	2	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
pâturer	0								
pédaler	25	23	92,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
pénétrer	182	175	96,15%	0	0,00%	0	0,00%	3	1,65%
percer	93	77	82,80%	0	0,00%	0	0,00%	9	9,68%
percuter	17	15	88,24%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
pérégriner	1	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
piquer	104	6	5,77%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
planer	31	15	48,39%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
plisser	28	28	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
plonger	250	67	26,80%	5	2,00%	0	0,00%	0	0,00%
ployer	4	4	100,00%	1	25,00%	0	0,00%	0	0,00%
poindre	13	1	7,69%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
pourchasser	12	11	91,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
poursuivre	323	61	18,89%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
prendre	4418	105	2,38%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
processionner	0								
progresser	54	19	35,19%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
prospector	1	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
provenir	58	23	39,66%	0	0,00%	0	0,00%	1	1,72%
quadriller	15	3	20,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
quitter	1176	481	40,90%	1	0,09%	1	0,09%	1	0,09%

Verbe	Total	Mvt. factuel	%	Mvt. fictif	%	Type II	%	Rad.	%
radiner	0								
rallier	19	3	15,79%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
ramer	7	2	28,57%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
ramper	31	24	77,42%	2	6,45%	0	0,00%	1	3,23%
rappliquer	10	10	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
raser	97	10	10,31%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
ratisser	10	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
rattraper	103	56	54,37%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
réapparaître	49	26	53,06%	0	0,00%	5	10,20%	0	0,00%
rebrousser chemin	12	11	91,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
reconnaître	681	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
reculer	118	55	46,61%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
redescendre	76	75	98,68%	1	1,32%	0	0,00%	0	0,00%
regagner	67	62	92,54%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
régresser	5	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
réintégrer	16	8	50,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
rejoindre	431	333	77,26%	15	3,48%	0	0,00%	0	0,00%
remonter	347	231	66,57%	5	1,44%	0	0,00%	0	0,00%
remplir	345	208	60,29%	1	0,29%	0	0,00%	4	1,16%
(se) rencontrer	836	33	3,95%	4	0,48%	0	0,00%	0	0,00%
rentrer	990	910	91,92%	4	0,40%	0	0,00%	0	0,00%
reparaître	12	5	41,67%	0	0,00%	3	25,00%	0	0,00%
repartir	117	99	84,62%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
repasser	105	52	49,52%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
repérer	88	6	6,82%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
repter	0								
ressortir	125	86	68,80%	1	0,80%	0	0,00%	0	0,00%
ressurgir	0								
retomber	108	42	38,89%	6	5,56%	0	0,00%	0	0,00%
retourner	278	248	89,21%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
rétrograder	2	1	50,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
revenir	1600	887	55,44%	2	0,12%	1	0,06%	0	0,00%
rôdailler	0								
rôder	34	25	73,53%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
rouler	377	238	63,13%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
ruer	6	5	83,33%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'abattre	45	25	55,56%	0	0,00%	0	0,00%	1	2,22%
s'abîmer	22	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'abouler	0								
s'abriter	11	7	63,64%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'absenter	30	19	63,33%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'accoler	1	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'accrocher	97	46	47,42%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'accroupir	25	25	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'acheminer	2	1	50,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'affaler	9	9	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'agglutiner	11	6	54,55%	1	9,09%	0	0,00%	0	0,00%
s'afficher	9	9	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'agrafer	0								
s'agripper	33	22	66,67%	2	6,06%	0	0,00%	0	0,00%
saillir	3	2	66,67%	1	33,33%	0	0,00%	0	0,00%
s'ajouter	52	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'ajuster	4	1	25,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%

Verbe	Total	Mvt. factuel	%	Mvt. fictif	%	Type II	%	Rad.	%
s'aligner	12	5	41,67%	4	33,33%	0	0,00%	0	0,00%
s'allonger	77	68	88,31%	3	3,90%	0	0,00%	1	1,30%
s'amarrer	0								
s'amener	4	4	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'ancrer	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'approcher	216	178	82,41%	0	0,00%	2	0,93%	0	0,00%
s'arracher (1)	53	15	28,30%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'arracher (2)	0								
s'arrêter	567	277	48,85%	7	1,23%	1	0,18%	1	0,18%
s'arrimer	0								
s'asseoir	384	382	99,48%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'attabler	8	8	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'attacher	51	1	1,96%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'avancer	75	59	78,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'aventurer	25	17	68,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'écarter	37	20	54,05%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'échouer	3	3	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'écrabouiller	0								
s'écraser	48	32	66,67%	0	0,00%	0	0,00%	2	4,17%
s'égarer	31	14	45,16%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'élancer	30	23	76,67%	3	10,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'élargir	23	4	17,39%	1	4,35%	0	0,00%	0	0,00%
s'élever	88	36	40,91%	17	19,32%	1	1,14%	0	0,00%
s'éloigner	159	96	60,38%	1	0,63%	3	1,89%	0	0,00%
s'embarquer	18	11	61,11%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'emberlificoter	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'embobiner	0								
s'emboîter	7	3	42,86%	2	28,57%	0	0,00%	0	0,00%
s'embourber	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'embrigader	0								
s'embringuer	1	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'embrocher	0								
s'embusquer	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'emmancher	0								
s'emmurer	0								
s'empaler	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'empêtrer	7	3	42,86%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'empiler	9	5	55,56%	3	33,33%	0	0,00%	0	0,00%
s'emprisonner	0								
s'en aller	215	180	83,72%	4	1,86%	1	0,47%	0	0,00%
s'en retourner	17	17	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'en revenir	7	4	57,14%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'encabaner	0								
s'encager	0								
s'encastrer	6	4	66,67%	1	16,67%	0	0,00%	0	0,00%
s'enchaîner	11	0	0,00%	0	0,00%	1	9,09%	0	0,00%
s'enclaver	0								
s'enfermer	60	47	78,33%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'enfiler	4	3	75,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'enfoncer	106	60	56,60%	5	4,72%	0	0,00%	0	0,00%
s'enfourir	6	3	50,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'enfuir	113	96	84,96%	3	2,65%	1	0,88%	0	0,00%
s'engager	140	25	17,86%	1	0,71%	0	0,00%	0	0,00%

Verbe	Total	Mvt. factuel	%	Mvt. fictif	%	Type II	%	Rad.	%
s'engluer	6	1	16,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'engouffrer	38	25	65,79%	0	0,00%	0	0,00%	1	2,63%
s'enliser	15	2	13,33%	1	6,67%	0	0,00%	0	0,00%
s'enraciner	1	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'enrégimenter	0								
s'enrouler	18	12	66,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'ensabler	1	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'ensevelir	0								
s'enterrer	5	4	80,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'entortiller	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'entremettre	1	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'entreposer	0								
s'envoler	64	51	79,69%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'esbigner	0								
s'esquiver	22	11	50,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'établir	39	19	48,72%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'étaler	38	13	34,21%	11	28,95%	0	0,00%	0	0,00%
s'étendre	116	62	53,45%	25	21,55%	0	0,00%	0	0,00%
s'évader	42	28	66,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'évanouir	83	8	9,64%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'évaporer	28	13	46,43%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'exclure	5	3	60,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'exiler	6	6	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'expatrier	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'extraire	10	8	80,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'imbriquer	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'immerger	7	1	14,29%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'immobiliser	31	28	90,32%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'implanter	1	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'incliner	22	14	63,64%	1	4,55%	0	0,00%	0	0,00%
s'inclure	1	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'incorporer	2	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'infiltrer	11	3	27,27%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'ingérer	0								
s'insérer	11	3	27,27%	1	9,09%	0	0,00%	0	0,00%
s'insinuer	12	1	8,33%	0	0,00%	0	0,00%	1	8,33%
s'installer	251	207	82,47%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'intégrer	8	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'intercaler	0								
s'interposer	10	5	50,00%	1	10,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'intriquer	0								
s'introduire	15	8	53,33%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
s'isoler	7	3	42,86%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
sauter	272	179	65,81%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
sautiller	17	15	88,24%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se balader	27	25	92,59%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se balancer	26	20	76,92%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se barrer	3	1	33,33%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se bloquer	12	2	16,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se blottir	25	25	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se boucler	7	1	14,29%	2	28,57%	0	0,00%	0	0,00%
se brancher	4	3	75,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se cacher	142	113	79,58%	1	0,70%	0	0,00%	0	0,00%

Verbe	Total	Mvt. factuel	%	Mvt. fictif	%	Type II	%	Rad.	%
se caler	0								
se calfeutrer	0								
se calter	0								
se camoufler	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se camper	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se carapater	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se carrer	0								
se caser	2	1	50,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se casser	59	3	5,08%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se cavalier	0								
se clouer	0								
se cogner	30	29	96,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se coincer	0								
se coller	29	20	68,97%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se connecter	3	1	33,33%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se coucher	238	230	96,64%	0	0,00%	1	0,42%	0	0,00%
se couler	8	3	37,50%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se débiter	2	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se débrancher	2	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se décoller	7	4	57,14%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se déconnecter	1	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se décrocher	6	5	83,33%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se défiler	8	7	87,50%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se dégager	62	11	17,74%	1	1,61%	1	1,61%	5	8,06%
se délivrer	20	1	5,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se démettre	1	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se déplacer	96	86	89,58%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se déployer	34	7	20,59%	4	11,76%	0	0,00%	0	0,00%
se déporter	2	1	50,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se déposer	10	2	20,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se dérober	32	9	28,13%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se détacher	91	24	26,37%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se dévier	0								
se diriger	90	71	78,89%	2	2,22%	0	0,00%	0	0,00%
se dissimuler	10	6	60,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se faufilet	44	33	75,00%	0	0,00%	0	0,00%	1	2,27%
se ficher	36	2	5,56%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se figer	37	36	97,30%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se fixer	36	5	13,89%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se fourrer	4	3	75,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se fourvoyer	1	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se foutre	2	2	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se garer	15	14	93,33%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se glisser	82	62	75,61%	0	0,00%	0	0,00%	1	1,22%
se hasarder	6	1	16,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se heurter	33	6	18,18%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se hisser	23	17	73,91%	0	0,00%	1	4,35%	0	0,00%
se jeter	144	107	74,31%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se lancer	75	9	12,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se lever	498	12	2,41%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se libérer	17	4	23,53%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se lier	32	2	6,25%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se loger	16	2	12,50%	2	12,50%	0	0,00%	0	0,00%

Verbe	Total	Mvt. factuel	%	Mvt. fictif	%	Type II	%	Rad.	%
se lover	6	3	50,00%	1	16,67%	0	0,00%	0	0,00%
se mettre	858	101	11,77%	0	0,00%	0	0,00%	1	0,12%
se murer	3	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se nicher	2	2	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se noyer	34	20	58,82%	0	0,00%	1	2,94%	0	0,00%
se parquer	0								
se paumer	0								
se pelotonner	0								
se pendre	12	12	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se percher	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se perdre	164	40	24,39%	2	1,22%	0	0,00%	1	0,61%
se pieuter	0								
se placer	51	24	47,06%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se planquer	3	2	66,67%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se planter	5	3	60,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se plaquer	4	2	50,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se pointer	6	6	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se poser	231	36	15,58%	0	0,00%	0	0,00%	1	0,43%
se positionner	0								
se poster	10	10	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se pousser	12	6	50,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se précipiter	104	84	80,77%	1	0,96%	1	0,96%	0	0,00%
se présenter	173	65	37,57%	2	1,16%	3	1,73%	0	0,00%
se projeter	17	1	5,88%	0	0,00%	0	0,00%	4	23,53%
se promener	159	149	93,71%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se propager	8	7	87,50%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se propulser	0								
se rabattre	3	1	33,33%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se raccorder	1	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se radiner	1	1	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se rajouter	0								
se ramener	0								
se ranger	0								
se rapprocher	70	17	24,29%	4	5,71%	3	4,29%	0	0,00%
se recaser	0								
se recevoir	1	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se reculer	4	2	50,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se redresser	34	33	97,06%	1	2,94%	0	0,00%	0	0,00%
se réfugier	65	50	76,92%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se regrouper	8	5	62,50%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se réintroduire	1	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se rejeter	2	1	50,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se relier	3	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se remettre	131	6	4,58%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se rendre	503	150	29,82%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se renfoncer	0								
se replier	22	14	63,64%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se resserrer	18	10	55,56%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se retirer	73	52	71,23%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se retourner	212	195	91,98%	1	0,47%	0	0,00%	0	0,00%
se retrancher	3	3	100,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
se retrouver	438	256	58,45%	1	0,23%	0	0,00%	0	0,00%
se réunir	42	37	88,10%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%

Verbe	Total	Mvt. factuel	%	Mvt. fictif	%	Type II	%	Rad.	%
valser (1)	4	3	75,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
valser (2)	4	3	75,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
varaper	0								
venir	4453	2110	47,38%	9	0,20%	3	0,07%	24	0,54%
vider	189	151	79,89%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
virer	35	11	31,43%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
visiter	145	113	77,93%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
voguer	26	15	57,69%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
voler (1)	67	60	89,55%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
voler (2)	20	14	70,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
voleter	7	5	71,43%	0	0,00%	0	0,00%	1	14,29%
voltiger	11	9	81,82%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
voyager	119	104	87,39%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
zigzaguer	8	7	87,50%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%
TOTAL	70932	31684	44,67%	589	0,83%	87	0,12%	145	0,20%

On voit d'emblée que, même dans son acception la plus large, le mouvement fictif est, dans les textes des genres que nous avons eus à notre disposition avec Frantext, assez marginal (à peine plus d'1% si l'on intègre le type II et la radiation, 0,82% pour le mouvement fictif proprement dit). Incidemment, il est intéressant de noter que même l'expression de mouvement factuel ne représente pas la moitié des occurrences que nous avons consultées. Afin d'avoir une présentation plus lisible sur le sujet qui nous intéresse, nous avons regroupé les verbes qui produisaient des occurrences de mouvement fictif dans un nouveau tableau (voir plus loin), et ce de la manière suivante :

- le découpage est effectué selon les catégories que nous avons déterminées ;
- pour chaque catégorie, le nombre de verbes avec des occurrences de mouvement fictif attestées est donné, ainsi que le nombre total de verbes de la catégorie. Sont totalisées les occurrences de mouvement fictif de la catégorie, ainsi que le pourcentage que ces occurrences représentent lorsqu'elles sont rapportées au nombre de verbes concernés ;
- chaque verbe est cité, avec, entre crochets, le nombre d'occurrences de mouvement fictif attestées ainsi que le pourcentage d'occurrences de mouvement fictif par rapport au nombre total d'occurrences de ce verbe ;
- viennent ensuite le pourcentage que le total des occurrences de mouvement fictif de la catégorie représente par rapport au total des occurrences de mouvement fictif de la catégorie supérieure (\mathfrak{D} ou \mathfrak{M}), ainsi que le pourcentage que le total des occurrences de mouvement fictif de la catégorie représente par rapport au total des occurrences de mouvement fictif de l'ensemble des verbes (\mathfrak{T}). A titre d'information comparative, nous avons aussi indiqué le pourcentage que le total des occurrences de mouvement factuel (\mathfrak{F}) des verbes impliqués dans des expressions de mouvement fictif représente par rapport au total des occurrences de mouve-

ment factuel de la catégorie supérieure ($\mathfrak{F}\mathfrak{D}$ ou \mathfrak{FM}), ainsi que le pourcentage que le total des occurrences de mouvement factuel des verbes impliqués dans des expressions de mouvement fictif représente par rapport au total des occurrences de mouvement factuel de l'ensemble des verbes (\mathfrak{FT}).

Prenons la première catégorie (Changement de relation initial indépendant), reproduite ci-dessous indépendamment du tableau, pour expliquer les divers rapports et mesures par l'exemple :

- l'entête donne la catégorie de verbe selon notre classification (Changement de relation initial indépendant) ;
- sur la première ligne, nous mentionnons que trois des vingt-six verbes de cette catégorie apparaissent dans des constructions de mouvement fictif, et que cela représente un total de sept occurrences, pour trois sur vingt-six verbes possibles, soit 11,54% de ces vingt-six verbes ;
- la ligne suivante désigne les verbes apparaissant dans des constructions de mouvement fictif. Prenons le premier, *disparaître*, les chiffres entre crochets indique que nous avons une seule occurrence de mouvement fictif avec ce verbe, et que cela représente 0,16% des usages de ce verbe particulier ;
- enfin la dernière ligne nous apprend que les sept occurrences de mouvement fictif de cette catégorie représentent 1,66% des occurrences de mouvement fictif de la catégorie supérieure (\mathfrak{D}), et 1,18% du total de nos occurrences de mouvement fictif (\mathfrak{T}), alors que pour le mouvement factuel, les occurrences des trois verbes concernés représentent 4,57% des occurrences de mouvement factuel de la catégorie supérieure (\mathfrak{FD}), et 3,61% du total de nos occurrences de mouvement factuel (\mathfrak{FT}).

Changement de relation initial indépendant

3 verbes sur 26, soit 6 occurrences pour 11,54% des verbes de la classe

disparaître [1 - 0,16%], *quitter* [1 - 0,09%], *s'en aller* [4 - 1,86%]

1,43% \mathfrak{D} - 1,02% \mathfrak{T} / 4,57% \mathfrak{FD} - 3,61% \mathfrak{FT}

Changement de relation initial indépendant

3 verbes sur 26, soit 6 occurrences pour 11,54% des verbes de la classe
disparaître [1 - 0,16%], *quitter* [1 - 0,09%], *s'en aller* [4 - 1,86%]
 1,43% \mathfrak{D} - 1,02% \mathfrak{T} / 4,57% $\mathfrak{F}\mathfrak{D}$ - 3,61% $\mathfrak{F}\mathfrak{T}$

Changement de relation initial indépendant à partir d'une position

2 verbes sur 6, soit 13 occurrences pour 33,33% des verbes de la classe
partir (2) [10 - 3,83%], *s'élancer* [3 - 10%]
 3,11% \mathfrak{D} - 2,21% \mathfrak{T} / 0,64% $\mathfrak{F}\mathfrak{D}$ - 0,51% $\mathfrak{F}\mathfrak{T}$

Changement de relation initial étendu

4 verbes sur 24, soit 13 occurrences pour 16,67% des verbes de la classe
(s') échapper [4 - 0,87%], *filer* [5 - 3,76%], *fuir* [1 - 0,39%], *s'enfuir* [3 - 2,65%]
 3,11% \mathfrak{D} - 2,21% \mathfrak{T} / 2,14% $\mathfrak{F}\mathfrak{D}$ - 1,69% $\mathfrak{F}\mathfrak{T}$

Double changement de relation à saillance initiale

0 verbe sur 4, soit 0 occurrences

Changement de relation initial de type inclusion/contenance

6 verbes sur 17, soit 39 occurrences pour 35,29% des verbes de la classe
déboucher (1) [9 - 14,52%], *jaillir* [4 - 4,82%], *ressortir* [1 - 0,80%], *saillir* [1 - 33,33%],
sortir [21 - 1,21%], *surgir* [3 - 1,61%]
 9,33% \mathfrak{D} - 6,62% \mathfrak{T} / 2,14% $\mathfrak{F}\mathfrak{D}$ - 1,69% $\mathfrak{F}\mathfrak{T}$

Changement de relation final avec déplacement antérieur intégré

4 verbes sur 20, soit 34 occurrences pour 20% des verbes de la classe
aller [8 - 0,11%], *rejoindre* [15 - 3,48%], *revenir* [2 - 0,12%], *venir* [9 - 0,20%]
 8,13% \mathfrak{D} - 5,77% \mathfrak{T} / 25,42% $\mathfrak{F}\mathfrak{D}$ - 20,09% $\mathfrak{F}\mathfrak{T}$

Changement de relation final avec déplacement antérieur présupposé

5 verbes sur 17, soit 22 occurrences pour 29,41% des verbes de la classe
aboutir [2 - 2,13%], *apparaître* [2 - 0,28%], *arriver* [10 - 0,39%], *atteindre* [3 - 0,68%], *naître* [5 - 0,78%]
 5,26% \mathfrak{D} - 3,73% \mathfrak{T} / 5,37% $\mathfrak{F}\mathfrak{D}$ - 4,24% $\mathfrak{F}\mathfrak{T}$

Double changement de relation à saillance finale

0 verbe sur 1, soit 0 occurrences

Double changement de relation sans saillance

0 verbe sur 2, soit 0 occurrences

Double changement de relation avec contraintes sur l'ensemble du déplacement

3 verbes sur 8, soit 27 occurrences pour 37,5% des verbes de la classe
contourner [1 - 2,56%], *franchir* [1 - 0,68%], *traverser* [25 - 4,34%]
 6,46% \mathfrak{D} - 4,58% \mathfrak{T} / 2,24% $\mathfrak{F}\mathfrak{D}$ - 1,77% $\mathfrak{F}\mathfrak{T}$

Changement de relation médian

1 verbe sur 6, soit 17 occurrences pour 16,67% des verbes de la classe

passer [17 - 0,42%]

4,07% \mathcal{D} - 2,89% \mathcal{T} / 4,62% $\mathfrak{F}\mathcal{D}$ - 3,65% $\mathfrak{F}\mathcal{T}$

Changement de relation final de type inclusion/contenance

5 verbes sur 22, soit 15 occurrences pour 22,73% des verbes de la classe

entrer [4 - 0,41%], *plonger* [5 - 2,00%], *rentrer* [4 - 0,40%], *s'engager* [1 - 0,71%], *s'insérer* [1 - 9,09%]

3,59% \mathcal{D} - 2,55% \mathcal{T} / 6,64% $\mathfrak{F}\mathcal{D}$ - 5,25% $\mathfrak{F}\mathcal{T}$

Changement de relation locative élémentaire et d'emplacement basé sur la distance

3 verbes sur 6, soit 12 occurrences pour 50% des verbes de la classe

dépasser [7 - 2,77%], *s'éloigner* [1 - 0,63%], *se rapprocher* [4 - 5,71%]

2,87% \mathcal{D} - 2,04% \mathcal{T} / 0,64% $\mathfrak{F}\mathcal{D}$ - 0,50% $\mathfrak{F}\mathcal{T}$

Changement de relation locative élémentaire et d'emplacement basé sur la direction

1 verbe sur 6, soit 2 occurrences pour 16,67% des verbes de la classe

bifurquer [2 - 12,50%]

0,48% \mathcal{D} - 0,34% \mathcal{T} / 0,04% $\mathfrak{F}\mathcal{D}$ - 0,03% $\mathfrak{F}\mathcal{T}$

Changement d'emplacement seul

7 verbes sur 76, soit 68 occurrences pour 9,21% des verbes de la classe

longer [15 - 17,65%], *naviguer* [1 - 2,33%], *parcourir* [2 - 1,38%], *s'enfoncer* [5 - 4,72%],
serpenter [9 - 64,29%], *sillonner* [1 - 4,17%], *traîner* [35 - 14,83%]

16,27% \mathcal{D} - 11,54% \mathcal{T} / 1,73% $\mathfrak{F}\mathcal{D}$ - 1,37% $\mathfrak{F}\mathcal{T}$

Changement d'emplacement rendant possible un changement de relation

15 verbes sur 53, soit 150 occurrences pour 28,30% des verbes de la classe

(s') *avancer* [5 - 1,40%], *courir* [11 - 2,07%], *dégringoler* [4 - 18,18%], *descendre* [41 - 5,58%],
dévaler [5 - 14,29%], *glisser* [1 - 0,29%], *grimper* [8 - 6,67%], *monter* [45 - 4,71%], *ramper* [2 - 6,45%],
redescendre [1 - 1,32%], *remonter* [5 - 1,44%], *s'élever* [17 - 19,32%], *se diriger* [2 - 2,22%],
se précipiter [1 - 0,96%], *suivre* [2 - 0,19%]

35,89% \mathcal{D} - 25,47% \mathcal{T} / 12,97% $\mathfrak{F}\mathcal{D}$ - 10,25% $\mathfrak{F}\mathcal{T}$

Changement de relation locative élémentaire seul

2 verbes sur 32, soit 13 occurrences pour 6,25% des verbes de la classe

frôler [1 - 1,18%], *toucher* [12 - 1,93%]

9,09% \mathfrak{M} - 2,21% \mathcal{T} / 6,35% $\mathfrak{F}\mathfrak{M}$ - 1,33% $\mathfrak{F}\mathcal{T}$

Absence de changement de relation locative et de changement d'emplacement

34 verbes sur 170, soit 103 occurrences pour 20% des verbes de la classe

cerner [3 - 5,56%], *danser* [1 - 0,37%], *enjamber* [6 - 26,09%], *enserrer* [2 - 8%],
entourer [2 - 0,79%], *envahir* [1 - 0,57%], *inonder* [2 - 3,70%], *patauger* [1 - 7,14%],
ployer [1 - 25%], *remplir* [1 - 0,29%], *s'agglutiner* [1 - 9,09%], *s'agripper* [2 - 6,06%],
s'aligner [4 - 33,33%], *s'allonger* [3 - 3,90%], *s'élargir* [1 - 4,35%], *s'emboîter* [2 - 28,57%],
s'empiler [3 - 33,33%], *s'encastrier* [1 - 16,67%], *s'enliser* [1 - 6,67%], *s'étaler* [11 - 28,95%],

s'étendre [25 - 21,55%], *se boucler* [2 - 28,57%], *se cacher* [1 - 0,70%], *se dégager* [1 - 1,61%],
se déployer [4 - 11,76%], *se loger* [2 - 12,5%], *se lover* [1 - 16,67%], *se redresser* [1 - 2,94%],
se retourner [1 - 0,47%], *se suspendre* [1 - 33,33%], *s'incliner* [1 - 4,55%], *s'interposer* [1 - 10%],
tourner [12 - 1,47%], *tournoyer* [1 - 2,5%]
72,03% \mathfrak{M} - 17,49% \mathfrak{T} / 23,25% \mathfrak{M} - 4,87% \mathfrak{T}

Absence de changement de relation locative et de changement d'emplacement :

Verbes de perte d'équilibre

2 verbes sur 5, soit 27 occurrences pour 40% des verbes de la classe

retomber [6 - 5,56%], *tomber* [21 - 1,83%]

18,88% \mathfrak{M} - 4,58% \mathfrak{T} / 10,01% \mathfrak{M} - 2,10% \mathfrak{T}

Verbes qui ne dénotent pas (directement) un mouvement

7 verbes sur 32, soit 28 occurrences pour 21,87% de la classe

croiser [6 - 1,43%], *desservir* [6 - 31,58%], *rencontrer* [4 - 0,48%], *s'arrêter* [7 - 1,23%],

se perdre [2 - 1,22%], *se présenter* [2 - 1,16%], *se retrouver* [1 - 0,23%]

4,75% \mathfrak{T} / 2,96% \mathfrak{T}

La distribution est assez inégale, même si elle concerne la quasi-totalité des catégories (sont laissées de côté les petites catégories de double changement de relation à saillance initiale, finale, et sans saillance). On remarque que les changements d'emplacement (rendant possible un changement de relation ou non) sont très représentés (219 exemples pour un total de 591), ainsi que les verbes qui ne dénotent ni un changement de relation, ni un changement d'emplacement (129 occurrences, voire 157 si l'on ajoute les verbes qui ne dénotent pas directement un mouvement). Ce fait indique que le mouvement fictif n'est pas réductible au déplacement fictif, et pointe, peut-être, la difficulté d'établir de manière rigoureuse la limite entre mouvement et stativité.

On pourrait arguer du fait que ces classes (changements d'emplacement, ou absence de changements) sont plus importantes, et que, par exemple, des verbes comme *descendre* et *monter* présentent beaucoup d'occurrences au total (respectivement 735 et 956). D'un autre côté, *aller*, qui présente au total 7485 occurrences, paraît alors sous-représenté. Seule une analyse plus fine nous permettra de réellement saisir les raisons de cette distribution.

De même, on observe une grande disparité dans la capacité de chaque verbe à générer des occurrences de mouvement fictif. La règle générale semble être que le mouvement fictif ne concerne qu'une infime partie des usages permis par les verbes de mouvement mais, dans certains cas (par ex. *longer*, *traîner*, ...), une proportion plus significative du nombre total des occurrences concerne le mouvement fictif.

En tous cas, les contraintes sémantiques présidant à la possibilité de l'expression de

mouvement fictif semblent aller au-delà des “simples” problématiques de changement de relation locative élémentaire, de changement d’emplacement ou de polarité aspectuelle - ce qui n’est pas pour nous surprendre.

3.4 Conclusion

Après avoir exposé nos objectifs et la méthodologie en découlant, nous avons présenté et expliqué la classification des verbes réputés “de mouvement” qui nous paraissait indispensable afin de fournir un squelette théorique solide à nos analyses. Nous avons ensuite rapporté l’ensemble de nos observations sur corpus en données chiffrées, ainsi qu’un tableau plus condensé nous permettant de nous focaliser sur les occurrences qui nous intéressent.

L’inégalité des distributions (entre catégories et entre verbes) nous laisse à penser qu’une analyse plus fine est requise. Elle sera l’objet du chapitre suivant.

Chapitre 4

Le mouvement fictif dans la phrase simple : actants (cible/site), verbes et prépositions

Afin de discerner comment notre classification des verbes du chapitre précédent peut aider à affiner l'étude du mouvement fictif, nous allons tout d'abord limiter l'analyse de nos exemples à leur expression la plus rudimentaire, la phrase simple, avant d'aborder leur complexité discursive dans le chapitre suivant. C'est-à-dire que nous nous intéresserons aux interactions entre le sujet, le verbe et, le cas échéant, l'objet (direct ou indirect) ou le modifieur (complément prépositionnel).

Comme dans le reste de cette thèse, nous reprenons les concepts de “cible” et de “site” proposés par Vandeloise (1986), où la cible est l'objet à localiser, et le site l'objet de référence. Dans les exemples de notre corpus, la cible est le plus souvent le sujet du verbe, tandis que le site est exprimé par le complément. Le plus souvent, car, de manière assez évidente, la cible est, dans les phrases à la voix passive, le complément d'agent et le site le sujet.

Nous reprendrons des exemples de nos données pour illustrer notre propos, mais pour des questions de lisibilité, ces exemples seront simplifiés. Le lecteur intéressé pourra se reporter aux annexes pour l'exemple complet, qu'il retrouvera facilement puisque nous reprenons la même numérotation, avec le signe *prime*, ' , pour les exemples abrégés. Nous allons donc dérouler cette étude en quatre parties : en premier lieu, nous étudierons la nature des cibles mises en jeu, et pour chaque type de cible mis

au jour, nous recenserons les verbes apparaissant dans nos exemples. Ensuite, nous examinerons la nature des sites, et leur rapport avec les cibles, et poursuivrons par l'examen des prépositions apparaissant dans les GP qui introduisent des sites (qu'ils soient compléments ou modificateurs). Enfin, une synthèse tentera de ramasser l'ensemble des informations pertinentes obtenues à ce niveau.

4.1 Nature des cibles impliquées

Comme nous l'avons vu dans notre premier chapitre, l'opposition entre entités parcourables et non-parcourables est cruciale pour certains auteurs, Cadiot, Lebas et Visetti (2004) allant jusqu'à parler d'anticipation praxéologique pour expliquer le mouvement fictif, expliquant que si une route ou un escalier "montent", c'est parce que nous avons associé la signification de *monter* à de telles entités lors de nos interactions physiques avec elles. Il peut donc être intéressant d'examiner la nature des cibles impliquées dans des expressions de mouvement fictif, mais nous devons, pour cela, nous doter d'une catégorisation même sommaire des entités spatiales et la simple opposition entre parcourable et non-parcourable mentionnée ci-dessus nous semble, de ce point de vue, un peu faible comme cadre théorique. Heureusement, des travaux menés par des auteurs qui nous sont maintenant familiers pourront peut-être nous aider dans cette entreprise.

4.1.1 Ontologie des entités spatiales

Michel Aurnague, Andrée Borillo, Dejan Stosic et Laure Vieu se sont en effet à maintes reprises penchés sur une classification commune des différentes entités mises en jeu dans les expressions de localisation ou de mouvement. Citons, par exemple, pour la base de cette classification, Aurnague, Vieu et Borillo (1997), qui distinguent cinq types d'entités :

Les lieux : entités matérielles fixes ou stables, déterminant une portion d'espace qui leur est associée (par exemple une surface au sol associée à l'entité matérielle qui permettra d'y localiser d'autres entités). Si ces deux propriétés (fixité et portion d'espace associée) sont suffisantes pour décrire les lieux, une troisième, la spécification, permet de distinguer les lieux spécifiés (cf. la fonction de localisation de la préposition *à* dans Vandeloise, 1988). Les noms propres de lieux géographiques sont l'exemple le plus frappant de cette classe, mais un nom commun de lieu géographique introduit par un article défini garantissant son interprétation spécifique constituera aussi un lieu spécifié. Parce qu'ils respectent ces trois propriétés de fixité, de spécification et de détermination d'une portion d'espace, les Noms de Localisation Interne (NLI) entrent également dans cette même catégorie des lieux spécifiés (en effet, même si le nom d'entité-tout auquel s'associe le NLI

réfère à un élément mobile, la partie matérielle dénotée par le NLI reste stable dans le cadre de référence que définit l’entité-tout, une portion d’espace contiguë à cette partie matérielle étant également présente).

Les objets : entités matérielles qui ne possèdent pas l’une des deux propriétés des lieux, à savoir la fixité ou l’association à une portion d’espace. Ainsi, malgré une spécification introduite par l’utilisation de l’article défini, on ne pourra pas dire que “Gérard est à la chaise”, ou que “Les fleurs sont au vase” : dans le premier cas, il n’y a pas de portion d’espace associée à “chaise”. Dans le second, même si nous avons bien une portion d’espace (permettant au vase d’être un contenant), l’absence de fixité de “vase” entraîne que cette entité ne peut pas être catégorisée comme un lieu, et de là, l’étrangeté de l’utilisation de la préposition à¹.

Les entités mixtes : entités matérielles pouvant être alternativement conceptualisées comme des lieux ou des objets (essentiellement des bâtiments). Les entités mixtes sont fixes et associées à une/des portion(s) d’espace mais présentent aussi la particularité d’être constituées de parties de type composant/assemblage, à l’instar des objets.

Les substances : entités matérielles massiques, comme *l’eau, le vin, la brume...* Ce type d’entité permet généralement de produire des constructions partitives.

Les portions d’espace : entités immatérielles qui nécessitent une ou plusieurs entités matérielles pour exister. *Le trou de la serrure* est une portion d’espace, définie par la serrure. Les *trous, fentes, ouvertures...* sont donc des candidats idéaux pour cette classe, mais on trouvera aussi des expressions du type *l’espace entre nous, le vide entre les atomes...*

Notons, dès à présent, que cette classification n’a pas pour but d’établir une typologie rigide des expressions de la langue : par exemple, *la terre* pourra être un lieu ou une substance, selon le point de vue exprimé dans le discours. Aurnague (2010) donne un exemple d’un autre type de possibilité de changement de catégorie :

Une entité ayant les caractéristiques d’un objet (absence de fixité et/ou de portion d’espace) peut, provisoirement et dans des conditions bien déterminées, être recatégorisée comme un lieu [...] C’est le cas, entre autres, d’objets tels qu’une chaise ou un tabouret [...] utilisés comme repères dans une « situation de jeu » (ex : Maintenant, je suis à la chaise/au tabouret!). Ce type d’exemple suppose un contexte situationnel bien précis et, notamment, la présence d’un cadre de référence englobant au sein duquel les « objets » jouent un rôle de jalon et revêtent, très provisoirement, un caractère fixe/stable et spécifié (tout en déterminant, dans leur proximité, des portions d’espace localisatrices).

1. Dans Vandeloise (2001), les notions de portions d’espace associées et de fixité sont liées, l’espace étant décrit comme une sorte de “couche ontologique” préexistante à la matière.

Dans ses investigations sur les prépositions *par* et *à travers*, Stosic (2002, 2007) valide une nouvelle fois et raffine cette classification. Trois sous-catégories d'entités sont, en effet, ajoutées :

les voies de communication : sous-catégorie des lieux. Intuitivement simple (on pense tout de suite aux routes, chemins, venelles...), cette catégorie a été notamment travaillée par Mathieu-Colas (1998), qui la définit par les collocations suivantes :

- (54) a. <hum>² *aller* quelque part *par* <voie>
 b. <hum> *prendre* <voie> (pour aller quelque part)
 c. <voie> être *impraticable*

Malgré sa simplicité apparente, la catégorie des voies de communication pose le problème du lien entre lieux et entités mixtes : en effet, un couloir, un escalier, sont, en même temps, des entités mixtes et des voies de communication. Dans les problématiques qui intéressent Stosic (2002) (et dans sa terminologie), ces entités (à la fois mixtes et voies de communication) sont souvent plus "bordées", c'est-à-dire qu'elles contraignent beaucoup plus le mouvement que les voies de communication correspondant à de simples lieux.

les conduits : sous-catégorie des objets. Les conduits définissant une portion d'espace, ils permettent le passage d'un site à un autre (malgré leur instabilité foncière) et sont donc les seuls objets qui permettent une interprétation de type trajet de *par* (ex : *sortir par le tuyau*).

les ouvertures : sous-catégorie des portions d'espace. Trous traversant une entité matérielle, les ouvertures peuvent être accidentelles ou fonctionnelles (ex : *porte, fissure...*)

Les frontières sont néanmoins parfois assez poreuses entre ces catégories. Nous avons déjà signalé que certaines parties d'entités mixtes étaient considérées comme des voies de communication, et l'auteur indique lui-même que des conduits peuvent devenir des lieux :

Nous avons appelé "conduits" ces objets particuliers (ex : conduit, tube, tuyau, cheminée, boyau, goulot, pipette, narines, paille, etc.) dont les portions d'espace ont moins la propriété d'être contenantantes que d'être "traversables". Les conduits, contrairement aux objets strictement contenantants, ont la capacité de limiter uniquement les mouvements latéraux perpendiculaires à la direction du déplacement de la cible et de canaliser son parcours. Ils se distinguent des voies de communication par le fait qu'intrinsèquement ils

2. Pour "humain".

ne sont pas fixes (ils n'occupent pas de position stable dans un cadre de référence donné) et qu'ils établissent, en général, des connexions temporaires entre entités. Certaines de ces entités peuvent cependant acquérir le statut de lieu (cf. la notion de "lieu fonctionnel", (Sarda 1999 : 110/111) à condition que la connexion créée soit de caractère fixe et durable (ex : gouttière, conduite d'eau ou de gaz, etc.)). Enfin, ce type de trajet introduit également des contraintes sur la cible, qui correspond, en général, à un fluide : un liquide (eau, liquide) ou à un gaz (air, fumée). Stosic (2002, p. 82-3)

Nous adopterons donc ici une acception "large" des voies de communication. Une *échelle* fixe, ou un *boyau* (en tant que galerie, et non comme viscère) dont il est clair qu'il sert à un passage humain seront, par exemple, rattachés à cette classe.

4.1.2 Résultats

Les notions de parcourabilité et d'étendue longiligne apparaissant de manière récurrente, à la fois dans les exemples et dans les discussions sur le mouvement fictif, chez les auteurs que nous avons présentés dans notre premier chapitre, nous mettons en avant, dans la présentation des résultats, les **voies de communication**, auxquelles succéderont les **autres types de lieux**, ainsi que les **entités mixtes** : leurs propriétés de fixité, d'association à une portion d'espace et, le plus souvent, d'étendue en font des entités qui semblent appropriées à l'expression de mouvement fictif. Viendront ensuite les **objets longilignes** et les **configurations longilignes d'objets**.

Mais, comme nous le verrons, ces types d'entités n'épuisent pas l'ensemble des exemples de notre corpus. Nous aborderons donc ensuite les quelques cas qui relèvent des **noms de localisation**, des **portions d'espace** et des **substances**, avant de nous tourner vers les objets non-longilignes. Pour cette catégorie, nous proposons quelques groupements qui ont émergé des données, plutôt qu'inspirés par un quelconque cadre théorique : les **végétaux**, les **parties du corps**³ et les **vêtements portés**. Nous finirons avec une vue assez globale des autres types d'objet.

Nous avons chiffré chaque catégorie en nombre d'exemples ; que le lecteur ne soit pas surpris de ne pas retrouver exactement les chiffres du chapitre précédent. En effet, au sein d'un même exemple peuvent apparaître plusieurs types de cibles, ou de sites.

3. Parties du corps qui peuvent être vues comme étant à la croisée des notions d'objet et de lieu, de par leur capacité à dénoter une entité fixe dans le cadre de référence de l'entité-tout, associée à une portion d'espace. La position/localisation des principales parties de corps étant, par ailleurs, connue, il n'est pas surprenant qu'elles donnent naissance, avec le temps, à des Noms de Localisation, processus productif dans plusieurs langues souligné notamment par Svorou (1994).

Il s'agit simplement de donner une vue synthétique du poids de chaque catégorie dans l'ensemble de notre corpus.

4.1.2.1 Les voies de communication

Les voies de communication au sens strict présentes dans notre corpus d'exemples sont *allée, avenue, autoroute, boulevard, chemin, chemin de fer, circuit, ligne, lisse, nationale, piste, route, rue, ruelle, S⁴, sens unique, sentier, trottoir, venelle, voie*. Les verbes concernés sont *aller, arriver, atteindre, bifurquer, contourner, courir, (se) croiser, déboucher, dégringoler, descendre, desservir, filer, franchir, grimper, longer, monter, partir, passer, quitter, rejoindre, remonter, rencontrer, s'arrêter, s'élaner, s'élargir, s'élever, s'en aller, s'enfoncer, s'étaler, s'étendre, s'insérer, sillonner, suivre, toucher, tourner, tourner, traverser, venir* pour 112 exemples.

Si l'on étend la notion, suite à notre discussion précédente, on ajoutera les entités suivantes :

- *balcon* (qui sert de passage) pour un exemple avec le verbe *se diriger* ;
- *boyau* pour un exemple avec le verbe *monter* ;
- *chenal* pour un exemple avec le verbe *aboutir* ;
- *couloir* pour 6 exemples avec les verbes *aboutir, déboucher, desservir* et *longer* ;
- *échelle*, pour un exemple avec le verbe *tomber* ;
- *escalier(s)* (et certains pluriels ou collectifs tels que *marches* et *volée* pour dénoter la même entité) pour 21 exemples avec les verbes *atteindre, déboucher, descendre, desservir, dévaler, grimper, monter, naître, plonger, remonter, s'arrêter, se retourner, se perdre, tomber* et *tourner* ;
- *passerelle* pour un exemple avec le verbe *desservir* ;
- *pont* et *aqueduc* pour 6 exemples avec les verbes *enjamber* et *naître* ;
- *souterrain* pour un exemple avec le verbe *passer* ;
- *tunnel* pour un exemple avec les verbes *aller* et *disparaître*.

4.1.2.2 Les autres lieux

Les autres lieux apparaissant dans notre corpus sont *bourg, champ, carré, ciel, cimetière, colline, cour, état, esplanade, étang, falaise, forêt, fosse, jardin, les derniers mètres, mer, montagne, pépinière, pente, place, plage, plaine, prairie, ravin, terrain, vallée, verger, vigne, ville, zone pélagique*, avec les verbes *aller, apparaître, arriver, courir, danser, déboucher, dégringoler, dépasser, descendre, dévaler, enserrer, entourer, entrer, longer, monter, naître, partir, passer, patauger, plonger, rejoindre, remonter, rentrer, s'allonger, s'arrêter, s'avancer, se déployer, s'enfuir, s'enliser, s'étaler, s'étendre, se précipiter, se rapprocher, serpenter, toucher, traverser*, pour 77 exemples.

4. En tant que portion de route.

4.1.2.3 Les entités mixtes

Les entités mixtes, elles, sont représentées par *bâtiment, bureaux, cabane, cahute, casino, cave, chartreuse, église, grand huit, habitations, halle, immeubles, maison, manoirs, muraille, remparts, restaurants, ruine, salon de thé, terrasse, tour, usine*, qui apparaissent en contexte avec les verbes *arriver, (s') avancer, descendre, enserrer, longer, monter, naître, s'agripper, s'élever, s'emboîter, s'enfoncer, se présenter, serpenter, toucher, venir*, pour 22 exemples.

4.1.2.4 Objets longilignes et conduits

Du côté des objets, les études anglophones et japonaises que nous avons citées en chapitre I mettent l'accent sur des entités longilignes, qui, du fait de leur forme et de leur étendue, permettraient de la même manière que les voies de communication des expressions de mouvement fictif, même si elles ne sont pas fonctionnellement "parcourables" (i.e., elles n'ont pas pour vocation d'être parcourue par un être humain ou un véhicule). Les conduits répondant au critère de linéarité, nous les avons intégrés à ce groupe. Au final nous avons pour ce groupe les noms suivants : *barre, barrière, bas, boiserie, bride, câble, corde, cordon, droite, écharpe, fil, flèche (de tracteur), frise, lignage, ligne, manche, mégôt, parallèle, peigne, planche, piquet, prise, rampe, rayon, rideau, trait, tronc, tube, tuyaux, voie lactée*, liés aux verbes *aller, courir, descendre, enjamber, entrer, jaillir, longer, monter, naître, parcourir, partir, passer, rejoindre, rentrer, revenir, s'allonger, s'arrêter, se croiser, s'échapper, s'étaler, s'étendre, se lover, se rencontrer, serpenter, sortir, tomber, toucher, traverser, venir*, pour un total de 55 exemples concernés.

4.1.2.5 Configurations longilignes d'objets

Enfin, dans les mêmes études est mentionnée la possibilité que des objets discrets présentés comme collection (ou au moins sous la forme d'un SN au pluriel) puissent former une ligne et, par là, susciter des expressions de mouvement fictif. Nous avons bien, en effet, quelques exemples de ce type :

- 7 exemples d'alignements horizontaux pour les entités *arbres, comptoirs, défilé de pilones, gisants, platanes, sucreries (et autre nourriture), tirages, tonneaux* grâce aux verbes *filer, s'aligner, s'étendre, traverser* ;
- 6 exemples d'alignements verticaux pour les entités *cahiers, lettres, pièces de voiture, pile d'assiettes, planches, rayonnages* avec les verbes *grimper, monter, s'élever, s'empiler*.

4.1.2.6 Noms de Localisation

Nous avons mis à part, sans les inclure dans les lieux, les Noms de Localisation Interne (NLI) car la forme des exemples dans lesquels ils apparaissent rappelle beaucoup plus ceux où apparaissent les entités-tout concernées que les lieux. Ainsi, dans (478'), le verbe *sortir* apparaît, alors même qu'aucun lieu n'apparaît avec ce verbe dans nos exemples, tandis que ce verbe est très commun, comme nous le verrons en 4.1.2.10, pour les parties du corps :

(478') Les yeux d'un visage en silicone sont des œufs de poule. Leur pointe sort nettement de l'orbite.

De même, dans (126'), le verbe employé (*atteindre*) n'apparaît dans aucun de nos exemples de lieux, tandis qu'il se combine très bien avec des cibles végétales :

(126') La cime du sapin atteint le plafond de la salle à manger

Dans ce contexte, il nous paraît préférable de ne pas compter les huit exemples mettant en jeu des NLI parmi les lieux.

4.1.2.7 Portions d'espace

Seulement deux exemples mettent en jeu ce type d'entités, l'un avec *trou* (qui plus est, un "trou borgne", dont l'exemple explique justement qu'il ne peut servir de passage), et l'autre avec *espace* :

(179') Un trou borgne, c'est un trou qui ne débouche pas sur l'autre face d'une pièce.

(439') Le tableau représente un donjon au pied duquel s'étend un espace quasiment vide, hormis quelques détails.

4.1.2.8 Substances

Un seul exemple met clairement en jeu une substance :

(591') Au milieu du courant, l'eau lui venait au-dessus du genou, pas plus.

4.1.2.9 Les végétaux

Que cela soit sous forme d'entités-tout, de parties ou de collections, les végétaux apparaissent de manière récurrente dans nos exemples. Des noms d'arbres ou de fleurs, des parties telles que *branche*, *tronc*, *cime*, *feuille*, *gousse*, l'herbe, la flore apparaissent dans des exemples mettant en jeu les verbes *atteindre*, *courir*, *dégringoler*, *dépasser*, *descendre*, *entrer*, *envahir*, *grimper*, *inonder*, *jaillir*, *longer*, *monter*, *naître*, *partir*, *ployer*, *ramper*, *remplir*, *retomber*, *s'aligner*, *se diriger*, *s'élancer*, *s'élever*, *s'engager*, *se suspendre*, *serpenter*, *sortir*, *surgir*, *toucher*, *traverser*, *venir*.

La question se pose de savoir si, dans ces cas, nous n'avons pas simplement affaire à un changement d'extension progressif consécutif à la croissance des végétaux, comme dans l'exemple suivant :

(55) J'aime beaucoup cet arbre. En quelques mois, il a été envahi par le lierre⁵.

Nous nous sommes donc assuré que les exemples conservés ne relèvent pas de ce que nous appellerons du "mouvement lent". Parmi les indices utilisés, la présence de verbes dénotant une certaine rapidité (*courir, dégringoler*), comme dans l'exemple suivant :

(127') Sur la gravure la niche était placée devant un mur où courait un lierre - ou une glycine, une plante décorative.

nous permet de soutenir que l'on peut parfaitement être en présence de mouvement fictif lorsque la cible est un végétal. Les végétaux représentent 45 de nos exemples.

4.1.2.10 Les parties du corps

Les parties du corps représentent également une partie significative des cibles de notre corpus :

articulation, bras, colonne vertébrale, corne, dents, doigt, main, nez, oreilles, os, peau, pied, poignet, queue, tête, tronc génèrent 21 exemples avec les verbes *arriver, déboucher, fuir, plonger, rentrer, ressortir, saillir, s'échapper, se loger, se perdre, sortir, surgir, tomber*. Nous mettons de côté les cheveux (*boucle, chevelure, cheveux, mèche, natte, touffe*), qui offrent 8 exemples avec les verbes *dégringoler, descendre, jaillir, tomber*, ainsi que deux exemples mettant en jeu *poil* et *fouurrure* avec *cerner* et *s'étaler*.

4.1.2.11 Les vêtements portés

Nous avons aussi recensé 15 exemples faisant appel à divers types de vêtements (portés), et ceci avec les verbes *apparaître, arriver, descendre, monter, retomber, s'arrêter, s'étaler, sortir, tomber*.

4.1.2.12 Autres objets

Tous les autres exemples concernent donc des objets. Néanmoins nous désirons effectuer un tri un peu plus précis, à savoir : (i) les objets au singulier, (ii) les objets au pluriel (collections) pour une expression de mouvement fictif distribué (c'est-à-dire que si l'on dit que *les Ns X*, cela signifie que *chaque N X*) et (iii) les objets au pluriel (noms de collection) pour une expression de mouvement fictif non distribué (c'est-à-dire que si l'on dit que *les Ns X*, cela ne signifie pas que *chaque N X*). On peut illustrer cette notion de distribution avec l'ambiguïté suivante :

5. http://pays-de-jocerane.blogspot.fr/2012_03_01_archive.html

(56) Les fenêtres descendent jusqu’au sol.

qui pourrait servir à décrire un alignement vertical de fenêtres dont la dernière (selon l’ordre de séquentialité induit par *descendre*) touche le sol (cas de non distribution, et ici d’alignement rectiligne), aussi bien que plusieurs fenêtres partageant la propriété de “descendre jusqu’au sol” (cas de distribution).

- (i) **Objets au singulier** : 37 exemples mettent en jeu des livres, une façade, un plafond, des emballages, des étoffes, des coussins, des motifs, etc. . . Les verbes concernés sont *arriver, avancer, filer, glisser, monter, plonger, retomber, s’échapper, s’élever, s’enfoncer, s’étaler, s’interposer, se cacher, se dégager, se déployer, se présenter, tomber, toucher, traîner* avec une assez forte prépondérance pour ce dernier, puisqu’il apparaît dans 12 exemples. Notons que nous intégrons à cette catégorie nos cinq uniques exemples impliquant des êtres humains vus comme un tout, et qui concernent tous le verbe *dépasser*⁶ ;
- (ii) **Objets au pluriel, mouvement fictif distribué** : Ici encore, des objets très divers : ordures, habits, outils, journaux, livres, fenêtres⁷, lustres. . . Les verbes concernés, pour une nouvelle trentaine d’exemples, sont *aller, courir, descendre, s’agripper, s’encastrier, se retrouver, surgir, tomber, traîner* avec encore une forte prépondérance pour *traîner* (20 exemples) ;
- (iii) **Objets au pluriel, mouvement fictif non distribué** : 5 exemples de configuration mettant en jeu *emblèmes, habits, pièces, produits, restes* avec les verbes *cerner, s’emboîter, s’étaler*.

4.1.3 Récapitulation et commentaires

En premier lieu, rappelons que nous n’avons pas seulement affaire à des entités fonctionnellement parcourables, qui auraient justifié le recours à la notion d’anticipation praxéologique chère à Cadiot, Lebas et Visetti (2004). Les autres auteurs, notamment japonais, présentés dans notre premier chapitre et qui se sont fait une spécialité du mouvement fictif, s’ils appuyaient sur l’importance de ce type d’entités, n’en postulaient pas

6. Il s’agit bien évidemment d’une structure du type *X dépasse Y*, les usages intransitifs ou accompagnés d’un complément locatif en *de* n’étant pas comparables à la construction de mouvement factuel basée sur *dépasser*.

7. Les fenêtres sont ici considérées comme des objets et non comme des ouvertures ou comme des lieux, car leur conceptualisation semble se réaliser en tant qu’objet. On peut illustrer cette différence avec les trois exemples suivant :

- a. Gérard a repeint la fenêtre (objet).
- b. L’oiseau est entré par la fenêtre (ouverture).
- c. Le chat a passé l’après-midi à la fenêtre (lieu).

non plus l'exclusivité, et l'étendue longiligne semblait un facteur plus important pour eux. Nous espérons avoir montré ici que même si toutes ces propriétés semblent en effet assez bien représentées, elles ne sont peut-être pas déterminantes. Mais prenons garde à ne pas rendre plus rigide qu'il n'est le discours de ces auteurs, et tournons-nous vers un point sur lequel tous semblent s'accorder, celui de la conceptualisation, présentée sous forme de parcours perceptuel (interiorisé, ou mental).

Le mouvement fictif est en effet, notamment pour ceux qui ont attiré l'attention de la communauté des linguistes sur ce phénomène, la preuve manifeste de l'importance du "conceptualisateur" (Langacker, 1987b), et cette conceptualisation aurait été prouvée au niveau psycholinguistique par Matlock (cf. Chapitre I). Les données présentées dans cette première section nous semblent capables d'amender ce point de vue. La notion de conceptualisateur/conceptualisation est, en effet, toujours mise en évidence dans les études en question par la directionnalité du parcours mental ou perceptuel, or nous avons de très bons exemples à la fois d'une multiplicité de parcours (avec le mouvement fictif distribué) où, néanmoins, la notion d'unidirectionnalité n'est pas remise en cause ; et d'autres exemples, nombreux, où la directionnalité, voire le parcours, n'entrent pas en ligne de compte.

Les verbes de changement de relation initial de type inclusion/contenance sont, à ce titre, intéressants. Si les verbes *jaillir*, *saillir*, *sortir* et *surgir* peuvent bien être liés à la perception, il faudrait être sûr que les exemples dans lesquels ils apparaissent font bien intervenir, dans leur construction, la notion d'étendue, et de là de **parcours**. Or cela est loin d'être évident, comme l'illustre l'exemple ci-dessous :

(479') Du milieu de chacune de ses paumes sort un nez rose.

Nous réservons cette discussion pour la suite, afin de voir, notamment, si les relations entre cible et site ainsi que les types de prépositions employés seront à même de nous en dire davantage sur la question.

Pour en rester au niveau de généralité que nous permet ce premier examen, notons tout d'abord que tous les verbes, selon la classification que nous avons adoptée, n'induisent pas forcément un changement de relation locative élémentaire ou un changement d'emplacement. Ainsi, nos quelques exemples de configuration non-longiligne mettent en jeu des verbes d'absence de changement de relation locative élémentaire et de changement d'emplacement (*cerner*, *s'emboîter*, *s'étaler*). Malgré leur nombre restreint, ils offrent, de plus, trois formes différentes de "parcours" perceptuel - pour autant que la notion de parcours soit pertinente pour un verbe tel que *s'emboîter* -, ainsi que l'illustration du fait que plusieurs sous-catégories des verbes d'absence de

changement de relation et d'emplacement sont sollicitées⁸.

Notons ensuite que certains verbes n'apparaissent qu'avec des types spécifiques de cibles :

- Certains verbes n'apparaissent qu'avec des objets (non longilignes, et ni végétaux, parties du corps ou vêtements portés non plus) : *traîner* en est l'exemple prototypique. Malgré les 35 exemples où il est attesté, ce verbe n'offre que des combinaisons avec des entités-cibles de type "objets", combinaisons qui ne permettent d'ailleurs pas d'inférer une configuration précise lorsqu'il s'agit de plusieurs objets. Ces verbes sont : *glisser, s'interposer, se cacher, s'encastrier, se retrouver, traîner*
- De la même manière, certains verbes n'apparaissent qu'avec des voies de communication (au sens large défini plus haut) : *bifurquer, contourner, desservir, franchir, quitter, s'élargir, s'en aller, s'insérer, sillonner, suivre, tourner, tourner, tournoyer*.
- (*Se*) *croiser* et *rencontrer* ne concernent que des voies de communication et des objets longilignes.
- *Passer* et *rejoindre* ne concernent que des voies de communication, des lieux et des objets longilignes.
- *Dévaler* ne concerne que des escaliers et des lieux.
- *Entourer, patauger, s'enliser* et *se précipiter* ne s'appliquent qu'à des entités-cibles de type "lieu".
- *Ensermer* ne s'applique qu'à des lieux et des entités mixtes.
- *S'allonger* ne s'applique qu'à des lieux et des objets longilignes.
- *Enjamber* ne concerne que des ponts, sauf une exception qui est la voie lactée.
- *Parcourir* et *revenir* ne concernent que les objets longilignes.
- *S'empiler* n'apparaît que dans des configurations verticales longilignes.
- Enfin, les végétaux ont l'exclusivité des verbes *envahir, inonder, ployer, ramper, remplir, s'engager* et *se suspendre*, alors que *fuir, ressortir, saillir* et *se loger* sont réservés aux parties du corps.

Malgré son air décousu, ce petit inventaire nous semble pointer quelques faits intéressants. Premièrement, le verbe *enjamber* qui met en jeu des cibles qui sont toutes, sauf une, des ponts, nous oriente clairement vers la capacité de certains verbes à signifier une forme particulière. D'ailleurs, l'exception en question n'en est pas vraiment une :

8. *Cerner* implique un contrôle du site par la cible, tandis que *s'emboîter* dénote un contrôle de la cible par le site - ou un contrôle mutuel - tandis que *s'étaler* relève du changement d'extension.

(233') Toutes les étoiles se mirent dans le jardin la grande voie lactée... jetée comme un pont clair sur notre obscurité! nous enjambe nous toutes petites, sur la terre nocturne avec le silence des minutes qui tombent une à une!

puisque la courbure du ciel (!) et le fait que ses deux extrémités “touchent” la terre donnent à la voie lactée une forme semblable à celle d’un pont. Avec ce verbe, la forme est exprimée grâce à un calque de la forme caractéristique du mouvement effectué par un humain (i.e. l’écart des jambes), et cela nous permet de signaler deux exemples que nous avons initialement écartés dans une catégorie nommée “exemples problématiques”, mettant en jeu *bondir* et *marcher* (car ils ne nous semblaient pas productifs, contrairement à *enjamber*) :

(599') ... m’attardant sur la coiffure défaite d’une femme, la flamme d’un briquet qui s’allumait, un toast entamé dans une assiette et sous sa chaise le chat empaillé bondissait toujours vainement

(600') Deux mules blanches à talons hauts marchent vers le canapé.

Mais cette capacité à dénoter une forme particulière reste une propriété assez marginale de notre ensemble de verbes.

Deuxièmement, cet inventaire souligne la spécificité du verbe *traîner* qui, malgré son importance relative dans notre corpus, ne concerne que des objets, et ceci sans que le lien avec des notions d’étendue ou de parcours perceptuel ne saute aux yeux. L’autre particularité de ce verbe est d’avoir suscité en nous une réaction première différente de celle générée par la très grande majorité des autres prédicats ; en effet, il ne s’agissait pas au prime abord de mouvement fictif, mais bien de stativité⁹. Néanmoins, il n’y avait aucun critère objectif pour écarter ce verbe plutôt qu’un autre (pas même la productivité, comme pour *marcher* cité plus haut en 600’). D’autres verbes ont provoqué cette même impression (ou réaction intuitive), principalement *bifurquer*, *desservir* et, dans une moindre mesure, *déboucher*. En tant que débutant, nous avons toujours été méfiant envers nos intuitions mais le fait est que, si l’on se reporte au tableau des résultats chiffrés par catégorie de verbes (cf. chapitre précédent), tous ces prédicats ont la particularité de présenter un pourcentage relativement fort du total de leurs occurrences dédié au mouvement fictif (c’est-à-dire plus de 10%), ce qui n’est le cas que d’un quart des verbes de notre liste, et encore s’agit-il principalement de verbes d’absence de changement de relation et d’emplacement (ce que ne sont pas *bifurquer* et *déboucher* : pour les verbes de déplacement au sens strict, la proportion de verbes accordant une place aussi large aux occurrences de mouvement fictif est de l’ordre de un pour neuf). L’observation de ces pourcentages nous ramène au premier point soulevé

9. C’est-à-dire qu’on distingue deux acceptions du verbe, plutôt qu’une tension entre dynamisme et stativité, comme celle qui peut apparaître dans *Sandy traîne dans le couloir*.

par cet inventaire qui, à première vue, pouvait sembler anecdotique : *enjamber* compte, en effet, 26,09% de ses occurrences dédiées au mouvement fictif alors qu'un autre verbe dénotant de manière assez limpide la forme d'un parcours, *serpenter* a, quant à lui, presque deux tiers d'occurrences relevant du mouvement fictif.

La conjonction de notre impression et de ces particularités numériques nous a poussé, avec notre directeur, à nous poser la question du mouvement fictif en tant que processus de **lexicalisation** (ou d'innovation lexicale). Dans une sorte de boucle rétroactive, on pourrait imaginer que l'expression de mouvement fictif, couplée à des verbes adéquats¹⁰, ait contribué, avec l'usage, à "tirer" ces éléments lexicaux vers la stativité, à modifier leur sémantisme jusqu'à former un emploi autonome (une nouvelle acception) paraissant ne plus entretenir de relation avec les usages dynamiques de ces verbes. Ce processus rendrait les verbes concernés tellement enclins à exprimer le mouvement fictif que cette interprétation deviendrait transparente, au point d'interroger notre intuition comme dans le cas de *traîner*. *Traîner* présentait en effet, dès le départ, tous les atouts : simple changement d'emplacement, il est à l'opposé des verbes "tendanciels" (c'est-à-dire de ces verbes de changement d'emplacement qui, par leur propriété de tendancialité telle qu'identifiée par Aurnague, 2011b - cf. chapitre II - peuvent être utilisés pour signifier un changement de relation locative élémentaire) du fait de son intégration sémantique de la lenteur. Dit autrement, là où *courir* tend vers le déplacement, *traîner* tend vers la stativité. *Bifurquer* et *déboucher*, eux, sont de véritables verbes de déplacement, mais leurs changements d'emplacement et de relation sont concomitants. Le cas contraire (par ex. un changement d'emplacement précédant un changement de relation locative élémentaire) aurait entraîné une difficulté à ne pas conceptualiser une étendue (comme nous le verrons dans nos prochaines sections). Au final, si, avec les données dont nous disposons ici, nous ne sommes pas entièrement en mesure de conforter cette hypothèse du mouvement fictif comme processus de lexicalisation (des recherches diachroniques plus poussées seront nécessaires), il nous paraissait néanmoins important de signaler cette possibilité.

Il est difficile de tirer d'autres conclusions à partir du simple inventaire des cibles de notre corpus. Nous allons donc maintenant nous tourner vers les sites.

10. Comme les verbes de changement d'extension, tel *s'étendre*, ou encore les verbes que nous avons nommés de perte d'équilibre (comme *(re)tomber*) : ne dénotant aucun changement d'emplacement ou de relation locative élémentaire en eux-mêmes, ils sont plus proches de la stativité que les verbes de réel déplacement, et contiennent déjà en eux, pour les premiers, la possibilité d'expression d'une étendue, pour les seconds, la possibilité d'expression d'une direction.

4.2 Nature des sites

La nature des sites sera déterminée de la même manière que celle des cibles, et nous organiserons nos résultats en fonction du type de **cible** présente dans l'énoncé. Ceci nous permettra, d'une part, d'évaluer les types de relations qu'entretiennent cibles et sites (en termes de stabilité de ces relations), et d'autre part, de réexaminer les sous-catégories d'objets établies à la section précédente, comme le lecteur pourra le constater avec les parties du corps ou les vêtements portés, notamment.

4.2.1 Résultats

4.2.1.1 La cible est une voie de communication

La plupart du temps, le site est une autre voie de communication, un lieu ou une entité mixte. Pour ce dernier type d'entité, il s'agit, bien souvent, des cas où les cibles sont des voies de communication au sens large que nous avons intégrées dans la catégorie (comme les *couloirs* ou les *escaliers*). Néanmoins, d'autres types de compléments apparaissent sporadiquement. Citons :

- un cas où le site est une substance :

(457') sa vie est un escalier à gravir qui se perd dans la brume.

- un cas où le site est une partie du corps :

(589') une allée rugueuse venant jusque sous mes pieds.

Notons, dans (589'), l'adjectif possessif de première personne, qui ne semble pas incongru avec un verbe hautement déictique comme *venir*.

De manière plus fréquente, on constate que des compléments de mesure (comme par exemple *sur 300 mètres*) peuvent figurer à la place des véritables sites, et ceci avec les verbes *s'arrêter*, *s'étaler*, *s'étendre*.

Enfin, certains compléments¹¹ marquent la direction (ex : *partir en face*) ou précisent la forme du "mouvement" mais ils sont relativement marginaux :

(466') la route serpente en d'interminables épingles à cheveux.

Signalons également que plusieurs verbes se prêtant à des constructions absolues apparaissent dans cette partie de l'étude. Il s'agit de *descendre*, *disparaître*, *grimper*, *monter*, *s'élever* et *tourner*.

11. Le lecteur aura compris que nous englobons à ce moment tous les types de "compléments", qu'ils soient de phrase (modificateurs, adverbiaux) ou de verbe (véritables compléments), i.e. facultatifs ou essentiels.

4.2.1.2 La cible relève d'un autre type de lieu

Les sites sont majoritairement d'autres lieux, parfois - mais plus rarement que précédemment - des entités mixtes. Nous retrouvons ponctuellement les types de compléments que nous venons d'évoquer pour les voies de communication :

- trois exemples de substance : *boue*, *brumes* et *ténèbres* avec (respectivement) les verbes *patauger*, *rentrer* et *déboucher* ;
- une partie du corps appliquée à une entité mixte :

(590') Du balcon où j'étais hier, on est seul avec l'église et nos habitations d'hommes groupées autour comme un village et qui lui viennent à la taille.

et une autre, bien humaine, encore précédée d'un adjectif possessif :

(384') La table était dehors contre le balcon de pierre, quelques violons rythmaient les rengaines de Paris, et la mer se déployait énorme à nos pieds, énorme, avec de secrètes couleurs, des ondes violettes dans le crépuscule proche.

D'autres sites intervenant dans ce type de description dénotent des objets (*balcon*, *fenêtre*¹² ou pronom personnel) :

(228') Elle [la pépinière] dévale sous ma fenêtre comme une dune ombreuse où la lumière de midi disposerait l'harmonie des herbes longues.

(450') Le cimetière s'étendait là, devant moi, vide.

avec les verbes *dévaler*, *rejoindre*, *s'étaler*, *s'étendre*, *se précipiter* (dans le cas des noms d'objets, l'adjectif possessif n'est pas systématique).

On retrouve, enfin, quelques compléments de mesure (*de 3000 à 5000 mètres*, *les 5000 mètres*, *à 350 mètres au dessus de la mer*, *sur des kilomètres...*) avec les verbes *aller*, *dépasser*, *monter* et *s'étendre*, ainsi que deux compléments visant à décrire la forme du "mouvement" avec les verbes *s'élever* et *s'étendre*.

Les constructions absolues mettent en jeu les verbes *dévaler*, *redescendre*, *s'élever*, *s'étendre*.

4.2.1.3 La cible est une entité mixte

Les sites sont ici principalement des lieux, ou d'autres entités mixtes.

12. Ici, la fenêtre n'est conceptualisable comme "ouverture" que pour la perception, mais pas en tant que site.

4.2.1.4 La cible est un objet longiligne ou un conduit

Contrairement aux catégories précédentes, ce type de cible se combine, principalement, à des sites qui répondent aux caractéristiques d'un objet, quelques exemples faisant intervenir des entités mixtes ou des parties du corps. Parmi les attestations plus marginales de cette classe, nous observons :

- de rares ouvertures (dans l'exemple qui suit, en tant que site secondaire médian) :

(113') Le père bricole ces jours-là un fil qui descend de la fenêtre de la cuisine, deuxième étage, et rentre au sous-sol par un petit trou d'aération.
- un pronom personnel :

(233') Toutes les étoiles se mirent dans le jardin la grande voie lactée... jetée comme un pont clair sur notre obscurité! nous enjambe nous toutes petites, sur la terre nocturne avec le silence des minutes qui tombent une à une!
- un complément pour préciser la forme du "mouvement" :

(121') D'autres [des lignes], pareilles à un homme en état d'ivresse, allaient en ligne droite pendant un moment.
- une construction absolue avec, encore une fois, *s'étendre*.

4.2.1.5 La cible relève d'une configuration longiligne d'objets

Ces quelques exemples réunissent des voies de communication, des entités mixtes, des NLI et des objets. Une construction absolue apparaît avec *s'aligner*.

4.2.1.6 La cible est une portion d'espace

Nos deux seuls exemples, curieusement, ont tous deux un site introduit par un NLI (voir section précédente).

4.2.1.7 La cible est une substance

Le seul exemple de cette catégorie a pour site une partie du corps (voir section précédente).

4.2.1.8 La cible est un végétal ou une partie de végétal

Les sites sont ici assez variés. Nous avons quelques lieux, voies de communication et entités mixtes, et des NLI qui, contrairement à ce que nous observions dans la section sur les cibles, agissent comme véritables opérateurs de localisation (cela est, sans aucun doute, imputable à leur association à la préposition *à* au sein d'un syntagme

prépositionnel locatif). Les lieux “purs” concernent principalement des descriptions où la cible est plurielle ou collective. Nous trouvons aussi des objets (*carcasses, mur, plaque de bois, tapis de mousse, ...*), des ouvertures (*fenêtre*¹³, *porte*), tandis que quelques exemples font aussi intervenir des substances (*asphalte, roche*). Notons que l’une des descriptions recensées fait appel à un site dénotant une partie du corps :

(150') Je grandis dans l’année, mais le foin m’arrive à la hanche : des anciens coupent avec des faux d’adulte et nous, les petits, avec des faucilles, par-derrière ; nous avançons sur le pré dénudé où courent les mulots.

Enfin, pour les exemples où le site n’est pas mentionné par complémentation du verbe, nous avons :

- Un complément de mesure avec *s’élever* ;
- Un complément de direction avec *se diriger* ;
- des constructions absolues avec *monter, retomber, s’élancer*.

4.2.1.9 La cible est une partie du corps

Ici, la division que nous avons introduite entre les cheveux, les poils et les autres parties du corps trouve toute sa légitimité. En effet, dans ces cas “pileux”, le site est toujours une autre partie du corps ou NLI découpant une partie du corps. Formellement, l’exemple suivant pourrait constituer une exception :

(257') Au bout de mon corps effondré, ma tête est une montgolfière, un ballon bouffi et enturbanné d’où jaillit une touffe de cheveux jaunes.

mais la métaphore est clairement expliquée dans la phrase même.

Pour les autres parties du corps (i.e. autres que les cheveux et les poils), les sites peuvent être d’autres parties du corps, mais aussi des vêtements, des draps. Nous avons également recensé un exemple de substance (*fumée*), un autre ayant pour site le nom *tableau* (car la cible est en fait une représentation de partie du corps), et une construction absolue :

(497') Les oreilles d’Auguste tombent en effet, les branches de ses lunettes tiennent mal, la monture trop lourde glisse sans cesse sur son nez et le blesse.

Finalement, un autre exemple fait apparaître un site de type “lieu”, mais nous devons préciser l’avoir classé dans cette catégorie de manière “limite” :

(335') Sur cette photo en noir et blanc, au premier plan, à plat ventre, trois filles et un garçon, seul le haut du corps est visible, le reste plongeant dans une pente.

13. Ici clairement conceptualisée comme ouverture

4.2.1.10 La cible est un vêtement porté

Dans la majorité des cas, ces exemples font appel à des sites qui sont des parties du corps (11 cas sur 15). Le reste du temps, il s'agit d'un autre vêtement porté sauf dans un exemple, où la cible est un *col montant*. *Monter* est donc le seul verbe donnant lieu à une construction absolue pour ce type de cible.

4.2.1.11 La cible relève d'un autre type d'objet

Nous reprendrons ici la classification de la section précédente, à savoir : (i) les objets au singulier, (ii) les objets au pluriel (noms de collection) pour une expression de mouvement fictif individuel (c'est-à-dire que si l'on dit que *les Ns X*, cela signifie que *chaque N X*) et (iii) les objets au pluriel (noms de collection) pour une expression de mouvement fictif collectif (c'est-à-dire que si l'on dit que *les Ns X*, cela ne signifie pas que *chaque N X*).

- (i) **Objets au singulier** : la plupart des sites sont des objets, mais nous avons aussi une portion d'espace :

(454') Dans l'espace qu'elle laisse libre entre la bibliothèque et le matelas, le coussin rectangulaire s'interpose, et mes pieds se trouvent moins menacés de dévoilement et exposition aux risques de refroidissement.

ainsi qu'un complément précisant la posture :

(459') Une lumière de flash éclaire la scène, blanchissant les dalles et le radiateur, faisant miroiter le cuir de l'escarpin qui se présente de profil.

Pour quatre de nos cinq exemples mettant en jeu un être humain et le verbe *dépasser*, la cible est un autre être humain ;

- (ii) **Objets au pluriel, mouvement fictif distribué** : les sites sont, ici aussi, principalement des objets, mais on a également quelques entités mixtes, une substance (*eau*) et une voie de communication (*allées*). Trois exemples font intervenir l'adverbial *partout* (exclusivement avec le verbe *traîner*). Les constructions absolues apparaissent avec *descendre* et *traîner* ;

- (iii) **Objets au pluriel, mouvement fictif non distribué** : Les sites sont généralement de même nature que les cibles (c'est-à-dire des objets), sauf pour un complément directionnel :

(428') Dans toutes les directions s'étaient des produits n'exprimant en définitive qu'une idée dégradée et même contraire et pour tout dire hostile à celle du don

4.2.2 Récapitulation et commentaires

De manière générale, la relation entre cible et site est conforme à la description faite par Vandeloise (1986). Nous en voulons pour preuve que, dans le cas des lieux et des entités mixtes, la mer est le site dans un exemple sur cinq. Or, peu d'entités peuvent rivaliser en matière d'étendue et de stabilité avec une mer, et l'asymétrie postulée de la relation spatiale se manifeste donc tout au long de nos exemples.

Néanmoins, le compte rendu qui précède ne permet pas, en lui-même, de se faire une idée de la stabilité de la relation entre cible et site. Dans le cas d'une cible mouvante, cette question ne se pose pas vraiment (on sait que la relation a peu de chances de perdurer). Mais dans nos exemples, avons-nous toujours des relations aussi stables que celles qui unissent une montagne et une mer, un couloir et une pièce ?

Il n'est pas forcément aisé d'apprécier la stabilité de cette relation (à quelle échelle temporelle ? quel est le degré de fixité requis ? etc. . .) Toutefois il est possible de distinguer quelques généralités :

- Pour les voies de communication, les lieux et les entités mixtes en tant que cibles, les relations avec le site sont hautement stables, à l'exception des sites constitués par un pronom personnel ou un SN du type adjectif possessif + partie du corps ;
- lorsque la cible est un objet longiligne, la relation semble plus instable dès que le site est un vêtement ou une partie du corps ;
- lorsque la cible est un vêtement (porté ou non), la relation semble souvent instable ;
- lorsque la cible est une partie du corps, la relation semble stable dès qu'il s'agit d'un site dénotant une partie du même corps. Lorsque le site est un vêtement ou un drap, la relation paraît hautement instable ;
- de manière générale, pour les cheveux et les objets en tant que cibles, lorsque la combinaison verbe + site correspond à *tomber* + partie du corps, la relation est plus ou moins instable selon la nature de cette partie du corps (par exemple, plutôt stable quand le site est *épaules*, beaucoup moins lorsqu'il s'agit de *mains*) ;
- enfin lorsque le verbe est *traîner*, la relation semble toujours instable (au moins potentiellement).

En ce qui concerne l'absence de site ou du moins, l'expression d'autre chose que le site dans la complémentation, nous avons détecté plusieurs verbes permettant :

- des compléments de mesure : *aller*, *dépasser*, *monter*, *s'arrêter*, *s'élever*, *s'étaler*, *s'étendre* ;

- des compléments exprimant une ou des directions sans mention du site (c'est-à-dire sans que l'objectif de cette direction ne soit mentionné ou compréhensible sans l'indication d'un point de vue) : *partir, se diriger, s'étaler* ;
- des constructions absolues : *descendre, dévaler, disparaître, grimper, monter, redescendre, retomber, s'aligner, s'élaner, s'élever, s'étendre, tomber, tourner, traîner*.

Plusieurs autres faits notables sont apparus lors de cet examen des différents sites mis en jeu, et de leur relation avec la cible.

Notons d'abord un élément que nous n'avons jamais vu mentionné dans nos lectures, peut-être parce qu'il semble évident : il n'y a pas de rapport de partie à tout entre la cible et le site dans une expression de mouvement fictif. C'est-à-dire que si beaucoup de montagnes plongent dans la mer, aucune ne monte au sommet, que si les toits suisses de Laur (1991) descendent jusqu'au sol, on ne dit rien de tous ces toits dans le monde qui remontent jusqu'au faite, que si des cheveux tombent sur des épaules, nous n'en avons pas trouvés qui grimpent jusqu'à la racine... Cela n'est pas sans rappeler les conclusions de Borillo (1996) au sujet des parties "essentielles", qui provoquent une sensation d'étrangeté lorsqu'elles apparaissent dans des expressions du type N[tout] à N[partie] (ou structure partitive [N1 à N2]). On peut par exemple dire *un fauteuil à roulette*, tandis qu'*un fauteuil à dossier* paraîtra bizarre, du fait de la présence définitoire d'un dossier dans un fauteuil. De la même manière, dans les expressions de mouvement fictif, il semblerait que le but ne soit pas d'indiquer, pour les types d'exemples que nous venons d'invoquer (orientation verticale), la forme d'une entité, son orientation ou même la directionnalité d'une conceptualisation *per se* (Langacker, 1987b), mais un rapport contingent entre deux entités, ou l'évaluation de la hauteur de l'entité (comme dans les exemples faisant intervenir *monter* avec un complément de mesure). L'utilisation d'un verbe de mouvement devient en fait secondaire lorsqu'il n'indique rien d'autre que la direction verticale et que la cible est une entité déjà conceptualisée avec une importante dimension verticale intrinsèque (arbres, murs, montagnes, escaliers...) : ce qui est informatif dans l'assertion, c'est le complément de ce verbe.

La même problématique apparaît avec certains verbes qui peuvent signifier la forme de l'entité cible, que nous avons déjà abordés dans la section précédente. Ainsi, qu'un pont "enjambe", en soi, n'a pas de valeur informative ; c'est bien plutôt ce qu'il enjambe qui nous apporte des données nouvelles, nous renseignant sur une organisation contingente entre plusieurs entités. Cela nous permet de tempérer certaines des règles d'utilisation des verbes pour les expressions de mouvement fictif que nous avons rencontrées dans le chapitre I, à savoir, d'une part, les six propriétés du mouvement subjectif de Honda (1994) :

- (13) a. Le point terminal d'un mouvement subjectif est identifié comme le point de localisation d'un objet externe discret.
- b. A partir de la manière du mouvement, le conceptualisateur peut déduire la forme d'une trajectoire externe.
- c. A partir de la direction du mouvement, le conceptualisateur peut déduire la direction d'une trajectoire externe.
- d. Les extrémités du mouvement sont identifiées comme les extrémités d'un objet spatialement étendu.
- e. A partir de la durée du mouvement, le conceptualisateur peut déduire l'étendue d'une entité externe.
- f. A partir de l'instant où le conceptualisateur dépasse un objet, il/elle peut déduire sa localisation.

et, d'autre part, les conditions de Matsumoto (1996b) :

- (15) a. *Condition de trajectoire* : Une ou des propriétés de la trajectoire du mouvement doivent être exprimées.
- b. *Condition de manière* : Aucune des propriétés de la manière du mouvement ne doit être exprimée, à moins qu'elle ne soit utilisée pour représenter une propriété corrélée de la trajectoire.

(Rappelons qu'ici "trajectoire" traduit le *Path* talmyen, et "manière" la composante *Manner*.) L'orientation verticale, et donc, dans certains cas, la direction ainsi que la forme de l'entité, sont bien souvent déjà signifiées par le mode de désignation de l'entité-cible, comme l'illustre parfaitement l'exemple suivant :

(161') Suis au volant, sur une portion de route montagneuse défoncée, j'aborde un S qui contourne un flanc rocheux, continue sur un vieux pont en pierre - accent circonflexe au-dessus d'une gorge étroite, profonde -, et se termine en une route plus large

et plus qu'une focalisation sur la forme ou l'étendue d'une entité, le mouvement fictif permet l'expression de la structure formée par plusieurs entités, la spécification de leur organisation.

Deuxièmement, nous avons déjà évoqué dans notre deuxième chapitre, au sujet de Sarda (1999), les travaux de Hopper et Thompson (1980). La notion de faible transitivité sémantique introduite par ces auteurs nous semble appropriée pour décrire la majorité des emplois de verbes transitifs de notre corpus. Les verbes qui impliquent la possibilité d'une affectation du site par la cible sont déjà peu nombreux, mais pour certains, cette possibilité est neutralisée du fait que les entités cible et site, voies de communication ou objets longilignes exclusivement, semblent idéalisées en lignes (nous

pensons aux verbes (*se*) *croiser*, (*se*) *rencontrer*). Un autre verbe, *enserrer*, pourrait exprimer une affectation du site par la cible¹⁴, mais ici, c'est le fait qu'il n'apparaisse qu'avec des entités-cible intrinsèquement fixes (lieux et entités mixtes) qui contraint une interprétation de transitivité faible¹⁵. Ressurgit, avec ces questionnements, notre inventaire de conclusion de la section précédente : les autres verbes de notre corpus qui présentent une transitivité sémantique relativement forte sont *envahir*, *inonder* et *remplir*, et ce n'est peut-être pas un hasard si nous avons déjà déterminé qu'ils n'apparaissent qu'avec des cibles végétales. Cela ramène sur le devant de la scène la question déjà soulevée du lien, pour ce type d'entités, entre un mouvement ou un changement d'extension très lent et l'expression du mouvement fictif.

Troisièmement, nous avons de nouvelles preuves de l'importance, si ce n'est d'un conceptualisateur, tout au moins d'un point de vue. Nous avons cité quelques exemples où le site est un pronom personnel, ou un syntagme composé d'un adjectif possessif et d'une partie du corps, alors même que la cible sera, par exemple, un lieu. La contravention à la prototypie de la relation entre cible et site (ou le site est réputé plus grand, ou plus fixe que la cible) donne à ces exemples toute leur saveur, et montre l'importance qu'il faudra donner à la recherche de l'expression du point de vue de l'énonciateur dans notre analyse au niveau discursif, dans notre prochain chapitre.

Enfin, quatrième point, certaines attestations montrent la pertinence des concepts de changements d'emplacement et de relation. En effet, l'exemple que nous avons cité :

(150') Je grandis dans l'année, mais le foin m'arrive à la hanche : des anciens coupent avec des faux d'adulte et nous, les petits, avec des faucilles, par-derrière ; nous avançons sur le pré dénudé où courent les mulots.

attire notre attention sur ces usages d'*arriver* et *atteindre* qui mettent en jeu des relations cible-site instables. Il s'agit dans ces cas d'exprimer l'évaluation d'un rapport d'extension (i.e. de mesure) à un moment donné. Cette expression d'une extension est selon nous rendue possible par le fait que ces verbes sont des changements de relation finaux avec déplacement antérieur présupposé ; c'est-à-dire qu'un changement d'emplacement présupposé précède le changement de relation. Cette séquence, changement d'emplacement puis changement de relation, contraste avec la concomitance des deux types de changement dont nous avons parlé dans la conclusion de notre section précédente, et facilite - contrairement aux verbes de changement de relation initiaux de type inclusion/contenance (par ex. *sortir*) par exemple -, la conceptualisation d'une étendue dont le point de départ n'est pas précisé. Le point "d'arrivée", par contre, profite

14. Dans l'acception suivante : "Entourer en serrant, en comprimant avec plus ou moins de force", source <http://www.cnrtl.fr/definition/enserrer>

15. Dans l'acception suivante : "Entourer étroitement de manière à contenir, à tenir enfermé." *ibid.*

d'un changement de relation locative élémentaire assez "neutre" (c'est-à-dire relatif à la préposition *à*, et non pas à des relations locatives plus complexes de type support ou contenance), ce qui permet d'utiliser un site qui n'est pas forcément dans un réel rapport de contrôle contraint avec la cible.

Nous avons signalé que la construction [Cible : cheveux/objets] + *tomber* + [Site : partie du corps] se référait à des relations cible-site présentant un caractère plus ou moins instable. Cette construction, dont nous donnons deux attestations ci-dessous, n'est pas sans rappeler l'exemple (150') dans lequel le site est, lui aussi, une partie du tout :

(499') Ce petit homme barbu, portant chapeau et lunettes qui surgit sur le pas de la porte vêtu d'une gabardine verte lui tombant jusqu'aux pieds, oui, j'en ai immédiatement l'intuition : il est déguisé.

(507') Il était trapu et impassible ; ses cheveux noirs lui tombaient sur les épaules.

La nature du verbe présent dans ces descriptions pourrait, cependant, contredire l'hypothèse d'instabilité puisqu'il ne dénote, par lui-même, ni un changement d'emplacement ni un changement de relation locative élémentaire. C'est pour nous, au contraire, la preuve du rôle crucial de la préposition dans l'élaboration de l'expression du changement d'emplacement et/ou de relation locative élémentaire, raison pour laquelle nous devons aborder maintenant cette composante de nos exemples avant de poursuivre notre analyse générale.

4.3 Nature des prépositions

4.3.1 Typologie des prépositions

Après une première tentative d'examen de nos données selon l'opposition traditionnelle entre prépositions topologiques et projectives (cf. par ex Borillo, 1998), i.e. « *selon qu'elles expriment une relation de contact ou d'inclusion dans une portion d'espace intérieure au lieu de référence du site [...] ou au contraire, l'inclusion dans une portion d'espace extérieure au lieu de référence du site* »¹⁶ (Borillo, 1998, p. 82), nous avons préféré nous tourner vers les bases jetées par Aurnague (à paraître) qui, si elles méritent peut-être de plus amples développements, sont de fait plus adéquates avec le cadre théorique que nous avons adopté pour les verbes.

Et pour cause, puisqu'ici aussi les notions de changement de relation locative élémentaire et de changement d'emplacement vont structurer notre compréhension des

16. Il s'agit ici des notions **topologiques** de contact et d'inclusion, à ne pas confondre avec les concepts fonctionnels vandeloisiens de support et de contenance.

prépositions spatiales françaises, de manière plus efficace et plus fine que la double opposition topologique/projectif - positionnel/dynamique. Ainsi, les changements de relation locative élémentaire et d'emplacement à polarité finale s'expriment la plupart du temps en français par l'association d'un verbe de changement de relation locative élémentaire et d'emplacement de polarité finale ou d'un verbe tendanciel (simple changement d'emplacement) avec une préposition statique (comme *à, dans, sur...*) qui encodera aussi des contraintes géométriques et/ou fonctionnelles (routine sociale, localisation, inclusion/contenance, contact/support)¹⁷. La préposition *de*, quant à elle, ne fait qu'indiquer la polarité initiale d'un changement de relation (pas forcément locative élémentaire, et encore moins doublée d'un changement d'emplacement, comme en témoigne son utilisation avec des verbes ne dénotant ni un changement de relation locative élémentaire ni un changement d'emplacement, dans des exemples du type *Max a dévissé la plaque du sol* de Boons, 1987). Les changements de relation locative élémentaire et d'emplacement médians seront le domaine réservé des prépositions *par* (interprétation de type "trajet", comme dans *Gérard est passé par Montluçon*) et *via*.

D'autres prépositions dénotent un simple changement d'emplacement. Il s'agit de *à travers, par* dans son interprétation "imprécise" (*par monts et par vaux*), *le long de, vers, dans la direction de, ...* Pour les deux dernières, et afin d'éviter une confusion avec les changements de relation locative élémentaire qui sont les seuls à pouvoir réellement signifier une polarité finale, l'auteur propose le terme de "prospectivité"¹⁸. Reste à signaler la particularité des prépositions *depuis* et *jusqu'à*, qui, bien plutôt qu'un changement de relation locative élémentaire, dénotent une mesure¹⁹.

4.3.2 Résultats

Tout d'abord, il convient de signaler une difficulté inhérente à notre sujet. Il est, en effet, compliqué de décider que l'usage d'une préposition simple relève de la stativité ou du dynamisme lorsqu'on parle de mouvement fictif! Lorsque la combinaison Verbe + Préposition n'était pas simple à évaluer en termes de changements de relation locative élémentaire et d'emplacement (i.e. lorsque le verbe ne combine pas, lui-même, ces deux

17. Notons que, pris dans leur interprétation finale, les prépositions statiques ne dénotent pas nécessairement, par elles-mêmes, un changement de relation **et d'emplacement**. *Sur* et *à* de type "routine sociale", par exemple, réfèrent à un changement de relation final qui ne s'accompagne d'aucun changement d'emplacement.

18. La "rétrospectivité" correspondant aux changements d'emplacement orientés d'après la source du trajet.

19. En effet, *Gérard a couru jusqu'à l'église* n'implique pas que Gérard soit à l'église au terme du procès, contrairement à *Gérard a couru à l'église*. La description *Ensuite il a marché* peut d'ailleurs constituer une suite valide de la première phrase mais non de la seconde, comme l'a observé Vandeloise (1987).

sortes de changement), nous avons remplacé la cible par une autre, mouvante, afin de nous aider dans notre appréciation (comme illustré dans les exemples simplifiés, mais inspirés de notre corpus, qui suivent).

- (57) a. La cuve se cache sous le plancher.
 b. Le lézard se cache sous le plancher. ⇒ usage statique
- (58) a. L'échelle du grenier tombe dans la cour.
 b. Le lézard du grenier tombe dans la cour. ⇒ changement d'emplacement et changement de relation locative élémentaire
- (59) a. Le lierre court sur le mur.
 b. Le lézard court sur le mur. ⇒ simple changement d'emplacement

4.3.2.1 Complément impliquant un changement de relation locative élémentaire initial

Les 56 exemples combinatoires fournissant ce résultat permettent d'affiner les conclusions générales propres au cadre théorique adopté. Nous avons, bien entendu, des verbes de changement de relation locative élémentaire et d'emplacement initiaux (comme *jaillir*, *partir*, *ressortir*, *s'échapper*, *sortir*, *surgir*) et des verbes finaux dont Aurnague (à paraître) a déjà établi et expliqué leur capacité à recevoir un complément prépositionnel de polarité opposée (comme *venir*, qui, du fait de sa composante déictique, présuppose le point final du trajet). Dans ce dernier cas, la combinaison entre ces verbes finaux et les compléments prépositionnels initiaux entraîne une bipolarité du procès (un double changement de relation, initial et final).

Mais nous retrouvons aussi des verbes tendanciels (*dégringoler*, *descendre*, *monter*) pour lesquels nous sommes, de fait, plus enclins à envisager un changement de relation locative élémentaire final que sa contrepartie initiale. Pourtant, le mécanisme est le même : c'est la combinaison de la préposition *de*, qui, comme nous l'avons vu, ne signale qu'un changement de relation initial et les composantes tendanciennes du sémantisme du verbe qui oriente l'interprétation vers un déplacement au sens strict (tel que nous l'avons défini au chapitre précédent).

Plus curieuse peut-être, la présence des verbes *retomber* et *tomber* dans certains des exemples. Signalons, dès maintenant, que *tomber* sera retrouvé dans les combinaisons impliquant des changements de relation locative élémentaire finaux ainsi que des changements d'emplacement prospectifs. Bien que les verbes de perte d'équilibre ne dénotent rien d'autre, justement, qu'une perte d'équilibre, notre monde est ainsi fait - et cet état des choses est si prégnant qu'il n'est pas étonnant de déceler sa manifestation dans la langue - que de nombreux objets manquant de support opèrent un...

changement d'emplacement dû à la gravité c'est-à-dire, à l'entraînement par une force. Les verbes de perte d'équilibre sont donc eux aussi, des verbes "tendanciels" : de la même manière que des verbes dénotant un changement d'emplacement peuvent, dans un contexte approprié, signifier un changement de relation locative élémentaire, des verbes ne dénotant ni un changement de relation ni un changement d'emplacement peuvent, dans un contexte adapté, signifier un changement d'emplacement, voire un changement de relation locative élémentaire. Nous reviendrons sur cet élargissement de la notion de tendancialité mais rappelons que, dans les cas évoqués, c'est bien la préposition *de* qui crée le changement de relation.

Enfin, l'exemple suivant contient une excentricité si l'on suit de manière trop rigoureuse les bases de notre cadre théorique :

- (97') Imagine qu'un trait de peinture blanche te sépare en deux, t'encerclant, allant de ta nuque et revenant à ta nuque, naissant sur ta nuque et se terminant au même point sur ta nuque.

Aller ne devrait pas pouvoir entrer dans une construction avec un seul complément prépositionnel de polarité initiale (* *Henri va du XV^e arrondissement*), mais cette tension est ici soulagée par la proposition participiale suivante, combinant verbe et complément de polarité finale. Cette construction est, de plus, un moyen de contourner le problème pragmatique que pose le fait que la source et le but soient tous deux "la nuque" : *allant de ta nuque à ta nuque* serait une expression étrange, dont on se demanderait si elle dénote un mouvement/déplacement (fictif ou non).

4.3.2.2 Complément impliquant un changement de relation locative élémentaire final

Nos 74 exemples de combinaisons Verbe + Préposition introduisant un changement de relation et d'emplacement final ne font, eux, intervenir aucun verbe de polarité initiale à part *s'élançer* et *s'enfuir*. Ces deux verbes de changement initial, indépendant pour l'un (à partir d'une position), étendu pour l'autre, mobilisent la notion de vitesse, et peuvent, dans certaines circonstances, exprimer un changement d'emplacement consécutif au changement de relation locative élémentaire initial qu'ils dénotent. Ils sont donc tout à fait aptes à introduire un autre changement de relation locative élémentaire final au sein du même procès. Nous retrouvons, par ailleurs, quelques verbes tendanciels (*dégringoler*, *descendre*, *grimper*, *monter*, *plonger*, *remonter*), les verbes *retomber* et *tomber* dont nous venons de parler, et, bien sûr, beaucoup de verbes finaux.

Les cas susceptibles d'attirer particulièrement notre attention concernent, encore une fois, les verbes ne dénotant ni un changement de relation locative élémentaire ni un changement de relation, et, plus précisément ici *s'enliser* et *se perdre*. Pour le

premier, il s'agit du seul exemple faisant intervenir ce verbe, les entités en présence et la connaissance du monde n'étant certainement pas étrangères à l'interprétation obtenue (422). Cette interprétation n'est pas sans rappeler celle suscitée par le type de construction mettant en jeu des verbes tendanciels comme *descendre* ou *plonger*.

(422') La montagne, avec les villes couchées, s'enlise dans la mer.

Le second verbe (*se perdre*) n'est, de même, attesté que deux fois dans la construction considérée. Pour l'un de ces exemples (un escalier qui se perd dans la brume), le processus interprétatif semble être identique à celui décrit pour *s'enliser*. Pour l'autre, il s'agit clairement d'un changement de relation final induit par le verbe *fuir* (changement initial étendu, et donc, comme nous venons de le dire, tout à fait enclin à apparaître avec un complément de polarité finale) :

(89') Le tout **fuit** et se **perd dans** cet étonnant satin de conte de fées.

4.3.2.3 Complément impliquant un changement de relation locative élémentaire médian

Sans surprise, les 15 exemples de ce type de combinaison relèvent presque tous du verbe *passer*. Une exception, avec la combinaison du verbe *entrer* et de la préposition *par*.

4.3.2.4 Complément impliquant un changement d'emplacement

Les prépositions prospectives²⁰ étant fréquemment utilisées dans notre corpus, on ne s'étonnera pas de constater que les "compléments" introduisant un simple changement d'emplacement constituent la catégorie la plus fournie. Pour le changement d'emplacement prospectif, nous obtenons 61 exemples, tandis que pour le changement d'emplacement "non-orienté", nous en avons 40. Notons qu'aucun exemple ne dénote un changement d'emplacement rétrospectif simple (la rétrospectivité apparaît toujours en combinaison avec d'autres polarités, finale ou prospective, ce dont nous discuterons plus loin).

Pour les changements d'emplacement non-orientés (i.e. avec des prépositions du type de *le long de*, *contre*, ...), les verbes concernés sont, pour la moitié d'entre eux, des verbes tendanciels. L'autre moitié est constituée de prédicats de perte d'équilibre, mais aussi de changements d'extension et/ou de posture (comme *s'allonger*, *s'étaler*

20. Notons que nous avons fait le choix d'intégrer les prépositions de mesure (*depuis*, *jusqu'à*) dans les prépositions rétrospectives et prospectives. Nous avons conscience que ceci est discutable, mais néanmoins il nous semble que, considérant le but poursuivi dans cette section, cela n'a pas de réelle incidence sur nos conclusions ; de plus, nous signalons la spécificité des constructions impliquant ces prépositions.

ou *s'étendre*), et d'autres verbes ne dénotant ni un changement d'emplacement ni un changement de relation locative élémentaire. Certains de ces verbes pourraient peut-être être qualifiés de changement de posture (comme *tourner* et *tournoyer*, qui réfèrent simplement à une rotation), alors qu'un autre, dénotant un contrôle du site sur la cible (*s'enfoncer*), permet par sa compatibilité avec la notion de direction, d'exprimer une étendue dans des contextes appropriés.

Notons que, pour ces combinaisons introduisant un changement d'emplacement non-orienté, des prépositions statiques comme *dans* ou *sur* apparaissent (cf. notre exemple simplifié (59a)).

Les changements d'emplacement prospectifs sont, quant à un tiers d'entre eux, exprimés en termes de mesure (avec la préposition *jusqu'à*), avec les verbes *dégringoler*, *descendre*, *filer*, *grimper*, *monter*, *s'élever*, *s'en aller*, *tomber*, *tourner* et *venir*. On le voit, il s'agit principalement de verbes tendanciels, surtout si l'on intègre *tomber* dans cette catégorie du fait de son orientation verticale. Pour le reste (i.e. dans les combinaisons faisant intervenir des prépositions comme *vers* et *en direction de*) nous avons quelques verbes de changement de relation initial indépendant (à partir d'une position ou non) : *partir*, *s'élancer*, *s'en aller*, un verbe de changement de relation initial étendu, *s'enfuir*, de rares exemples avec des verbes finaux (comme *aller* et *venir*) et, principalement (en termes numériques), des exemples basés sur des verbes tendanciels.

4.3.2.5 Combinaison de changements de relation locative élémentaire initial et final, ou combinaison de mesures rétrospective et prospective

Ces combinaisons sont celles constituées par la mention de deux sites, dans des constructions de type *de...à* ou *depuis...jusqu'à*. Elles sont, en fait, assez rares dans notre corpus. Pour les premières, nous disposons de 4 exemples avec *aller*, 3 avec *courir*, un avec *s'élever* et un avec *s'étaler*. Pour les secondes, nous avons un exemple avec *courir*, un avec *monter*, et un autre avec *s'étendre*. Nous avons donc un seul verbe dénotant un changement de relation locative élémentaire²¹, deux verbes (tendanciels) de changement d'emplacement, et deux verbes de changement d'extension.

21. Notons, à ce sujet, qu' *aller* pourrait être un verbe qui, à l'origine, aurait pu servir à ne dénoter qu'un simple changement d'emplacement, comme en témoignent les emplois résiduels où il est combiné à des prépositions telles que *par* "imprécis" ou *à travers* (*aller par/à travers les rues*, cf. Aurnague, 2011b). Le verbe de l'ancien français *aler*, lorsqu'il est employé avec l'auxiliaire *avoir*, signifierait en effet pour certains philologues "faire de la route", "marcher" (Nordhal, 1977).

4.3.2.6 Complément n'impliquant aucun changement

Il existe aussi un grand nombre d'exemples où la combinaison d'un verbe ne dénotant ni un changement d'emplacement ni un changement de relation locative élémentaire, et d'une préposition statique produit, sans surprise, un énoncé qui ne semble pas dénoter un quelconque changement (cf. par ex. notre exemple simplifié (57a)).

4.3.3 Commentaires

Ce rapide recensement nous permet, premièrement, d'apprécier la notion de *goal-bias* en ce qui concerne le mouvement fictif. Cette notion renvoie à une asymétrie maintes fois observée (et dont une explication des causes linguistiques est proposée par Aurnague, à paraître) entre les expressions de polarité initiale et finale. De manière générale, dans la langue, l'expression du "but" semble, en effet, privilégiée à celle de la "source", ce qui est, notamment, facilité par la capacité beaucoup plus marquée des verbes initiaux que finaux à adopter un complément prépositionnel de polarité opposée. Numériquement, ce biais ne saute pas ici aux yeux si on écarte les changements d'emplacement prospectifs. Nous avons, dans chaque cas de combinaison signifiant un changement de relation locative élémentaire initial ou final, quelques verbes de la polarité opposée. Certes, la nature de ces verbes est une nouvelle confirmation des explications proposées par Aurnague (à paraître), mais l'asymétrie en termes de nombre d'occurrences ou de nombre de verbes de polarité opposée mis en jeu n'est pas non plus flagrante ; peut-être faudrait-il un corpus plus grand pour pouvoir en juger efficacement.

Quand on englobe dans ces observations l'opposition entre retrospectivité et prospectivité, l'asymétrie est alors totale. Comme nous l'avons signalé, aucun changement d'emplacement retrospectif n'apparaît de manière isolée dans notre corpus. Ceci est expliqué dans Aurnague (à paraître) et nous l'avons déjà mentionné pour les compléments impliquant un changement de relation locative élémentaire initial : seuls *arriver* et *venir* permettent ce type de complémentation, car ils sont les seuls à poser implicitement le site final qui permet une mesure rétrospective.

Deuxièmement, on nous reprochera peut-être d'avoir ouvert, dans ce volet de l'étude, la porte à une extension de la notion de tendancialité, en l'appliquant à des verbes ne dénotant pas un changement d'emplacement. Cela ne nous paraît pas abusif, dans le sens où le même faisceau de propriétés sémantiques reste constitutif de la notion pour les cas considérés (avec, en particulier, un accent sur la direction et l'entraînement par une force). Quoiqu'il en soit, il est important de noter que ce recensement des combinaisons entre verbes et prépositions nous informe de la propension qu'ont certains verbes de perte d'équilibre à signifier (au moins) un changement d'emplacement et,

dans une moindre mesure, du fait que nous retrouvons, à plusieurs reprises, d’une part des verbes de rotation (*tourner, tourner*) et d’autre part des verbes tels que *s’enliser, s’enfoncer* dans l’expression d’un changement d’emplacement, simple ou prospectif.

Enfin, il est remarquable que les verbes apparaissant avec des compléments en *de...à* ou *depuis...jusqu’à* forment une liste restreinte très comparable à celle que la présence de compléments de mesure nous avait permis de dresser dans la section précédente (*aller, courir, monter, s’élever, s’étaler, s’étendre* pour la première, et *aller, dépasser, monter, s’arrêter, s’élever, s’étaler, s’étendre* pour la seconde). Plus qu’un signe du hasard, nous y voyons la marque du fait que ces verbes sont particulièrement adaptés pour pouvoir signifier une longueur ou une aire. *S’étaler* et *s’étendre* ont été classés comme verbes d’absence de changement de relation locative élémentaire et de changement d’emplacement. Au sein de cette catégorie, ils sont même à considérer comme des changements d’extension, pour peu que l’on accorde le primat étymologique de la signification car, au final, on pourrait simplement les qualifier de “verbes d’extension” (sans parler de changement). *Courir, monter* et *s’élever* ont été classés dans les verbes de changement d’emplacement rendant possible un changement de relation, le premier du fait de sa dénotation de la vitesse, les deux autres à cause de leur orientation verticale intrinsèque, bref, pour des raisons de tendancialité. On remarque que ces deux verbes réfèrent à une direction verticale supérieure. Cela ne signifie pas que *descendre* serait inapte à exprimer l’ensemble d’une étendue, ou une mesure, mais montre une asymétrie somme toute naturelle : le point de départ d’une mesure ou d’une étendue pouvant être présumé (en effet, la base d’une montagne par exemple n’est jamais, dans des contextes réalistes, détachée du sol) et les entités verticales concernées par nos énoncés étant souvent “posées” sur une base inférable, la prégnance de la direction “vers le haut” n’a rien d’étonnant. Seul *aller* est donc un véritable verbe de déplacement, changement de relation final avec déplacement antérieur intégré (c’est-à-dire qu’un changement d’emplacement précédant le changement de relation final est intégré au sémantisme du verbe), et nous avons signalé dans notre note de bas de page n°21 qu’il avait pu, dans le passé, être un simple verbe de changement d’emplacement. *Aller* est un des rares verbes de sa catégorie à ne pas intégrer la composante déictique, ce qui lui donne une neutralité sémantique relative, en sus de sa capacité à dénoter l’intégralité d’un processus de déplacement.

4.4 Synthèse

Dans ce chapitre, il nous semble avoir dégagé plusieurs faits qu’il convient de réorganiser et préciser. L’opposition entre stativité et dynamisme nous semble primordiale :

notre cadre théorique nous permet, en effet, de distinguer un riche continuum entre des verbes ne dénotant pas vraiment un mouvement, même au sens large (comme *se cacher*) et d'autres où la notion de déplacement est fortement présente (comme par exemple *s'enfuir*). Pour cette extrémité du continuum, nous avons souligné d'intéressantes différences entre les situations où le changement d'emplacement était concomitant au changement de relation locative élémentaire, et celles où un changement d'emplacement précédait ou suivait le(s) changement(s) de relation locative élémentaire. Les notions d'orientation verticale, de forme, ont aussi attiré notre attention sur une particularité du mouvement fictif, à savoir son utilisation dans l'expression de rapports contingents entre cibles et sites. Enfin, la discussion sur la notion de parcours conceptualisé a mis en avant l'importance de la perception, ce qui nous permettra de dépasser une conception purement géométrique de la sémantique de l'espace.

4.4.1 Stativité vs. dynamisme

Notre recensement des combinaisons des verbes et des prépositions a permis de confirmer le fait que certains des verbes de notre liste étaient difficilement qualifiables de verbes de "mouvement". Il s'agit de verbes de la classe que nous avons nommée "verbes ne dénotant ni un changement de relation locative élémentaire ni un changement d'emplacement". Néanmoins, tous les verbes de cette classe ne sont pas équivalents. Nos données montrent que les verbes de perte d'équilibre sont tout à fait aptes à entrer dans des constructions exprimant un changement d'emplacement, voire même un changement de relation locative élémentaire. D'autres verbes, tels que *s'enliser* ont aussi montré ce type d'aptitude. Autre sous-catégorie de verbes de cette classe ayant fait preuve d'un comportement particulier, ceux permettant l'expression d'un changement d'extension (*s'allonger, s'étaler, s'étendre...*)

Pour les autres verbes, est-il vraiment pertinent de parler de "mouvement fictif" ? Difficile à trancher, néanmoins cela a le mérite d'attirer notre attention sur les dangers des études qui ne sont pas basées sur un cadre théorique précis (visant en particulier à classer les verbes) confronté à des données attestées. Les travaux appartenant au paradigme "classique" de la linguistique cognitive souffrent peut-être donc bien d'un effet de prototypie, en grossissant l'importance de certains types d'exemples, ce qui ne peut que biaiser leurs conclusions. Le mouvement fictif (même dans le sens restreint que nous lui avons donné) n'est peut-être pas une "espèce naturelle"²² et regroupe certainement différents types de procédés, dont certains sont à la lisière entre simple expression de la stativité et utilisation d'un verbe présupposant plus que dénotant directement un mouvement (par ex. *se cacher*).

22. En référence à Machery (2004).

Autres riverains de cette frontière entre stativité et dynamisme, les verbes pour lesquels nous avons émis l’hypothèse d’un processus de lexicalisation de la stativité par le mouvement fictif, dont le plus emblématique est *traîner*. S’il appartient bien aux changements d’emplacement, nous avons déjà signalé que son “anti-tendancialité” (i.e. son importante composante sémantique de lenteur) faisait de lui un verbe quasi-statif. Ce fait, ainsi que notre proposition d’extension de la notion de tendancialité à des verbes ne dénotant ni un changement d’emplacement ni un changement de relation locative élémentaire, montre l’importance des composantes sémantiques identifiées par notre cadre théorique.

4.4.2 Importance du changement d’emplacement

Sur le reste du continuum entre stativité et dynamisme, nous avons montré que la notion de changement d’emplacement était tout à fait intéressante en ce qui concernait l’expression d’une étendue. Ainsi, le point commun entre les expressions comprenant *s’enfuir*, *aller* ou même *courir* (en combinaison avec une préposition adéquate pour l’expression d’un déplacement) est la présence d’un changement d’emplacement non concomitant au changement de relation locative élémentaire dans le sémantisme même du verbe. Ces verbes sont tout à fait adéquats pour représenter les exemples habituels et prototypiques du mouvement fictif dans la littérature, le changement d’emplacement en question permettant, en effet, la conceptualisation d’un “parcours”, et impliquant donc l’interprétation d’une entité “étendue”.

Autre argument pour cette proposition, cette fois en “négatif” : nous avons indiqué que les entités apparaissant avec les verbes de changement de relation de type contenance n’avaient pas cette propriété d’extension prégnante, et que la notion de parcours n’était certainement pas appropriée pour eux. De même, ces verbes n’apparaissent pas dans notre corpus avec des compléments prépositionnels de polarité opposée : leur utilisation est donc restreinte à des cas de figure où le changement d’emplacement est concomitant au changement de relation locative élémentaire, et cela se traduit par une interprétation en termes d’accès/occultation **à la perception** plutôt qu’en termes de parcours et d’étendue.

Enfin, nous avons aussi cité *arriver* et *atteindre*, qui sont principalement utilisés pour exprimer une évaluation de mesure en mettant en rapport une extrémité de l’entité-cible avec une partie de l’entité-site. Ici aussi, nous pensons que le changement d’emplacement antérieur présupposé qui caractérise ces verbes est propice à ce type d’interprétation : l’étendue est présupposée, et la focalisation opérée sur l’extrémité.

4.4.3 Orientation verticale : forme *vs.* structure

L'étude des verbes intégrant une composante d'orientation verticale (comme *monter* et *descendre*) nous a amené à des conclusions très proches de celles d'Emirikian (2008) citées dans notre premier chapitre. Distinguer les cas où l'entité-cible est, elle-même, orientée verticalement (comme dans le cas de *montagne*, d'*escalier* . . .) ou non (comme dans le cas de *route* par ex.) paraît, en effet, tout à fait pertinent. Dans le premier cas, les constructions absolues et les compléments de mesure sont inadéquats, car le verbe ne permet pas de signifier une déclivité autre que celle déjà présente dans le sémantisme du nom de la cible. Il s'agit d'exprimer l'évaluation de la hauteur de l'entité, ou, plus souvent, son rapport à d'autres entités dans le cadre d'une structure plus large. L'expression de mouvement fictif n'est alors qu'un moment d'une description plus vaste d'une organisation, d'un agencement entre plusieurs entités. Dans le second cas, les compléments de mesure et les constructions absolues sont tout à fait possibles, car il s'agit, à ce moment, d'exprimer la forme de l'entité-cible.

Si l'orientation verticale a permis d'attirer notre attention sur cette articulation entre forme de l'entité et description d'un agencement entre plusieurs entités, elle n'en constitue pas le seul révélateur. Nous avons, par exemple, souligné la particularité du verbe *enjamber*, qui n'apparaît qu'avec des ponts (ou des entités de la même forme). De la même manière que pour les escaliers qui montent ou qui descendent, nous ne pensons pas qu'il s'agit, dans ce type d'emploi, de renseigner le lecteur ou l'interlocuteur sur la forme de l'entité-cible, mais bien plutôt de placer cette entité au sein d'une organisation plus large, et d'indiquer des rapports configurationnels entre plusieurs entités. A l'opposé, le verbe *serpenter* est clairement utilisé pour signifier la forme d'une entité cible.

4.4.4 Limites de l'approche géométrique

Enfin, pour un lecteur de Vandeloise, les données présentées ici vont dans le sens d'une critique de l'approche totalement géométrique de la sémantique de l'espace, et apportent, si besoin en était, de nouveaux arguments dans la besace de l'approche fonctionnelle²³. Nous espérons montrer dans cette sous-section que le concept de contenance a un potentiel explicatif supérieur à celui de la simple inclusion topologique, notamment grâce à la problématique de l'accès à la perception. Nous aborderons aussi le concept de contrôle, afin d'illustrer les bénéfices de cette approche, idées que nous comptons développer dans de futurs travaux.

23. Nous avons dans cette thèse principalement cité les travaux de Vandeloise lui-même, mais ses propositions continuent d'être fécondes. Le lecteur intéressé pourra par exemple se reporter au numéro spécial de la revue CORELA qui lui a été dédiée (Col et Collin, 2010) pour découvrir plusieurs travaux récents s'inscrivant dans cette approche fonctionnelle.

4.4.4.1 L'accès à la perception

Si, chez Vandeloise (1986), les problématiques d'accès à la perception sont plutôt l'apanage des prépositions *derrière* et *sous*, il a, au cours des développements de ses travaux, ajouté aux traits de la préposition *dans* la capacité à signifier que le site cachait la cible (par ex. Vandeloise, 2003). Plusieurs exemples de notre corpus pourraient confirmer cette hypothèse en pointant les liens entre les verbes de changement de relation locative élémentaire de type contenance et le changement d'accès à la perception (les initiaux indiquant une manifestation et les finaux une occultation). Nous avons déjà cité :

(335') Sur cette photo en noir et blanc, au premier plan, à plat ventre, trois filles et un garçon, seul le haut du corps est visible, le reste plongeant dans une pente.

Certaines de nos attestations impliquant *sortir* semblent également aller dans ce sens. Citons par exemple :

(473') deux tubes de peau, viande et os, lourds, mous, doigts de pied violacés qui sortent de sous les draps blancs

(482') sa cravate molle et sans tenue sort comme celle d'une femme de son col entrouvert !

Il en va de même avec *rentrer* dont on peut voir ici un exemple assez explicite :

(356') Quelqu'un me dit : va au Mont Fuji. J'allai, mais il était invisible, rentré sous les brumes.

4.4.4.2 Le contrôle

Contrairement à la simple inclusion topologique, la contenance est aussi l'expression d'un contrôle du site sur la cible. En cela, nous nous rapprochons des notions de dynamique des forces développées par Talmy (2000a)²⁴. En effet, dans les exemples suivants, la cible est l'agoniste et le site l'antagoniste, ce qui explique l'idée de force induite par les verbes concernés :

(493') des gerbes de roses potagères surgissent de l'asphalte.

(255') elles feront grappes, également luisantes, dans une balance attachée à l'arbuste qui jaillit de la roche volcanique

Notons, au passage, que cette idée de contrôle du site sur la cible n'est pas, dans notre classification, le seul fait des verbes de changement de relation de type inclusion/contenance. Avec ces derniers, du fait de la contenance, la sortie du contrôle

24. Bien que pour cet auteur cela ne concerne pas les prépositions, et donc ce qui correspond chez nous aux relations (locatives élémentaires ou autres).

entraîne l'idée de force, tandis qu'avec les changements de relation initiaux étendus, la sortie du contrôle est une "échappée" : plus que sur la force, le sémantisme appuie sur la discrétion ou la vitesse (dans les termes de notre cadre théorique, un changement d'emplacement subséquent au changement de relation locative élémentaire). Les deux exemples ci-dessous utilisant *s'échapper* illustrent cette mobilisation de la notion de contrôle avec les changements de relation initiaux étendus :

(380') une force aiguë a agi sur mon destin vers les 20 ans comme on tire un élastique ou le fil qui s'échappe d'un pull-over.

(381') cette fille qui porte à nouveau des lunettes, les cheveux tirés en un catogan d'où s'échappe une mèche dans le cou.

où les cibles sont censées être contrôlées par (on pourrait même dire contenues dans) les sites.

Sans empiéter sur notre prochain chapitre, citons, enfin, cet exemple :

(98') soirées au cours desquelles des dames élégantes, des 'southern Belles' buvant des 'mint juleps' servis avec style par des mains noires sortant de livrées blanches laissant s'échapper sans excès de présence des têtes d'égale noirceur, m'interrogeraient, de leurs voix traînantes, désuètes mais sensuelles de sudistes décadentes, nostalgiques

où on peut limiter l'interprétation de *sortir* à une problématique d'accès à la perception, tandis que *s'échapper* introduit plus clairement l'idée de contrôle. Le contexte permet de comprendre cette intervention du contrôle qui pourrait paraître, au premier abord, incongrue : sudistes blanches, serveurs noirs engoncés dans des livrées blanches, quasi réifiés puisque dénotés par leurs parties du corps, et dont on ne tolérerait manifestement pas un « *excès de présence* ». . . Sans ambiguïté, l'auteur décrit le contrôle d'une "couleur" sur une autre. . .

4.5 Conclusion

Nous avons, dans ce chapitre, détaillé les interactions entre cibles, sites, verbes et prépositions qui apparaissaient dans notre corpus d'exemples, et ce dans un cadre théorique clairement posé. Cela nous a permis de soulever différentes problématiques liées au mouvement fictif dans d'autres termes que la traditionnelle opposition entre *Path* et *Manner* :

- la frontière, peut-être pas si évidente, entre stativité et mouvement fictif ;
- une relativisation du statut habituellement absolu de la notion de parcours conceptualisé, avec une explication en termes de changement d'emplacement et de changement de relation locative élémentaire ;

- une relativisation du rôle souvent attribué à la notion de forme de l'entité-cible, au profit de celle d'organisation et d'agencement entre plusieurs entités ;
- et, enfin, la suggestion d'un possible au-delà de la vision purement géométrique de la sémantique de l'espace.

Tout ceci constitue un apport déjà intéressant pour notre sujet, alors même que nous nous sommes limité à étudier les expressions du mouvement fictif à leur niveau le plus basique, celui de la phrase simple. Nous allons maintenant nous tourner vers l'inscription de cette structure de base dans le discours.

Troisième partie

Le déplacement fictif à travers le prisme du discours

Chapitre 5

Quelques propriétés significatives des descriptions de mouvement fictif en discours

5.1 Introduction

Dans ce chapitre, nous nous consacrerons à l'étude de l'inscription de nos énoncés de mouvement fictif dans leur contexte discursif. Notons qu'à cette fin, nous utiliserons presque exclusivement nos exemples dits "mixtes", dont le contexte a été élargi dans ce but, souvent à l'échelle du paragraphe.

La base théorique de notre démarche dans ce chapitre est comme suit : le mouvement fictif semblant, de l'avis général, être une description d'un parcours mental (ou du parcours d'une perception), nous étudierons tout d'abord l'aspect descriptif de nos exemples de mouvement fictif, grâce aux outils développés par Smith (2003), pour ensuite nous tourner vers ce qui relève du "conceptualisateur" : la perspective depuis laquelle est établie cette description ; puis la source, dans le texte, de cette description ; et enfin les traces, dans l'énonciation, des processus de perception. Nous le verrons, l'examen de ces trois "P" (perspective, personne et perception) n'épuise pas l'ensemble de nos exemples. Nous finirons donc avec les autres procédés pertinents pour notre entreprise descriptive, à savoir les figures de style (personnification, réification, métaphore...)

5.2 Le mouvement fictif comme description

S'il paraît tout à fait conforme à l'intuition d'affirmer que le mouvement fictif sert à décrire des entités statiques à l'aide de verbes de mouvement, le faire en se basant sur des exemples construits relevant uniquement de la phrase simple nous paraît, nous l'avons déjà dit, pour le moins rapide. Nous espérons, avec cette première section, comprendre comment ces énoncés simples de mouvement fictif s'inscrivent dans le reste du discours, pour au final mieux appréhender leur utilité. Puisque nous abordons le phénomène par deux facettes, l'inscription dans le discours et la fonction descriptive, il nous a paru adéquat d'avoir recours aux Modes de discours¹ de Smith (2003), que nous allons maintenant présenter, avant d'analyser nos exemples selon les critères fournis par l'auteur (notamment, en ce qui concerne cette section, le temps et l'aspect), pour ensuite noter quelques faits supplémentaires qui n'ont pas été signalés par Smith et qui apparaissent dans notre corpus.

5.2.1 Modes de discours

L'analyse des modes de discours proposée par Smith (2003) repose tout d'abord sur trois types généraux d'entités, dites de situation, types eux-mêmes subdivisés en deux sous-types, qui forment en fait une typologie des procès. Le premier type général d'entités est celui des Situations², qui pour l'auteur sont liées aux informations aspectuelles, et qu'elle divise en Etats (*States*) et Événements (*Events*, pour ces derniers, la classification de Vendler, 1957, est adoptée, avec l'ajout d'une autre catégorie, les sémelfactifs). La principale différence entre ces deux catégories réside dans le bornage (pas de bornes pour les Etats, contrairement aux Événements); leur point commun est de décrire des situations concrètes, ancrées dans le temps et l'espace. Notons que les Etats incluent ce que l'auteur appelle le parfait (qui correspond à l'aspect accompli des formes composées du français tel qu'indiqué par Riegel, Pellat et Rioul, 2004 et Denis et Sancier-Chateau, 1994).

Les Statifs généraux (*General Statives*, deuxième type général d'entités), n'exprimant pas des situations particulières, ne sont pas considérés comme des Etats et forment un type général d'entités par eux-mêmes, constitué des Phrases génériques (*Generic Sentences*), énoncés concernant des classes plutôt que des individus (comme dans *Le lion a une crinière*), et les Phrases de généralisation (*Generalizing Sentences*), exprimant à propos d'individus des régularités et non des épisodes spécifiques, des faits isolés (comme dans *Sandy parle l'anglais*). Ces Statifs généraux sont encore relative-

1. Nous conservons les majuscules du texte anglais, dans une visée terminologique.

2. A noter, l'ambiguïté assumée dans la terminologie de l'auteur, où *Situations* désigne à la fois l'ensemble des entités présentées dans ce paragraphe, et le sous-type constitué par les Etats et les Événements.

ment concrets, dans le sens où ils sont ancrés dans l'espace et dans le temps, même si les "coordonnées" spatio-temporelles ne sont pas explicites. Ceci les distingue des Entités abstraites (*Abstract Entities*, troisième type général d'entités) qui, elles, concernent l'objet d'un savoir (Faits, *Facts*) ou d'une croyance, d'une attente ou d'une décision (Propositions, *Propositions*). Les premiers sont réputés plus "objectifs" que les seconds, mais cela n'empêche bien sûr pas qu'ils intègrent des éléments marquant une certaine "subjectivité" (comme par exemple l'expression d'une émotion : *Je regrette que notre pays entre en guerre*, ou d'une évaluation : *La politique monétaire japonaise consistant à créer de la monnaie ex nihilo alors que la population ressent déjà les effets de l'inflation est surprenante*).

L'autre concept clé pour la détermination des Modes de discours est la progression textuelle. Dans une Narration typique, le texte progresse grâce à une succession d'événements : la progression textuelle est liée à l'avancée du temps narratif, tandis que dans une Description, le texte progresse grâce à une succession de focalisations sur différentes parties de la scène ou de l'objet décrit. Un autre exemple intuitivement simple de progression textuelle est celle que nous rencontrons dans certains articles de journaux : les situations sont liées au temps d'énonciation, avec de fréquents allers et retours entre le passé et le présent. Pour d'autres modes plus abstraits (appelés atemporels), l'auteur parle d'une progression proche de celle de la Description, où un mouvement qualifié de métaphorique s'opère à travers le domaine du texte.

Même si l'expression de la subjectivité et la structure de présentation du texte font partie des développements effectués par l'auteur, les types de situations et la progression textuelle permettent la caractérisation des cinq Modes de discours.

La Narration (*Narrative*) introduit principalement des Événements et des Etats. La progression du texte s'effectue avec celle du temps narratif :

- (60) Deux ou trois secondes s'écoulèrent et l'appareil se mit à osciller avec un lent mouvement pendulaire, cessant de projeter le faisceau lumineux orangé, mais conservant toujours son nimbe bleuâtre. A une vitesse croissante, l'engin, dont la silhouette s'estompait à travers la lueur, mit le cap vers le sud-est. A deux cents ou trois cents mètres de la tour, il se transforma en une simple sphère de lumière, animée de pulsations irrégulières, et s'éloigna selon une trajectoire de plus en plus erratique.

Jimmy Guieu, *E.B.E. Alerte rouge*

Le Rapport (*Report*) introduit aussi principalement des Événements et des Etats, avec parfois quelques Statifs généraux. La progression du texte ne suit pas celle du

temps narratif mais s'effectue avec des allers et retours par rapport au temps d'énonciation :

- (61) Les forces de l'Alliance atlantique (Otan) présentes en Afghanistan ont ouvert une enquête sur la "bavure" américaine qui a coûté la vie à cinq policiers afghans dans la nuit de mercredi à jeudi.

Hier, les forces spéciales afghanes ont demandé un renfort aérien lors d'un affrontement avec un groupe de combattants taliban près d'un poste de contrôle de police, a indiqué Ahmad Zia Abdulzai, porte-parole du gouverneur de la province de Nangarhâr, dans l'est du pays. C'est là qu'a eu lieu l'accident. "Un avion américain a alors engagé le combat, tuant par inadvertance cinq membres de la police nationale afghane et en blessant deux autres", a indiqué l'adjutant Bryan Gatewood, porte-parole des troupes de l'Otan.

Cette bavure intervient alors que les Etats-Unis et les responsables afghans doivent trouver un accord sur l'après 2014, date à laquelle les troupes combattantes de la Force internationale d'assistance à la sécurité (Isaf, placée sous le commandement de l'Otan) sont censées quitter l'Afghanistan.

Le Figaro, 1^{er} Août 2013

La Description (*Description*) est aussi un mode basé sur les Evénements et les Etats, mais la progression s'effectue spatialement, à travers une scène :

- (62) D'immenses guirlandes décoraient les plafonds de leurs enchevêtrements tricolores. Des faisceaux de drapeaux se dressaient aux quatre angles de la salle, au-dessus des feuillages poussiéreux de toutes les plantes vertes des services municipaux. Sur le mur du fond, exactement au-dessus du Connard, un grand portrait souriant, trente ou quarante fois plus grand que nature, plongeait ses yeux dans les yeux qui le regardaient, que ce fût de face ou de côté. Le plus monstrueux hydrocéphale semblait une tête d'épingle, à côté de lui. Une devise en trois couleurs entourait ce visage de son arabesque calligraphiée : « Travail, Famille, Patrie. »

André Chamson, *Le puits des miracles*

La Discussion (*Argument*) introduit un nombre significatif de Faits, de Propositions et de Statifs généraux. La progression du texte ne s'effectue pas sur la base d'une succession d'événements ou une progression spatiale, mais selon une évolution dans le domaine textuel :

- (63) En fait, l'idée selon laquelle "les autres" seraient collectivement perméables à l'influence d'une télévision qui nous laisserait personnellement indemnes n'est guère nouvelle. Elle n'est pas non plus spécifique à l'institution parentale. Par

vanité, naïveté ou aveuglement, nous aimons à nous exclure du troupeau téléphage. Ce garde-fou psycho-défensif nous est fonctionnellement nécessaire. Sans lui, comment pourrions-nous laisser nos enfants regarder le poste avec autant d'assiduité ?

Michel Desmurget, *TV Lobotomie*

L'Information (*Information*) connaît le même mode de progression que la Discussion, mais les entités de situations sont principalement des Statifs généraux :

- (64) A l'heure actuelle, le mot libéralisme n'est plus utilisé en France que par ses détracteurs ou ses faux amis. Un citoyen, dans l'environnement actuel, n'a donc aucune chance de connaître le vrai libéralisme, sauf s'il s'y est intéressé activement en lisant par lui-même des ouvrages libéraux. Les idées libérales ne sont pourtant pas absentes, mais elles ne sont jamais défendues avec l'étiquette libérale. Beaucoup d'électeurs y compris de gauche exigent parfois des mesures libérales comme Monsieur Jourdain fait de la prose : sans le savoir.

Daniel Tourre, *Pulp Libéralisme*

L'idée de progression métaphorique au sein du domaine du texte n'est pas, à première vue, intuitivement simple. L'auteur l'établit à partir de l'étude des Référents primaires de chaque proposition du texte, le Référent primaire étant un concept assez proche de la Figure chez Talmy. Ces notions de progression métaphorique et de Référent primaire étant, nous le verrons, assez peu pertinentes dans le cadre de cette thèse, nous n'entrerons pas ici dans le détail de leur exposition. Reprenons notre dernier exemple pour signaler les Référents primaires (en gras) selon les critères déterminés par Smith (2003) :

- (64') A l'heure actuelle, **le mot libéralisme** n'est plus utilisé en France que par ses détracteurs ou ses faux amis. Un citoyen, dans l'environnement actuel, n'a donc aucune chance de connaître **le vrai libéralisme**, sauf s'il s'y est intéressé activement en lisant par lui-même **des ouvrages libéraux**. **Les idées libérales** ne sont pourtant pas absentes, mais **elles** ne sont jamais défendues avec l'étiquette libérale. Beaucoup d'électeurs y compris de gauche exigent parfois **des mesures libérales** comme Monsieur Jourdain fait **de la prose** : sans le savoir.

Ceci nous permet d'illustrer simplement en quoi Smith détecte une progression analogue à celle de la Description ; le lecteur n'est pas invité à se pencher de manière successive sur des détails ou parties d'une scène ou d'un objet, mais sur des aspects d'un concept plus général, qui n'est d'ailleurs pas forcément exprimé. Ici, nous partons d'un mot pour ensuite parler du concept auquel ce mot renvoie ; petit détour par les objets de la médiation de ce concept, auquel on retourne ensuite, avant d'arriver aux

applications de ce concept dans le monde réel.

5.2.2 Résultats

Dans la typologie établie par Smith (2003), nos occurrences de mouvement fictif sont, sans surprise, des Etats. En effet, les temps utilisés sont, par ordre décroissant d'importance, le présent, l'imparfait, et dans une moindre mesure l'infinitif et le participe présent³, quelques participes passés (qui, même lorsqu'on écarte leur aspect "accompli", relèvent toujours du mouvement fictif), et un passé simple. Ce dernier cas, surprenant au vu des présupposés issus de la littérature, concerne *traîner* :

(563') À cause des 'événements' il n'y eut aucune relecture des épreuves, aucune correction. Les exemplaires traînèrent pendant des mois dans des cartons où j'allai en chercher certains à l'automne.

et met en jeu un aspect duratif, indubitable du fait de l'adverbial *pendant des mois*.

A part cet exemple marginal, concernant un verbe dont nous avons, au chapitre précédent, signalé l'aspect transitoire entre mouvement factuel et stativité, nous sommes donc totalement dans les conditions énoncées par les précédentes recherches sur le sujet. Toutes nos occurrences mettent en effet en jeu un aspect séquant, c'est-à-dire, selon les termes de Langacker (1987b), une observation séquentielle. En termes de Modes de discours, nous avons principalement trois configurations : des Narrations pures, où nos occurrences jouent le rôle d'arrière-plans descriptifs (souvent à l'imparfait), considérés par Smith (2003) comme des îlots de Descriptions au sein des Narrations ; des alternances entre Modes de Description et de Narration ; et des Descriptions pures. Voici un exemple pour chaque configuration, avec les Descriptions en italique (y compris les arrière-plans de la Narration) :

(96) La vieille Bousque arrivait toujours si précipitamment que *le temps semblait lui manquer*. Des Bugues, on la voyait poindre, au loin, au-delà d'*une haie de néfliers qui séparaient nos terres de celles de ses enfants*. Un étroit sentier traversait cette haie et, à sa trouée, *s'élevait une petite butte* qu'elle montait et descendait aussi lestement qu'une jeune femme. Ensuite, elle longeait un rang d'artichauts, tête baissée, et toujours de ce même pas tragique. On eût dit qu'elle n'aurait pas pu marcher moins vite sans tomber. *Son corps était cassé*

3. Signalons que de rares occurrences d'adjectifs dérivés du participe présent ont été conservées et que cela ne relève pas d'une totale incompétence en syntaxe de notre part : il s'agissait plus d'adopter la démarche la plus intégrative possible, afin d'appréhender au mieux le phénomène du mouvement fictif.

à la taille à force de s'être penché sur son feu durant les longues après-midi d'hiver, et ses bras maigres flottaient de-ci de-là, comme les balanciers d'une machine ; ils semblaient trop longs maintenant, quoiqu'ils fussent touchés par le même roidissement qui avait atteint son corps. Pauvre vieille Bousque.

- (89) Alors, je raconte l'enfance, la métaphysique des adolescences inquiètes pleines de chagrins et de crépuscules, et la Princesse parle à son tour, si correcte et si fine, et si nette à la fois. Je la regarde en silence, avec respect. *Elle n'est pas grande, mais très droite, portant haut sa princière petite tête, que j'imagine très bien rehaussée d'un diadème. Elle a un nez extraordinairement grec, et des yeux très rapprochés, noirs et francs, qui regardent avec bonté et franchise, une petite bouche serrée, un peu cruelle, sur des dents étincelantes. Est-elle belle ? je ne sais pas... Elle est étrange, toute vêtue de satin blanc, avec de merveilleuse épaules nues, qui ne sont pas gênantes à voir, ne donnant pas l'impression d'une nudité outrée parce qu'elles sont jeunes et belles, sans parure, et un tulle appliqué à la naissance des seins qui paraissent petits et ravissants. Le tout fuit et se perd dans cet étonnant satin de conte de fées. Ses bras nus sont recouverts, entourés de perles qui sont des colliers enroulés depuis le poignet grêle jusqu'au coude. Je me suis séparée d'elle pour causer à d'autres, elle s'est approchée d'une vieille fille étrange, laide, et d'une intelligence évidente, avec laquelle elle a parlé. D'un geste net et autoritaire, elle m'a appelée de nouveau. Je l'entendis me présenter en ces termes : “ Mademoiselle Havet, qui a écrit de beaux poèmes ”, et je balbutie “ que la princesse est trop indulgente, et que je n'ai mis dans ces poèmes que mon cœur, mon cœur émerveillé d'enfant ”. La soirée autour de nous déplie ses lustres, ses maîtres d'hôtel, ses dorures de salon à la XVIIIe, très Versailles tout cela, très Régence. Étienne de Beaumont circule avec sa grande tête à la Turenne, son nez bourbonien, et sa courtoisie charmante, toute en gestes et en sourires.*

- (130) *13. Une sculpture représente un homme dont les extrémités, au lieu de saillir, rentrent à l'intérieur du corps. La tête, les mains, les pieds et le sexe sont en creux. L'homme est assis par terre, jambes écartées et bras en croix. Marbre.*⁴

Nous nous devons de signaler dès à présent que nous observons parfois certaines configurations pour le moins étranges, comme le voisinage d'occurrences à l'imparfait et au présent au sein de la même description, mais nous réservons leur traitement pour plus tard. Notons également des occurrences au présent dans un Mode Descriptif (toujours en italique) alternant avec un Mode Narratif impliquant des temps du passé :

4. Le paragraphe est entier.

- (105) Marcelle était très belle, de cette grâce charmante des fleurs et des bêtes impulsives qui changent sans transition selon le temps, et je la regardais marcher, souple et élégante, connaissant mieux qu'elle ce corps mouvant et direct que je tiens la nuit dans mes bras. Nous étant un peu perdues, nous sommes arrivées tard à Saint- Jean, très tard ! mais la route hâtivement parcourue m'avait communiqué une allégresse enfantine où j'aimais à retrouver comme départ cette odeur de la terre dans l'air vif qui me plaisait tant au jardin. *Le restaurant de Saint-Jean est une véranda sur la mer au-dessus de l'espèce de grève où les hommes jouent aux boules. Un avion s'y repose au seuil de la mer qui est sa grande épreuve, et le panorama des montagnes se déroule jusqu'en Italie. Elles descendent dans la mer avec, au bas, les villes minuscules et blanches des hivernages ensoleillés. Il est amusant et confortable de se trouver dans cette pleine campagne et, campé d'un côté sur la route dans une vraie chaumière et, de l'autre, dans une verrière ! ce restaurant de grande tenue, ces maîtres d'hôtel qui ont l'air, sur la place où passe toute la vie du village, d'éternels mariés attendant leur femme pour gagner l'église. Ils servent une bouillabaisse remarquable, un Champagne pas trop jeune, et des crêpes spéciales aux liqueurs. Et, de la table, on voit le défilé des montagnes et des caps qui suffiraient seuls, si l'on n'était pas si humain, au bonheur.* Nous avons rencontré, en sortant, la voiture qu'était allée chercher à Beaulieu le chasseur en veste rouge - l'hirondelle, dirait Colette - et nous sommes parties à Saint-Hospice, que j'ignorais, car c'est un réel miracle. *La route monte et longe la mer que l'on aperçoit entre des bois d'oliviers, prairies d'herbe tentantes où l'on aimerait appuyer le sommeil sourd d'une journée chaude.* Saint-Hospice nous apparut très au crépuscule et déjà ouatée de mystères et d'ombres exquises. *La grande statue couronnée, qui regarde la mer comme une colonne de phare, de dos et dressée dans l'enclos de la tour sarrasine,* me fit une impression peureuse de songe, et je ne suis pas allée la voir de face, n'ayant pas le temps, ni peut-être, à cette heure, le courage. Je crains terriblement le silence des colosses de pierre, et j'aurais une grande terreur du sphinx sans doute. Mais je voudrais évoquer le charme du cimetière et celui du vieux couvent en pierre rose. *Le cimetière est vraiment perdu sur la mer sombre dont les vagues brassaient des émeraudes. De grands cyprès l'entourent, pinceaux d'ombre et de poésie. Il est accoté au couvent dont la porte ronde s'ouvre sur une croix noire.*

Cette alternance explique la forte prépondérance du présent, et va à l'encontre de Riegel, Pellat et Rioul (2004, p. 301), lorsqu'ils affirment que « *l'introduction insolite du présent dans un système temporel au passé crée un effet d'accélération ou de rapidité, voire de dramatisation* ». Au contraire, le passage au présent sert manifestement

à interrompre la progression temporelle par événements propre au Mode Narratif pour introduire un cadre presque atemporel de Description.

Ce recours au présent signifie certainement aussi que les structures décrites sont d'une stabilité qui dépasse le cadre de référence temporel établi par le reste du discours. Le présent est d'ailleurs le temps de la définition, et le seul de nos exemples mixtes sortant du motif général dégagé ici (le mouvement fictif uniquement engagé dans des Descriptions) est justement une définition (Mode Informatif) :

- (139) Ces dépressions ont toujours été de profondeur inégale, ce qui a permis de distinguer une zone néritique ou ensemble des eaux marines qui reposent sur des fonds de moins de 3 000 mètres, une zone pélagique qui va de 3 000 à 5 000 mètres de profondeur et une zone abyssale qui comprend les grosses fosses marines dépassant 5 000 m de fond (Baron, Géogr. générale, IX).

Cette atemporalité de la Description est assez fréquemment et fortement signifiée par l'utilisation de phrases nominales - procédé non évoqué par Smith (2003) - que l'on retrouve dans plusieurs de nos exemples, au sein de Modes Descriptifs. En l'absence de verbes de proposition principale, la progression spatiale propre à ce Mode est souvent facilitée par l'utilisation de cadratifs localisateurs - adverbiaux de localisation placés en tête de phrase, définissant un "cadre" dont la portée sémantique peut dépasser la phrase qu'ils introduisent, cf. par ex. Le Draoulec et Péry-Woodley (2005). Voici deux exemples, où les phrases nominales sont signalées par des italiques et les cadratifs par de la graisse :

- (99) [**Sur le fond vert pâle de la moquette**, un soutien-gorge violet, rose et noir, des bas noirs avec une large bordure de broderie en dentelle, un porte-jarretelles s'emmêlent en un fouillis inquiétant, constituant une composition florale. Le soutien-gorge, avec un bonnet retourné, est posé au-dessus comme une grande paire de lunettes. Du fouillis s'échappe un lacs de jarretelles et de brides dessinant un 8.] [**À côté**, *le tee-shirt noir à rayures blanches de M. qui s'étale et plisse en une autre fleur sombre, avec une petite flèche blanche - l'étiquette - en son centre. Absence de tout autre objet, en dehors d'une bande orangée de coussin. Rien d'autre que les accessoires de plus en plus commercialisés et banalisés du théâtre érotique intime, la tenue conventionnelle que je déteste porter en voiture par crainte d'un accident grave qui m'exposerait en string et bas à la vue des gens, que je ne mets jamais pour écrire, comme si elle m'en empêchait.*]

- (115) [**Par terre, au premier plan, sur la moquette formant une sorte d'étroite coulée verte entre la plinthe blanche d'un mur et la paroi verticale d'un bureau, plusieurs feuilles couvertes d'écriture manuscrite, qui se chevauchent, en désordre.** Une feuille est à demi glissée sous le bureau.] [**Plus loin, une prise multiple d'où partent trois fils, deux au sol, l'autre montant vers le plateau du bureau avec des spirales, relié à une lampe invisible.**] [**Au fond, une dizaine de stylos-feutres, crayons, de diverses couleurs, étalés dans tous les sens, les uns par-dessus les autres à la façon d'un Mikado, à côté d'un pot qui les a contenus, renversé.** Il est évident que ces objets sont tous tombés du bureau où ils étaient posés.]

L'étude de ces cadratifs (*preposed adjuncts*) n'est pas très poussée chez Smith (2003), et on comprend que, pour cet auteur, les cadratifs temporels servent à faire avancer la progression temporelle tandis que les cadratifs spatiaux servent pour la progression spatiale. Même si, globalement, beaucoup de nos exemples vont dans ce sens, ceci correspond à une généralisation abusive : Le Draoulec et Péry-Woodley (2005) l'ont déjà montré au sujet des cadratifs, et plus généralement Asher, Aurnague, Bras et Vieu (1995) ; Vieu, Bras, Asher et Aurnague (2005) ont déjà évoqué cette problématique pour l'ensemble des "adverbiaux locatifs" (le terme "locatif" renvoyant à une localisation spatiale, temporelle ou spatio-temporelle) ; lorsque le contexte de leur utilisation est celui d'un trajet, la séparation entre espace et temps n'est pas si claire, et un adverbial locatif réputé temporel peut très bien servir à signifier le point d'un parcours. Notre corpus regorge d'exemples allant dans ce sens, et nous ne donnerons que le suivant, où un adverbial locatif temporel typique est utilisé pour marquer un jalon du parcours perceptif effectué :

- (121') D'autres, pareilles à un homme en état d'ivresse, allaient en ligne droite pendant un moment, puis, **soudain**, pirouettaient sur elles-mêmes et revenaient à leur point de départ.

Toujours dans le domaine des adverbiaux locatifs, Fuchs et Fournier (2003) traitent un phénomène qui intéresse aussi Smith (2003), celui de la postposition du sujet (appelé aussi inversion locative, cf. par ex. Borillo, 2006 ; Cornish, 2001). Si, pour Smith, le principal intérêt de cette construction relève de l'opposition Topic/Focus, Fuchs et Fournier (2003, p. 86) notent qu' « *ainsi, toutes choses égales par ailleurs, on observe qu'un verbe à l'imparfait est plus facilement suivi d'un sujet postposé qu'un verbe au passé simple (qui tend à être précédé par le sujet) ; ceci est particulièrement net pour les verbes dits de mouvement qui s'interprètent à l'imparfait comme des statifs de localisation* ». Dans nos cinquante-deux exemples dits "mixtes", quatorze des dix-huit

postpositions de sujet dans une phrase déclarative relèvent en effet de la localisation, et douze de ces quatorze cas contiennent une expression de mouvement fictif. En voici quelques exemples, qui ne sont pas à l'imparfait mais au présent, restant tout de même dans le cadre de l'analyse des auteurs du fait qu'il s'agit toujours d'un temps à valeur imperfective :

- (91') De la bouteille part un mince cordon de plastique transparent, qui me monte entre les seins jusque sous la clavicule, s'achève par une aiguille plantée dans le cathéter, masquée par un pansement.
- (99') Du fouillis s'échappe un lacis de jarretelles et de brides dessinant un 8.
- (120') Du deuxième étage d'une maison jaillit un grand tube blanc qui rejoint le sol suivant la trajectoire d'une parabole.

On voit cependant qu'il serait abusif de faire entrer ces SP en tête de phrase dans la catégorie des cadratifs, étant donné que leur portée ne dépasse clairement jamais la phrase puisqu'ils dénotent un changement de relation locative élémentaire initiale (contrairement à des SPs statiques, ce qui nous oriente à nouveau vers les idées de parcours et de perspective qui seront développées tout au long de ce chapitre). Quant à l'opposition entre information donnée et nouvelle, les auteurs montrent qu'elle ne suffit pas à expliquer totalement ce type de construction (puisque l'opposition entre interprétations dynamique et statique semble être un critère tout autant décisif). Néanmoins, elle est remarquée maintes fois ailleurs comme facteur important de structuration des descriptions spatiales. Ainsi, Taylor et Tversky (1996, p. 377) constatent que :

Coherent descriptions should adhere to the given/new principle [...] Applying this principle to spatial descriptions leads to expectation that people will first describe a known spatial location and then describe the position of a new landmark with respect to it. Each component of a description containing locative information should consist of a known spatial location followed by a new landmark. Then ordering spatial components in a continuous or organized fashion is known to promote comprehension.

Ces constructions avec postposition du sujet sont donc un procédé bien commode pour ordonner les composants spatiaux de manière continue et organisée, et contrastent dans notre corpus avec les constructions présentatives en "Il y a". En effet, si le nombre

des deux types de constructions est comparable, ainsi que leur qualité d'introducteurs de nouveaux référents, il n'y a que trois constructions présentatives qui introduisent une expression de mouvement fictif :

- (119') Là il n'y a plus qu'une route de plus en plus mauvaise et qui s'arrête, vaincue, devant la mer.
- (121') Il y en avait qui semblaient destinées à s'étendre indéfiniment, et qui tout à coup y renonçaient et s'arrêtaient devant une barrière, quand elles n'entraient pas jusque dans un atelier.
- (127') Je m'imaginai bien l'emplacement chez nous : il y avait un rosier à pompons jaunes qui grimpait dans l'angle de la maison.

Ce contraste provient certainement du fait que ces présentatifs tirent structurellement encore plus vers la stativité, et servent principalement à élaborer, à "remplir" un espace préalablement mentionné, sans forcément ouvrir à un "parcours" descriptif. Cette constatation nous permet de passer à la description plus précise de la perspective présente dans nos énoncés, des types de parcours descriptifs.

5.2.3 Types de descriptions spatiales

La notion de parcours descriptif n'est en effet pas issue de la simple étude du mouvement fictif, et est l'objet, dans notre discipline ainsi que dans des disciplines connexes (par ex. la psychologie cognitive), d'un ensemble de travaux dont on attribue souvent l'origine à Linde et Labov (1975), les recherches de Taylor et Tversky (1992a,b, 1996) synthétisées dans Tversky (1999) pouvant être considérées comme un prolongement, voire un aboutissement, de cette entreprise. Linde et Labov (1975) avaient en effet décelé deux stratégies différentes de descriptions, en demandant à leurs sujets de décrire leur appartement : l'une consistant à retranscrire le déroulement d'une visite virtuelle, l'autre étant plus "statique", plus proche de la cartographie, du fait de l'adoption d'un point de vue fixe. Tversky et Taylor reformuleront ces différences au sein de trois catégories (liées aux trois types d'orientation définis par Levinson, 1999), dont voici le détail (nous reprenons les traductions proposées par Dagnac, 2005, et le lecteur uniquement francophone pourra trouver une synthèse en français de ces travaux dans Tversky, Taylor et Mainwaring, 1997) :

Description en trajet (*Route*) : ce type est aussi appelé *Mental tour*, ou simplement *Tour* chez Linde et Labov (1975), et correspond à une sorte de visite virtuelle, de trajet imaginaire effectué à travers la scène. Les cibles, dans la description, sont localisées par rapport à un site qui est l’interlocuteur, à qui l’on fait parcourir ce trajet imaginaire. Cela induit des expressions de localisation en termes d’orientation, notamment latérale (droite/gauche), relative à l’interlocuteur (orientation intrinsèque de Levinson) ;

Description en survol (*Survey*) : ici le point de vue est statique, localisé au-dessus de la scène à décrire, et les relations spatiales sont exprimées en termes de points cardinaux (orientation absolue de Levinson) ;

Description par parcours de regard (*Gaze tour*) : dans ce type de description, le point de vue est, comme précédemment, fixe, mais les expressions de localisation vont être orientées soit par rapport à cette source (orientation relative de Levinson), soit par rapport à l’orientation intrinsèque des objets décrits.

Bien naturellement, les auteurs ne postulent pas que ces trois catégories soient mutuellement exclusives, étanches. Au contraire, leurs données montrent qu’il est très fréquent que le même locuteur, au sein de la même description, mélange ces trois modes, selon les possibilités et les besoins. Certains facteurs ont d’ailleurs été identifiés :

- la taille des objets décrits, ainsi que leur ouverture ou fermeture sur l’extérieur n’ont pas d’impact sur le type de description choisi ;
- si le locuteur n’a pas besoin de changer d’échelle dans sa description, ou qu’il est possible d’effectuer l’ensemble de la description en parcourant les lieux avec un seul itinéraire, le locuteur aura tendance à produire une description en trajet ;
- lorsque tout l’environnement peut être perçu entièrement depuis un seul point de vue, le locuteur aura tendance à produire une description par parcours de regard.

5.2.4 Résultats

Nous avons systématiquement relevé, dans nos cinquante-deux exemples “mixtes”, les traces d’une possible orientation, qu’elle soit cardinale, verticale, frontale ou latérale. La seule description en survol absolument claire est l’exemple suivant :

(100’) J’emballai les provisions qu’il avait achetées et mis du temps à bien ajuster mon sac à dos contre mes épaules ; puis je pris mes bâtons de ski et me tournai vers **l’est**. De nombreux sentiers sillonnaient le Vercors **dans ce sens** ; je comptais sur cela pour gagner le temps nécessaire à ma fuite. J’avais choisi un chemin qui passait par les hauts pâturages **à l’extrême sud du massif**.

Cet exemple décrit parfaitement les procédés à la base de cette catégorie : le point de vue fixe ainsi que la largeur de champ de vision induite sont tout à fait compatibles avec l'utilisation des points cardinaux.

Ce point de vue fixe se retrouve dans les descriptions par parcours de regard, qui sont en particulier facilitées lorsque la description concerne une image :

(127') Sur la gravure la niche était placée **devant** un mur où courait un lierre - ou une glycine, une plante décorative.

Mais comme exposé précédemment, le repérage, notamment latéral, s'effectue par rapport à d'autres objets et à ce point de vue fixe :

(102') Juste avant d'atteindre son point culminant, mon sentier rejoignait une piste importante, le GR 93. J'étais censé le suivre pendant plusieurs kilomètres. Je vis un homme assis en haut de la montée **à gauche du chemin**, mais il se décomposa en une silhouette de deux cairns contigus qui me fit plus peur que Zendol tout à l'heure. **En face**, un homme réel s'approchait.

Enfin, l'assignation à ce type tombe sous le sens lorsque le point de vue et l'acte de perception sont explicites :

(129') *D'une des deux fenêtres de ma chambre je voyais, de l'autre côté du chemin de terre étroit*, montant entre la maison et le mur, la population généralement silencieuse, sombre mais sans mystère des hêtres qui remplissaient uniformément l'espace au-dessous du ciel.

De la même manière, les descriptions en trajet sont assez faciles à déceler lorsque le contexte mentionne le trajet :

(122) Nous avons, B. et moi, traversé l'austère pays de Caux, puis longé la côte avant de trouver un petit hôtel proche de Saint-Valery, là où s'arrêtent les falaises qui marquent brutalement la coupure entre la terre et la mer. **Sur l'autre rive de la Somme** s'étendent les longues et tristes plages du Nord. Nous passerons en vitesse **devant** celle de Berck qui accueillit tant de grands blessés de guerre, tant de grands malades allongés en attente d'une hypothétique guérison ou d'une mort certaine.

(137') Je gagnai le carrefour où se croisaient la route Lans- Autrans et la nationale venant de Grenoble. **En face** se trouvait un poste à essence, avec un café mitoyen.

(106') En continuant à descendre la rue Notre-Dame-de-Lorette au-delà de la brasserie Saint-Georges on rencontrait, hier comme aujourd'hui, une rencontre de

rues, rue La Bruyère **à droite**, rue Henri-Monnier montante **à gauche** dans laquelle débouche la rue Laferrière qui, partie de la rue Notre-Dame-de-Lorette **en dessous de la place Saint-Georges**, et nettement plus bas, car la rue Notre-Dame-de-Lorette continue à descendre, jusqu'à l'église et son rendez-vous avec la rue des Martyrs, la rue Laferrière, dis-je, qui ne parvient pas à rejoindre la rue Notre-Dame-de-Lorette après son long mouvement tournant et tranquille.

En dehors des données liées à l'orientation, on peut déterminer que les descriptions de personnes (qui ne sont pas mentionnées dans les travaux de Taylor et Tversky, puisqu'elles ne concernent pas des lieux) sont peut-être des descriptions par parcours de regard, un indice étant le changement d'échelle lié à ce type. Les deux exemples suivants montrent ainsi des parcours et des focalisations différents :

- (89') Je la regarde en silence, avec respect. Elle n'est pas grande, mais très droite, portant haut sa princière petite tête, que j'imagine très bien rehaussée d'un diadème. Elle a un nez extraordinairement grec, et des yeux très rapprochés, noirs et francs, qui regardent avec bonté et franchise, une petite bouche serrée, un peu cruelle, sur des dents étincelantes. Est-elle belle ? je ne sais pas... Elle est étrange, toute vêtue de satin blanc, avec de merveilleuse épaules nues, qui ne sont pas gênantes à voir, ne donnant pas l'impression d'une nudité outrée parce qu'elles sont jeunes et belles, sans parure, et un tulle appliqué à la naissance des seins qui paraissent petits et ravissants. Le tout fuit et se perd dans cet étonnant satin de conte de fées. Ses bras nus sont recouverts, entourés de perles qui sont des colliers enroulés depuis le poignet grêle jusqu'au coude.
- (125') C'était une fille de dix-sept ans. Elle avait des nattes rousses qui lui tombaient jusqu'aux reins, elle aussi était pieds nus dans le sable brûlant. Elle portait un pantalon noir qui lui arrivait au-dessous des genoux, et un corsage de couleur bleue. Elle aussi avait un grand chapeau qui la casquait entièrement. Dans sa figure criblée de taches de rousseur, ses yeux bleus faisaient deux taches très claires.

D'un autre côté, la description de personnes peut être envisagée comme une description de type survol, où les parties du corps, dont l'agencement ne change pas d'une personne à l'autre, remplaceraient les points cardinaux. Quoi qu'il en soit, ces descriptions de personnes, ou encore le fait que les descriptions en trajet de mouvement fictif ne soient pas explicitement faites à l'intention d'un tiers pour l'orienter à travers une scène (alors que cela est un critère crucial pour la détermination de ce type selon Taylor et Tversky), nous montrent que les trois catégories de parcours descriptif n'épuisent

certainement pas l'ensemble des possibilités en termes de description.

De manière générale, il est difficile de déterminer le type de description pour tous nos exemples selon les critères de Tversky (1999), mais il est intéressant de voir que les trois types (même si celui du survol est rarissime) sont représentés, alors même que les auteurs cités dans notre premier chapitre aiment souvent à trancher en faveur soit d'un parcours de la perception, soit d'un parcours d'un objet virtuel, implicite, le long des objets décrits. Il semble donc que ces deux types de "conceptualisation" soient compatibles avec le mouvement fictif, mais au-delà, il paraît pour le moins problématique de limiter l'explication du mouvement fictif à la notion de parcours, quand cette notion est aussi utilisée pour expliquer la description spatiale sans mouvement fictif. On pourrait expliquer la part belle faite parfois à l'explication de type "trajet" par la nature des exemples construits utilisés, mettant en jeu le plus souvent des entités "parcourables".

D'autre part, il n'est pas toujours évident de déceler en quoi les différents types de descriptions ont un impact sur les verbes utilisés dans nos occurrences de mouvement fictif (à part, peut-être pour les changements de relation de type inclusion/contenance qui, du fait de leur lien signalé au chapitre précédent avec l'accès à la perception, pourraient être liés à la description par parcours de regard ou par survol, impliquant un observateur extérieur au site). Poursuivons néanmoins notre étude, en nous demandant, comme le ferait Smith (2003), quelle est la "source responsable" de ces prises de perspectives.

5.2.5 Personnes

Le recensement des pronoms personnels (ou adjectifs possessifs) que la cinquantaine de nos exemples mixtes met en jeu est particulièrement instructif. La première personne du singulier est très bien représentée, apparaissant dans douze exemples seule, dans quatre avec *nous*, neuf avec *on* et *nous*, et six avec *on* seulement (soit donc trente-et-un exemples comprenant la première personne). La troisième personne du singulier est elle principalement représentée par *on* (six exemples sur sept concernés). Enfin, huit exemples sans présence de pronom personnel ou d'adjectifs possessifs forment le troisième cluster principal.

Tu apparaît dans trois de nos exemples, dont un est de type "narration à la seconde personne" (type de récit autobiographique où l'auteur se distancie de lui-même en se tutoyant, cf. par ex. Müller, 2009), ce qui rend cette personne à peine moins marginale que *ils* (un exemple) : il nous faut donc principalement analyser nos occurrences de *on* et d'absence de pronom personnel, qui sont quantitativement relativement importantes et qualitativement surprenantes, pour pouvoir correctement cerner les liens entre per-

sonne et mouvement fictif.

En ce qui concerne l'absence de pronoms personnels et d'adjectifs possessifs, les exemples sont principalement issus de deux livres, *L'usage de la photo*, d'Annie Ernaux et Marc Marie, et *Œuvres*, d'Edouard Levé. Pour le premier, selon Alice Granger⁵ « *Annie Ernaux, Marc Marie, séparément et sans se donner à lire ce qu'ils écrivent pendant tout le temps que ça dure, écrivent à partir des photos que l'un ou l'autre prend des vêtements tombés au hasard lorsqu'ils se sont déshabillés pour faire l'amour, dans des lieux variés* ». Pour le second, selon le site de son éditeur⁶, « *Un livre décrit des œuvres dont l'auteur a eu l'idée, mais qu'il n'a pas réalisées.* » Nous sommes donc à chaque fois dans des descriptions brèves volontairement consacrées à des ensembles d'objets, et l'observateur est déjà posé : le narrateur qui décrit ce qu'il voit ou imagine et qui, en même temps, par cette dépersonnalisation, prend de la distance (offrant peut-être ainsi l'opportunité à "quiconque qui regarderait la photographie ou le dispositif" de devenir la Source Responsable de la prise de perspective).

Pour les trois exemples de ce type de construction relevant d'autres facteurs, le premier est notre seul exemple qui ne relève pas de la Description (une définition), le deuxième est principalement construit sur la base de présentatifs (donc impersonnels), et le dernier est constitué de phrases à l'infinitif, assez comparables aux autres énoncés basés sur des phrases nominales, à ceci près que l'utilisation de l'infinitif permet de décrire une suite d'actions routinières.

Reste donc *on*, qui, comme le disent si bien Riegel, Pellat et Rioul (2004) « *vérifie pleinement sa définition dans les mots croisés : "un vague sujet"*. » Dans nos exemples, et souvent même au sein des mêmes exemples, *on* correspond à la fois au *nous* familier et à une troisième personne indéfinie (qu'on peut souvent remplacer avantageusement par "quiconque serait dans les parages"), la frontière entre les deux acceptions n'étant d'ailleurs pas toujours évidente à établir. Plus rarement, *on* renvoie à "quelqu'un" d'inconnu ou d'indéterminable du fait du manque d'accès à la perception (*On saupoudre le derrière d'un enfant*, exemple 112), mais ce n'est jamais avec cette acception qu'*on* porte la responsabilité de la prise de perspective. *On* relève donc soit de la première personne du singulier, soit d'une indétermination qui nous semble, néanmoins, bien souvent sous-entendre l'inclusion de la première personne du singulier. Pour ce dernier cas, nous sommes très proches de ce qui se passe avec les exemples sans pronoms personnels correspondant à des descriptions de photos ou de dispositifs, la différence étant qu'*on* permet l'expression directe de la perception là où elle reste sous-entendue dans

5. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=73

6. <http://www.pol-editeur.com/index.php?spec=livre&ISBN=2-86744-910-3>

les exemples sans pronoms personnels.

Nos occurrences de mouvement fictif apparaissent donc principalement dans trois types de contextes, dont le plus important est le récit à la première personne, qui propose parfois une objectivation de la prise de perspective grâce à l'intervention d'un observateur indéterminé (alternance entre *je* et *on*). Une autre configuration, assez particulière, est celle des descriptions pures, atemporelles mais aussi apersonnelles, la prise de perspective étant implicitement celle du narrateur. Enfin le récit à la troisième personne recourt bien souvent à un observateur indéterminé signifié par le pronom personnel *on*. Dans tous ces cas, on décèle une oscillation entre deux pôles qui sont la première personne (et donc une subjectivité totalement signifiée) et l'indétermination, qui à la fois est potentiellement instanciable par la première personne et signifie une certaine objectivité de la perspective, c'est-à-dire que la perspective dépend plus du lieu, de l'orientation et du moment que d'un individu en particulier.

Tournons-nous donc maintenant plus spécifiquement vers d'autres indices et marqueurs textuels de la perception.

5.2.6 Perception

Les traces de la perception sont, dans nos exemples, à la fois diverses et très fréquentes. Il y a tout d'abord les marques évidentes, souvent couplées aux pronoms personnels que nous avons précédemment relevés (verbes de perception, d'apparition, noms tels que *regard*, *œil*, *vue*, adverbial à *nos yeux d'enfants*) :

- (65)
- i. Je la regarde en silence
 - ii. On fut donc étonné de l'y apercevoir
 - iii. Des Bugues, on la voyait poindre
 - iv. je laisserais [...] mon regard errer négligemment sur les champs de coton
 - v. Je vis un homme assis
 - vi. on aperçoit La Rochelle et son môle d'escale
 - vii. d'en bas on voit la crête des vagues
 - viii. je la regardais marcher
 - ix. on voit le défilé des montagnes et des caps
 - x. la mer que l'on aperçoit entre des bois d'oliviers
 - xi. Saint Hospice nous apparut
 - xii. je ne suis pas allée la voir de face
 - xiii. C'est le hangar que je voulais voir
 - xiv. du jour qu'on apercevait par les interstices

- xv. à nos yeux d'enfants, c'était comme traverser un continent
- xvi. Un peu de jour entrain, laissant voir un tunnel spacieux
- xvii. ayant regardé par la fenêtre
- xviii. Je regardais le cortège des fidèles
- xix. Longtemps j'y vis la lune errante
- xx. Le regarder faire, muette
- xxi. On voit la grande promenade ombrée des palmiers
- xxii. Je vois bien, en effet, vos maisons
- xxiii. l'œil finissait par s'y perdre
- xxiv. Je vois cela entre mes larmes
- xxv. D'une des deux fenêtres de ma chambre je voyais [...] la population [...] des hêtres
- xxvi. Ma vue ne pénétrait [...] pas plus loin que leurs tout premiers rangs
- xxvii. Vais-je voir des montagnes de diamants
- xxviii. je voyais de petites ruelles
- xxix. Contemplant, depuis le cimetière, un vallonnement appuyé, aux chaudes-sombres couleurs terre et vert, j'observe que notre âme peut dire ce plaisir
- xxx. On voit la mer

Nous nous sommes, dans ce bref inventaire, limité à la perception visuelle, mais les modalités auditive et olfactive apparaissent aussi ; signalons ces exemples, même s'il est évidemment, la plupart du temps, compliqué de les mettre en rapport direct avec le mouvement fictif (bien que ces références à la perception ne nous semblent cependant pas relever du pur hasard) :

- (66) i. l'odeur de giroflée vous salue!
- ii. C'est aussi par la perception sonore que j'accède à l'écluse
- iii. j'aimais à retrouver comme départ cette odeur de la terre dans l'air vif
- iv. on entendait parfois passer une voiture, une charrette, des voix
- v. j'écoutais les prêtres exaltant par leurs chants mâles le dieu si fragile des fleurs coupées
- vi. un vieil homme [...] nous fait sentir que la conduite des chiottes des étages traverse son mur

D'autres indices de la perception visuelle sont décelables, notamment lorsqu'un point de vue est suggéré, sans pour autant être suivi d'une expression explicite de perception :

- (67) i. la fenêtre de notre chambre donnait sur la place

- ii. ces trois fenêtres au premier étage donnant sur la place : nous étions nous-mêmes, désormais, face à l'église

ou encore lorsque l'accès à la perception n'est pas permis :

- (68) Une feuille est à demi glissée sous le bureau. Plus loin, une prise multiple d'où partent trois fils, deux au sol, l'autre montant vers le plateau du bureau avec des spirales, relié à une lampe **invisible**.

Ce dernier exemple est particulièrement intéressant, puisqu'il s'intègre à une description plus large constituée de phrases nominales, d'où les traces de la subjectivité et de la perception sont (à part celle-là) évacuées (il est tiré d'un des deux ouvrages particuliers dont nous avons parlé, *L'usage de la photo.*)

Un autre exemple de marque de la perception visuelle est le signalement d'une représentation visuelle. Ainsi la phrase ci-dessus suit-elle la longue description du corps de la narratrice, lorsqu'elle était atteinte du cancer, et des ustensiles liés à son traitement :

- (69) Je ne sais plus déterminer quelles autres photos ont été faites quand j'avais ce corps.

permettant de s'imaginer qu'elle était précédemment en train de décrire une photographie de cette époque, et non simplement de se remémorer l'arnachement qui la couvrait alors. Néanmoins, perception et souvenir ne sont pas incompatibles, au contraire, huit de nos cinquante-deux exemples portent aussi la trace explicite de la remémoration, voire proposent clairement la remémoration de la perception d'une scène. Cette remémoration peut même se superposer à une perception de la même scène décrite au présent, ce qui explique le fait que nous citions au début de ce chapitre, à savoir qu'un exemple peut regrouper des occurrences de mouvement fictif à la fois au présent et à l'imparfait :

- (104') C'est aussi par la perception sonore que j'accède à l'écluse : il y a de chaque côté de la voie une poutre solide de fer, et pour joindre les deux poutres une suite de planches en bois épaisses, mais qui chacune émet sous la voiture un bruit, même à cette vitesse lente qu'on prend. Dessous, c'est un canal, et l'écluse est à quelques mètres : deux piliers carrés de béton, des crémaillères à manivelle et une porte de planches en bois goudronné noir (ces mêmes planches que pour le tablier du pont). Ce monument dans ce désert, cette sculpture. Quand je reviens là-bas, je fais le crochet depuis L'Aiguillon-sur-Mer, je reviens à l'écluse. Le pont a été refait, en béton très simple, avec deux balustrades de fer, il ne fait plus de bruit sous les voitures. Mais l'écluse est restée identique à elle-même, et d'autant plus sculpture qu'apparemment personne ne vient plus jamais changer les réglages des crémaillères. Et puis, après le pont, la route **bifurquait** droit

vers la digue. Elle est haute à cet endroit : quand elle commence, après L’Aiguillon, c’est presque timidement, invisiblement. À peine un mètre. Et puis elle **s’élève** progressivement, et là, au bout d’un bon kilomètre et demi, elle fait ses cinq mètres de haut. Il y a un embranchement à angle droit, entre deux parcs pour le grossissement des huîtres. La route, celle qui **vient** de L’Aiguillon et **rejoint** La Pointe, **longe** la digue, de l’autre côté c’est l’eau.

La remémoration n’est pas le seul processus mental faisant appel à la perception que l’on retrouve dans nos exemples : l’imagination apparaît de manière explicite dans trois d’entre eux - sachant que l’imagination peut fonctionner de concours avec la mémoire.

5.2.7 Synthèse

Sans prétendre à l’exhaustivité, nous venons de passer en revue un certain nombre de paramètres qui nous paraissent importants pour tenter de caractériser les propriétés et la fonction discursives des descriptions de mouvement fictif. Tentons à présent d’en faire la synthèse. Principalement au présent, et dans une moindre mesure à l’imparfait, nos énoncés sont des descriptions, au sens de Smith (2003), c’est-à-dire qu’ils s’inscrivent dans des progressions textuelles atemporelles mais spatiales, un parcours effectué dans une scène ou un objet. Au-delà des temps et aspects employés, qui permettent à des verbes n’étant pas statifs par nature de dénoter des états, cette “atemporalité” est aussi manifestée par un nombre important de phrases nominales. L’inversion locative semble aussi être une caractéristique du mouvement fictif, notamment lorsque le SP initial dénote un changement de relation initial, injectant une nouvelle fois l’idée de parcours dans une configuration statique.

Ce parcours, nous l’avons établi grâce à la typologie proposée par Tversky et Taylor, n’est pas exclusivement fait sous forme de projection d’un trajet à travers la scène, ou par un déplacement, même imaginaire du regard : dans de nombreux cas, il n’est en effet pas évident de déterminer comment ce parcours s’opère au-delà de la simple progression textuelle. Plus généralement, nous avons souligné qu’il était difficile d’expliquer à la fois le mouvement fictif en particulier et la description spatiale en général comme relevant d’une forme de “parcours”, ce critère n’étant au final pas en mesure de dégager la spécificité du mouvement fictif. D’ailleurs, le “biais cognitif en faveur du dynamisme” proposé par Talmy (1999) pourrait selon nous être ce qui préside aussi à la notion de Description chez Smith : comme l’ont remarqué Tversky (1999) et beaucoup de ses prédécesseurs, le langage étant par nature, dans sa production et sa compréhension, séquentiel, tout locuteur est contraint d’établir des séquences dans sa description, et de

là, une sorte de progression ! Lorsqu'on ajoute à ce fait que la perception, notamment visuelle, est elle aussi structurellement séquentielle (comment percevoir correctement une scène ou les détails d'un objet sans déplacement du focus, alors que notre faculté est divisée en vision périphérique et vision centrale ?), notre biais supposé nous semble tout trouvé, et surtout plus lié à la description en général qu'au mouvement fictif en particulier. Pour clore sur ces liens entre perception et parcours, rappelons enfin que toutes nos descriptions ne portent pas la marque d'un parcours perceptif, loin s'en faut : les verbes de changement de relation de type inclusion/contenance, par exemple, sont tout à fait aptes à entrer dans des descriptions où la perception serait globale, instantanée.

Même s'il est difficile de déterminer avec rigueur le type de parcours descriptif, il est indéniable que les énoncés portent la trace explicite d'un acte de perception et parfois même d'une reconstruction par la mémoire (ou dans une moindre mesure d'une construction par l'imagination). Nous avons signalé que cette perception, cette prise de perspective est assumée soit par la première personne, soit par un observateur indéterminé (voire peut-être lui-même fictif !) qui marque plus un lieu, une orientation et un moment particuliers qu'un individu. Outre que cela semble plaider en faveur d'une forte représentation du type de description par parcours du regard, on nous répondra qu'il n'y a rien de surprenant (et même, avec un peu d'humour, qu'après tout, il y a certainement un "biais cognitif très important en faveur de la perception" dans la description !) mais là n'est pas notre propos. Les marques de la perception sont à la fois des verbes de perception, d'apparition, des noms relatifs à la perception, ou même parfois l'expression plus ou moins implicite d'un point de vue (comme l'adjectif *invisible*, apparaissant dans une description - l'exemple (115) - qui ne portait absolument aucune autre trace de subjectivité). Une autre marque, que nous n'avons pas citée, est assez récurrente dans nos exemples : les deux-points. Si certains servent à annoncer une énumération, ou un discours rapporté, les deux tiers se retrouvent dans nos modes descriptifs, parfois après une sorte de cadratif, remplaçant ainsi une copule ou un présentatif, parfois pour simplement introduire, continuer ou détailler une description. Ces paramètres (énoncés dénotant la perception, deux-points) donnent l'idée d'une structure qui n'est pas sans rappeler celle du discours rapporté, et il serait intéressant de proposer l'idée de différents modes discursifs de "perception rapportée", ou du moins de différents niveaux de directivité de celle-ci, identifiables par des structures différentes et des marqueurs spécifiques. Dit autrement, le mouvement fictif est peut-être un des marqueurs d'un sous-mode de la Description, mais cette question dépasse largement le cadre de notre étude et les limites fixées par l'exercice de la thèse.

Néanmoins, rappelons maintenant que nous avons, au chapitre précédent, justifié l'élargissement de notre étude au cadre du discours par cet exemple :

(98') soirées au cours desquelles des dames élégantes, des 'southern Belles' buvant des 'mint juleps' servis avec style par des mains noires sortant de livrées blanches laissant s'échapper sans excès de présence des têtes d'égale noirceur, m'interrogeraient, de leurs voix traînantes, désuètes mais sensuelles de sudistes décadentes, nostalgiques

et que nous ne pouvons prétendre, à l'aide de l'idée de parcours ou même de perception développée précédemment, en fournir une explication convaincante (à moins de postuler de rapides coups d'œil "mentaux" de l'auteur, et encore). Nous allons donc aborder maintenant une autre problématique à laquelle notre étude systématique nous a mené "de force", celle du rapport entre mouvement fictif et figures de styles.

5.3 Figures de style

L'exemple (98) évoqué ci-dessus nous en rappelle un autre, pour lequel nous n'étions pas sûr de l'interprétation avant d'élargir le contexte (les passages résultant de cet élargissement sont signalés par les italiques) ; s'agissait-il d'un vrai bébé ou d'une poupée de collection ?

(593) - *Viens, Chantal, voyons, approche. La petite fille entend que c'est un ordre et va jusqu'au berceau : blotties dans la superbe broderie d'un oreiller rose, une tête de nouveau-né et deux ravissantes menottes potelées s'échappent d'une brassière de dentelle et reposent sagement sur leur drap de fin coton. Le petit visage de porcelaine paraît plongé dans un paisible et profond sommeil. C'est donc ça son petit frère !*

Ici encore, une tête et des mains "s'échappent" d'un vêtement, et le problème d'interprétation immédiate nous oriente vers une réification. Un autre exemple (mettant en jeu comme dans (98) *sortir*) pourrait aussi relever de ce type de figure de style, les jambes « hors service » étant décrites comme « *deux tubes de peau* » :

(473) d'hôpital, sans jambes, du moins hors service, les nerfs ne conduisent plus le courant, deux tubes de peau, viande et os, lourds, mous, doigts de pied violacés qui sortent de sous les draps blancs, marionnettes pis de vache, mais ça va droit à la guérison, totale, sans restes, clament les médecins et spécialistes qui défilent à mon chevet

Mais toutes ces réifications présumées sont beaucoup moins nettes que les quelques personnifications limpides que nous avons relevées. Dans l'exemple suivant, par exemple, l'attribution d'une volonté à un objet ne laisse pas d'ambiguïté quant à l'interprétation :

(594) spirale, s'arque, câbles et haubans, replonge sans fin le frêle ruban d'acier et de béton d'un vertige. **La falaise contre quoi le Tappan Zee Bridge semble**

vouloir se jeter, l'élégante esquive de sa courbe au ras de l'abîme. Rrose Sélavy avait raison : le grand art américain, ce sont les ponts. Dans le froid si vif des montagnes, dans

De même, l'exemple (596) attribuée à une route un degré d'intentionnalité peu rencontré dans le monde réel pour les voies de communication :

- (596) conformément aux règles piétonnières en plaine, dans les situations ordinaires, de bonne visibilité (de toute façon, il n'y avait quasiment ni montées, ni tournants : **la route va droit devant elle ; elle peut se le permettre**). Et l'avantage en était que cela diminuait beaucoup les tentations des automobiles de s'arrêter pour me proposer un

Outre l'attribution d'états mentaux, l'anthropomorphisme est peut-être un autre moyen de personnifier des objets concrets :

- (595) sans grade transperçait ce papier brun, faisant de lui une irréprochable icône des jours ordinaires. Dans le Morvan **dont la lourde main de granit gantée de fougère se pose près du Creusot**, à Uchon, des moines orthodoxes fabriquent des icônes. Ils peignent des madones aux robes de libellules et des christes hypnotiques portant une cape

Bien que, dans l'attestation ci-dessous, la forme typique du micocoulier nous oriente davantage vers une station debout, la personnification peut résulter, plus généralement, d'un simple zoomorphisme⁷ :

- (597) automnale. Ce ne sont pas des micocouliers, bien sûr. **Les rares micocouliers qui, en direction du nord, tentent de franchir la Loire, font quelques pas encore, titubant, puis s'effondrent, squelettiques, morts de froid**. Dès lors, que sont-ce ? Arbres, arbustes et plantes, ce sont, de part et d'autre du chemin, de nombreuses espèces

Nous avons très sporadiquement croisé, dans notre corpus, d'autres figures de style, pas forcément très faciles à déterminer et interpréter, dont l'exemple suivant est très représentatif :

- (592') Quel ennui ! mon Dieu, quel ennui que cette terre, cette France, ce Paris vicié et claudiquant où tout le monde triche.

Ici, il pourrait s'agir d'une métaphore, voire d'une métonymie (*Paris* étant alors utilisé pour sa population, ce qui créerait un effet de zeugme avec *vicié* qui lui peut

7. Nous employons le terme zoomorphisme au sujet d'une station debout à dessein, afin de ne pas succomber hâtivement à un anthropocentrisme qui pourrait, plus tard, s'avérer contre-productif.

très bien se rapporter à la ville).

Le problème avec ces occurrences est leur intégration ou non dans nos exemples de mouvement fictif. Au cours d'une première phase de notre travail, nous nous basions sur le fait que la personnification, par exemple, était un phénomène différent, et nous n'avons conservé les quelques occurrences concernées qu'à titre d'illustration. Mais sur quelle base concrète repose cette exclusion, si ce n'est un préjugé issu des travaux déjà effectués par d'autres et de leurs conclusions, malgré notre esprit que nous aimons à croire critique ? En effet, reprenons l'exemple des micocouliers :

(597') Les rares micocouliers qui, en direction du nord, tentent de franchir la Loire, font quelques pas encore, titubant, puis s'effondrent, squelettiques, morts de froid.

Nous avons bien, ici, la description d'une étendue, ou plutôt d'une Forme, au sens gestaliste du terme, constituée par la population des micocouliers, description d'entités immobiles grâce à l'idée de mouvement, et orientée. De plus, la transformation du présent au passé simple fournit un exemple incompréhensible :

(70) * Les rares micocouliers qui, en direction du nord, tentèrent de franchir la Loire, firent quelques pas encore, titubant, puis s'effondrèrent, squelettiques, morts de froid.

qui montre que la personnification ne permet pas de sortir du modèle discursif que nous avons identifié pour le mouvement fictif (Description atemporelle), à moins d'avoir une interprétation du type "roman fantastique" dans lequel les arbres se déplacent vraiment. Même en admettant que l'exemple (70) soit acceptable, la configuration finale des micocouliers qu'il décrit ne sera pas la même que dans (597). La personnification est donc, au même titre que la notion de parcours, hautement compatible avec le mouvement fictif, et de la même manière, n'en est pas l'explication. Ce sur quoi cet exemple des micocouliers devrait attirer notre attention est l'importance de l'unité de la cible, et à notre connaissance, seul Vuillaume (2012) a jugé bon de signaler explicitement ce fait :

il est banal de diviser mentalement une route en segments et de désigner chacun d'eux par le SN *la route*. Et si on « additionne » ces segments, si on les met bout à bout, c'est encore le SN *la route* qu'on utilise pour référer au résultat de cette opération. p. 129

Dans (597), l'unité de Gestalt des micocouliers seule permet d'effectuer le pontage entre la séquentialité de leur déplacement fictif et la description de leur étendue (si le déplacement fictif était conceptualisé pour chaque micocoulier - lecture distribuée - ,

nous aurions alors une interprétation où chaque arbre serait considérablement étendu, d'une rive à l'autre de la Loire, *rampant* et produisant quelques excroissances verticales de moins en moins vigoureuses au fur et à mesure de la séquentialisation). Cette unité de la cible (et sa décomposition en "séquences") est d'ailleurs totalement explicite dans l'exemple suivant : Radiation

(174') À l'arrière- plan, un petit village dansant comme dans les tableaux de Chagall :
église, maisons, fenêtres de guingois.

où **le village** en tant que tout peut être conceptualisé comme "dansant" car l'ensemble de ses éléments (de guingois) et la variété de postures et relations spatiales que ceux-ci font intervenir permettent de reconstituer les séquences d'un événement de type *danse*.

5.4 Conclusion

Nous avons, dans ce chapitre, étudié les diverses pistes proposées traditionnellement pour décrire et/ou expliquer (selon les auteurs) le phénomène du mouvement fictif, en nous replaçant dans un contexte plus large que la phrase simple, à savoir, celui du discours dans le cadre duquel ont été observées les propriétés aspectuo-temporelles des passages concernés (et les Modes de discours), de même que les prises de point de vue qui s'y manifestent.

En ce qui concerne les propriétés temporelles et aspectuelles, nous avons montré grâce aux outils proposés par Smith (2003) que les énoncés de mouvement fictif, principalement au présent et à l'imparfait, s'inscrivaient dans des Descriptions ou dans des Narrations en tant qu'arrière-plan de manière systématique. Lorsque Cappelli (2012) ; Demi (2009) affirment que le mouvement fictif est un trait distinctif du genre textuel "guide touristique", peut-être sautent-elles une étape. En effet, le mouvement fictif semble bien être caractéristique de la Description, et il ne serait pas étonnant qu'un guide touristique soit majoritairement constitué de Descriptions. Le mouvement fictif paraît aussi entretenir des liens privilégiés avec l'inversion locative, comme l'avaient déjà noté Fuchs et Fournier (2003).

Pour la prise de perspective et le type de parcours dans la description, nous avons établi que les descriptions en survol semblaient rarissimes⁸, celles en trajet parfois utilisées, et celles par parcours de regard relativement fréquentes. Il n'est néanmoins pas si aisé de déterminer quels sont les types de parcours, d'autant plus que ces trois types sont tout à fait aptes à apparaître dans les mêmes portions de texte. Toutefois, ce cadre théorique nous a permis de porter une attention particulière aux expressions de

8. A moins d'y intégrer les descriptions de personnes, question pour laquelle nous ne voyons, au final, pas l'intérêt de vouloir trancher définitivement.

la perception et de la subjectivité, relativement nombreuses. Le fait que le pronom *on* soit très représenté dans nos occurrences à la troisième personne a justement permis d'identifier que le lieu, l'orientation et, dans une moindre mesure, le moment du point de vue étaient plus importants que l'individu prenant ce point de vue (et ce à la fois pour les descriptions en trajet ou par parcours de regard).

Tout ceci peut sembler conforter l'explication traditionnelle du phénomène, à savoir l'effectuation d'un parcours mental. Cependant, à y regarder de plus près, ces résultats pointent la faiblesse d'une telle explication, la description étant en elle-même vue par Smith (2003) et Tversky (1999) comme un parcours mental. S'il met régulièrement en jeu la notion de parcours, le mouvement fictif nous paraît donc irréductible à celle-ci, car faisant appel à des mécanismes plus spécifiques.

Enfin, la difficulté d'intégrer dans notre corpus certains exemples (comme ceux de figures de style, ou encore les exemples avec *bondir* et *marcher* cités au chapitre précédent), les hésitations qui nous prennent lorsque nous arrivons en bordure de ce que nous imaginons être le mouvement fictif, trouvent un écho dans de rares problèmes d'interprétation entre Type I et II de mouvement fictif, notamment lorsque les occurrences de mouvement fictif sont nombreuses, comme dans l'exemple suivant, où l'occurrence incertaine est marquée en gras :

(104') Et puis, après le pont, la route bifurquait droit vers la digue. Elle est haute à cet endroit : quand elle commence, après L'Aiguillon, c'est presque timidement, invisiblement. À peine un mètre. Et puis elle **s'élève** progressivement, et là, au bout d'un bon kilomètre et demi, elle fait ses cinq mètres de haut. Il y a un embranchement à angle droit, entre deux parcs pour le grossissement des huitres. La route, celle qui vient de L'Aiguillon et rejoint La Pointe, longe la digue, de l'autre côté c'est l'eau.

Nous préférons conserver et signaler ces battements plutôt que de les écarter en décrétant des principes rigides, et expliquerons ce choix dans notre prochain chapitre.

Chapitre 6

Vers une définition du mouvement fictif

« ce que nous observons, ce n'est pas la Nature en soi, mais la Nature exposée à notre méthode d'investigation. »

Physique et Philosophie, Werner Heisenberg

Nous allons, dans ce dernier chapitre, proposer des éléments de définition du mouvement fictif, et ce en nous fondant sur les principaux résultats obtenus au cours de nos observations mais aussi, bien sûr, en nous référant à ce qui a été dit par d'autres et que nous avons exposé dans notre premier chapitre. Nous débuterons en évoquant ce que le mouvement fictif nous semble clairement ne pas être, pour ensuite nous tourner vers ce qu'il nous semble être. Ensuite, nous reviendrons sur les liens entre parcours et mouvement fictif, et concluerons sur les relations qu'entretiennent mouvement fictif et métaphore.

6.1 Ce que le mouvement fictif n'est pas

6.1.1 Un simple parcours spatial, visuel ou cognitif

Nous l'avons mentionné tout au long de cette thèse, le mouvement fictif est très souvent décrit comme un parcours "interne", conceptualisé, rapportant le mouvement d'un focus perceptif ou conceptuel. Comme nous le signalions dans notre premier chapitre, cela est généralement la conséquence d'une interprétation abusive et rapide de la proposition de Langacker (1987b) qui voit, dans le mouvement fictif, un séquençage

d'une entité et une séparation entre temps de conceptualisation et temps conceptualisé. De par sa nature même, ce séquençage devient alors orienté, et donne, de ce fait, l'impression qu'un focus parcourt l'entité décrite. Mais cette impression n'est qu'une conséquence du processus réellement mis en œuvre dans l'expression de type "mouvement fictif".

Ainsi que nous l'avons dit au chapitre précédent, la description d'entités concrètes et de scènes fait, de toute manière, appel à la notion de parcours. Smith (2003) le montre très bien : la progression temporelle "classique" qu'on trouvera notamment dans les narrations est comme suspendue lorsqu'il s'agit d'effectuer une description. Au lieu de recourir à une suite d'événements, le mode Descriptif fait intervenir une succession de parties d'une scène ou d'objet. Smith met d'ailleurs en contraste verbes avec aspect accompli¹ et adverbiaux locatifs pour les deux types de progression. Cette opposition doit, néanmoins, être nuancée puisque, nous l'avons pointé, la Narration peut recourir à des adverbiaux locatifs pour exprimer sa progression temporelle alors que la Description se sert parfois des verbes pour effectuer sa progression spatiale (à travers, justement, le mouvement fictif). Si toute Description fait intervenir la notion de parcours, comment cette notion pourrait-elle caractériser distinctement les Descriptions mobilisant des expressions de mouvement fictif ?

D'autre part, et ce n'est pas le point le moins important, nous avons fourni quelques exemples (notamment ceux impliquant des verbes de changement de relation et d'emplacement de type inclusion/contenance) pour lesquels l'explication du mouvement fictif en termes de parcours n'est clairement pas satisfaisante.

6.1.2 Un phénomène strictement phrastique ou lexical

Bien évidemment, le mouvement fictif se manifeste au niveau de la phrase simple ; nous entendons par là qu'il y est déjà visible, et que ce niveau est suffisant pour le mettre en évidence. Mais mettre en évidence n'est ni expliquer, ni utiliser (i.e. employer le mouvement fictif dans la production linguistique), et si l'un de nos outils traditionnels, la manipulation d'exemples isolés, peut être utile et crucial dans beaucoup de contextes pour faire avancer notre compréhension des phénomènes linguistiques, il ne permet pas forcément de saisir tous les paramètres présidant à la construction et l'utilisation des phénomènes en question.

Or, à quelques exceptions près (par ex. Borillo, 2012, pour le type II, ou Cappelli, 2012 et Demi, 2009, inscrivant le mouvement fictif dans un genre textuel), l'étude du

1. Rappelons que nous utilisons dans cette thèse la terminologie présente dans les grammaires, telles que Denis et Sancier-Chateau, 1994 et Riegel, Pellat et Rioul, 2004.

mouvement fictif se limite à celle de la phrase le contenant, et ne fait aucune référence à l'usage dans lequel il s'inscrit, au cadre dans lequel l'énoncé de mouvement fictif apparaît. Si la limitation de l'explication du mouvement fictif au niveau lexical ou phrastique n'est jamais explicitement assumée (ou presque, l'anticipation praxéologique de Lebas et Cadiot, 2003 n'en étant pas si loin), elle l'est en creux, et presque naturellement, d'ailleurs, quand elle vise à défendre une théorie portant sur la sémantique des verbes et/ou des constructions (comme, par exemple, dans le cas de l'opposition entre *Path* et *Manner*).

Si l'étude du mouvement fictif doit prendre en considération les dimensions lexicales et phrastiques, une pleine compréhension et caractérisation de ce phénomène doit nécessairement articuler ces niveaux d'analyse à celui du discours, comme nous le soutenons dans cette thèse.

6.1.3 Un phénomène mettant uniquement en jeu des procès (et des entités) “étendu(e)s”

Les exemples construits (au niveau phrastique donc) qui abondent dans la littérature concernent des entités étendues. Or, dès la première section de notre premier chapitre, nous avons vu que Boons, Guillet et Leclère (1976) signalaient déjà que ce type d'entités, voies de communication ou entités longilignes en général, ne concernaient qu'une de leurs deux catégories d'emplois statiques de verbes de déplacement.

Le choix des entités étant de nature à conditionner celui des verbes, il n'est pas surprenant qu'en se focalisant sur ces entités étendues, on obtienne une représentation importante de prédicats tels que *courir*, *monter*, *longer*, *aller* ... La focalisation sur l'étendue est aussi à la source de l'obsession pour la forme de l'entité (cf., par exemple, les règles proposées par Matsumoto, 1996b), obsession qui, dans une sorte de logique circulaire, aboutit à exclure des prédictions les verbes ne permettant pas d'exprimer clairement la morphologie de l'entité (les verbes autorisant cette expression étant du type *zigzaguer* ou *contourner*). Du coup, des énoncés tels que *La route rampe* ne constituent pas des occurrences possibles. Las, Maurice Genevoix utilise cette construction :

- (71) La route rampe au pied de hauteurs rudes, qui dominant la Woëvre, pareilles à des bastions avancés.

dans *Ceux de 14*, et on peut trouver assez aisément d'autres attestations littéraires grâce à Internet :

- (72) La route rampe. Elle est à pic et se colle au flanc de la montagne.²

2. CAPDEVILA, Luis (1959) *Nouvelle découverte de l'Andorre*. Nouvelles Editions Latines : Paris.

(73) La route rampe aux flancs de la montagne, qu'elle entaille.³

6.2 Ce qu'est le mouvement fictif

6.2.1 Un phénomène s'inscrivant dans un mode de discours spécifique : la Description

Comme nous l'avons montré dans le chapitre 5, le temps principal du mouvement fictif est le présent, accompagné de l'imparfait. Les aspects ainsi exprimés sont l'inaccompli et le sécant. L'absence de bornage n'est pas le seul facteur présidant au choix du présent : nous avons signalé que bien souvent, dans des narrations au passé, des îlots descriptifs au présent permettaient d'inférer que la description sortait du cadre de référence temporel posé par l'ensemble de la narration. Les entités décrites "survivent" au simple cadre du récit, et sont peut-être aujourd'hui encore perceptibles, au même endroit, et dans la même configuration.

En termes de Modes de discours, le type de Situation concerné par le mouvement fictif est presque totalement (nous y reviendrons) l'Etat, et s'inscrit dans la Description, mode qui remplace la progression temporelle événementielle par une progression spatiale au sein d'une scène ou d'un objet. Cette progression s'effectue depuis un point de vue, très souvent fixe (quand il ne l'est pas, c'est que la description est faite à partir du point de vue d'une personne qui se déplacerait elle-même dans la scène décrite), et dont la trace est, la plupart du temps, présente dans l'énoncé.

La prise de perspective est, en particulier, fréquemment assumée par la première personne du singulier, mais elle fait aussi, bien des fois, intervenir le pronom personnel indéfini *on*. Nous interprétons ce dernier constat comme l'indication du fait que le lieu, le moment et l'orientation du point de vue sont plus importants qu'une réelle subjectivité : si une perception est bien nécessaire, elle peut être prise en charge par tout être humain dans un rapport adéquat avec les entités décrites.

Nous évoquons plus haut une exception à ces règles, il s'agit de la définition. Nous avons en effet rapporté un exemple mixte de ce type n'obéissant pas aux règles générales énoncées jusqu'ici : le type de Situation concerné est le Statif général. Le temps et l'aspect restent donc les mêmes, mais la prise d'une perspective paraît contingente et les marques d'une subjectivité ne sont alors pas requises. Ceci permet de pondérer le rôle de tous ces facteurs : les facteurs aspectuo-temporels sont essentiels, tandis que les marques de la subjectivité semblent être plus étroitement liées à la Description.

3. COIGNET, Jules et ACHARD, Amédée (1858) *Bade et ses environs*. Hachette : Paris.

Enfin, nous avons proposé, à partir de l'ensemble des caractéristiques des énoncés étudiés, la notion de “perception rapportée”, sur le modèle de celle de discours rapporté. Les marques de la subjectivité, les diverses traces de la perception que nous avons relevées, l'usage particulier des deux-points nous semblent aller dans ce sens, et une comparaison approfondie et rigoureuse entre nos descriptions et des énoncés de discours rapporté permettra certainement d'affiner cette intuition d'une part, et de mieux caractériser ces énoncés descriptifs d'autre part.

6.2.2 La description d'une structure ou configuration spatiale statique plus ou moins complexe

La limitation au niveau phrastique et la focalisation sur les entités étendues, nous l'avons dit, mènent naturellement les auteurs qui font, consciemment ou non, ce choix méthodologique à l'explication du mouvement fictif en termes de description de la forme de l'entité. Or cette étude a mis en évidence le fait que même si certains verbes, en effet, pouvaient être utilisés pour exprimer la forme d'une entité, ceci n'était pas la règle, puisque divers prédicats signalant clairement la forme de l'entité (dénotée par leur sujet grammatical) étaient utilisés pour asserter davantage que ce seul élément. L'exemple le plus frappant en est *enjamber*, qui ne concerne pratiquement que des ponts, mais nous avons aussi rencontré l'exemple d'un “S” (une portion de route) qui “contournait” un autre objet. Notre proposition est que, au-delà de la dénotation de la forme des entités concernées, le mouvement fictif sert en fait à décrire des configurations spatiales mettant en jeu plusieurs entités du cotexte ou du contexte.

Les cadres de référence à l'intérieur desquels s'effectue la description sont relativement variés : si les lieux sont très bien représentés, les objets (et notamment le corps humain) peuvent aussi être décrits à l'aide du mouvement fictif. D'autre part, les relations entre entités introduites dans ces cadres de référence peuvent relever de la relation partie-tout, mais pas seulement : il est possible, en particulier, que les entités ne soient même pas en relation topologique (hors reconstruction par projection de l'une sur l'autre), comme c'est le cas dans des comparaisons de mesures (*X dépasse Y*, ou *X arrive à Y*). La relation est néanmoins présentée comme étant stable au moment de l'énoncé.

L'idée d'une description de structure ou de configuration plutôt que d'une simple forme est confortée, en discours, par quelques indices, tels que la présence de séries de cibles :

(106') En continuant à descendre la rue Notre-Dame-de-Lorette au-delà de la bras-

serie Saint-Georges on rencontrait, hier comme aujourd’hui, une rencontre de rues, rue La Bruyère à droite, rue Henri-Monnier montante à gauche dans laquelle débouche la rue Laferrière qui, partie de la rue Notre-Dame-de-Lorette en dessous de la place Saint-Georges, et nettement plus bas, car la rue Notre-Dame-de-Lorette continue à descendre, jusqu’à l’église et son rendez-vous avec la rue des Martyrs, la rue Laferrière, dis-je, qui ne parvient pas à rejoindre la rue Notre-Dame-de-Lorette après son long mouvement tournant et tranquille.

l’utilisation de mots tels que *scène* ou *panorama* pour décrire l’ensemble de la configuration :

(159’) Nos vêtements sont éparpillés sur le carrelage. Ceux d’A., hormis les escarpins qui sont restés debout, sont si emmêlés, au premier et à l’arrière-plan, qu’on ne peut y distinguer qu’un soutien-gorge blanc. Abandonnés ainsi, ils entourent mon « uniforme » de l’époque : jean, bottes, chemise rouge. Ils le cernent. L’étreignent presque. Découvrant pour la première fois ce puzzle textile, j’avais été saisi par la beauté fulgurante de la **scène**.

ou encore la présence de GP en “avec” dénotant la relation de partie à tout, la composition ou d’autres types de relations stables :

(180’) un squelette ligoté à la trombe du cheval, fendant l’orage, le bouillonnement du volcan, **avec** une main énorme qui débouche dans le tableau

(157’) il y avait ainsi de petites vignes, toutes sur le même modèle, **avec** un accès pour les charrettes, charrues, chevaux et comportes de vendangeurs, un chemin-veine bifurquant du réseau capillaire des chemins de vigne.

(105’) le **panorama** des montagnes se déroule jusqu’en Italie. Elles descendent dans la mer **avec**, au bas, les villes minuscules et blanches des hivernages ensoleillés.

6.2.3 Un procédé mobilisant une variété de verbes et de changements spatiaux

Certes, cette variété est celle posée par notre cadre théorique, et le catalogue proposé par Demi (2009) pourra sembler encore plus vaste (aussi bien du point de vue du nombre de verbes dégagés que de leur nature). Toutes les catégories de verbes proposées par la classification d’Aurnague (2011b) sont concernées par le mouvement fictif, à l’exception des doubles changements de relation à saillances initiale et finale et sans saillance. Il s’agit des verbes *déménager*, *émigrer*, *s’exiler*, *s’expatrier*, *immigrer*, *migrer* et *transmigrer*, verbes qui d’une part typent fortement soit le site, soit la cible, voire les deux, et qui d’autre part n’introduisent pas de contraintes sur le changement

d'emplacement inhérent à leur phase médiane. Ces deux particularités contribuent certainement à leur impossibilité d'utilisation dans une construction de mouvement fictif.

Les verbes de simple changement d'emplacement, nous l'avons vu, présentent, pour la plupart, une aptitude particulière à dénoter une étendue, cette propriété caractérisant les prédicats dits "tendanciels". On pourra nous objecter que seuls quelques-uns de ces verbes sont représentés, et que d'autres facteurs doivent probablement entrer en ligne de compte, qui limitent leur utilisation. Mais nous devons garder en mémoire que les corpora, s'ils sont riches en enseignements, ne sont représentatifs que d'eux-mêmes. Voici quelques exemples avec des verbes absents de nos résultats, concernant des changements d'emplacement non tendanciels. Ils montreront que la quasi-totalité de la catégorie peut servir à construire des descriptions de mouvement fictif, et ce, nous devons l'avouer, parfois à l'opposé de notre intuition personnelle. Nous nous sommes limité à des exemples de type "traditionnel", i.e. concernant des voies de communication :

- (74) La route **zigzague** près de la frontière entre le Montana et le Wyoming pour culminer à 3 345 mètres d'altitude au sommet du col de Beartooth.⁴
- (75) la route **se balade** entre champs d'abricots et de lavande⁵
- (76) Pendant deux cent bornes, la route **se balade** entre toutes ces montagnes et ces canyons⁶
- (77) On entre donc dans le pays du Charolais après avoir traversé la petite forêt de Martenet (370 m), puis la route **flâne** par Perrecy-les-Forges où l'on pourra admirer l'église fortifiée Saint-Pierre-et-Saint-Benoit et l'ancien village minier de Gênelard pour enfin arriver à Charolles.⁷
- (78) La route **flâne** le long de la rivière, et la végétation est belle en ce début de printemps.⁸
- (79) La route **chemine** dans des lieux inhabités de la province Colombie-Britannique, en gardant le même numéro, avant de retourner dans la province du Yukon⁹
- (80) La route **chemine** a travers de grands espaces desertiques et de grandes dunes de sable.¹⁰
- (81) La route **surfe** sur des collines, de vraies montagnes russes.¹¹

4. http://fr.wikipedia.org/wiki/U.S._Route_212

5. <http://vieillesrouesdemontoux.unblog.fr/2010/10/30/la-ronde-des-cols-le-30-mai-2010/>

6. <http://ptiluc.canalblog.com/archives/p30-10.html>

7. http://routes.wikia.com/wiki/Route_nationale_française_485

8. <http://velomileo.over-blog.com/article-les-gorges-de-la-sioule-71840305.html>

9. http://fr.wikipedia.org/wiki/Route_panaméricaine

10. <http://les-andes-en-roue-libre.over-blog.com/16-categorie-807143.html>

11. <http://frogsonbents.over-blog.com/categorie-10637895.html>

- (82) Notre sortie de la France et notre entrée en Italie se font sur des routes panoramiques de toute beauté. La route **louvoie** entre les montagnes et traverse tunnel après tunnel, après tunnel.¹²
- (83) Passage du "Bocca del Braulio", reconnu comme un col par le club des cent cols, alors que ce n'en est manifestement pas un, mais plutôt un défilé. Ce n'est malheureusement pas un cas isolé... Ce passage ouvre sur un agréable vallon verdoyant, où la route **louvoie** par un long faux-plat bienvenu pour récupérer du rude passage qui précédait.¹³
- (84) Après un pont qui enjambe l'Allier qui n'est ici qu'un éphémère ruisseau, le chemin **erre** à travers d'agréables vallonnements boisés de résineux puis en approchant de Chasseradès parmi de nombreux champs d'avoine.¹⁴
- (85) Le chemin **crapahute** dans cet entonnoir gigantesque creusé par l'effondrement des plateaux.¹⁵
- (86) Le sentier **maraude** entre les touffes de verveine et de lavande.¹⁶

Les verbes *caboter*, *cabrioler*, *galoper*, *pagayer*, *patiner* et *skier* ne se prêtent apparemment pas à ce type de descriptions où les cibles sont des voies de communication, mais nous ne voudrions présumer de rien. En effet, nous sommes le premier surpris d'avoir trouvé une attestation de mouvement fictif impliquant le verbe *surfer*, attestation qui s'ajoute à celle déjà présente dans notre corpus concernant le verbe *naviguer*. Nous ne pouvons donc pas supposer que les verbes dénominaux issus de noms dénotant un moyen de transport constituent une catégorie à part, interdisant l'expression de mouvement fictif. De même, l'apparition de *marauder* dans une expression de mouvement fictif est-elle assez surprenante, et nous ne sommes pas certain des raisons de son emploi. Quelle "propriété de la trajectoire" ce verbe est-il censé dénoter ? L'absence de but et l'aspect erratique du déplacement (comme *errer*) ? D'autre part, l'intention et la personnification sont-elles encore présentes ?

Quoiqu'il en soit, le changement d'emplacement permet généralement, à lui seul, de signifier une étendue (souvenons-nous, néanmoins, de *traîner*, qui déroge à la règle, du fait, très certainement, de la lenteur qu'il implique), mais ce n'est que rarement qu'il spécifie avec netteté la forme de l'entité concernée (*lowoyer*, *serpenter*, *zigzaguer*...). La notion d'effort (d'opposition à une force), pour *crapahuter*, indique peut-être un

12. <http://michelforest.wordpress.com/category/ete-2010-voyage-france-italie/14-28-aout-on-entre-en-italie/>

13. http://didiercadelano.zzl.org/velo/Traversees/Dolomites_2012/Etape2.html

14. <http://gilbert.jullien.pagesperso-orange.fr/DES\%20PAYSAGES7.htm>

15. (2012) *Un Gard, des trésors*. Comité Départemental du Tourisme du Gard : Nîmes.

16. http://www.lexpress.fr/informations/un-p-tit-coin-d-paradis_598597.html#OH1tZ4zvEbSHT4AK.99

chemin abrupt, tandis qu'*errer* ou *flâner* pourraient indiquer quelques courbes...

Ces verbes de changement d'emplacement nous situent déjà à la frontière du déplacement tel que celui-ci est défini dans notre classification (déplacement strict combinant changements d'emplacement et de relation locative élémentaire). Mais cette frontière peut être clairement dépassée lorsque nous nous intéressons aux verbes qui ne dénotent ni un changement d'emplacement, ni un changement de relation locative élémentaire. Ainsi :

(379') l'abat-jour orné des spirales de deux rubans de papier tue-mouche, éclairant juste ce qu'il fallait pour donner toute son ampleur au trou noir, sur la gauche, où se **cache** sous un plancher la cuve ancienne par laquelle montent les inondations...

est difficilement assignable à la catégorie du mouvement fictif, il semble beaucoup plus relever de la simple stativité. D'autres verbes de cette catégorie, comme les verbes de rotation (*tourner, tourner...*), ceux de changement d'extension ou de posture (*s'élever, s'étendre...*), ou ceux qui expriment l'idée d'un contrôle et d'une forme (*cerner, enserrer...*) apparaissent cependant dans notre corpus. Ils sont plus aptes à qualifier des entités relativement étendues, et, *par là* peut-être, à donner l'intuition d'un mouvement fictif. Rappelons aussi notre proposition d'extension de la notion de tendencialité aux verbes de perte d'équilibre, relativement enclins à référer à un changement d'emplacement et de relation par rapport aux sites où se produisent la perte d'équilibre et son rétablissement ultérieur.

Une autre frontière du véritable déplacement se dessine avec les verbes de simple changement de relation locative élémentaire, pour lesquels nous n'avons des exemples qu'avec *frôler* et *toucher* - mais là aussi, nous ne voudrions pas présumer d'une représentativité trop large de notre corpus : d'autres verbes de cette catégorie pourraient tout à fait entrer dans des constructions de mouvement fictif. Le fait qu'ils n'intègrent pas de changement d'emplacement fait que le focus n'est pas du tout mis, avec ces verbes, sur l'étendue, mais bien plutôt sur un rapport topologique ponctuel de contact/adjacence :

(134') L'autoroute qui **traverse** la Virginie de l'Ouest, lancée au-dessus des vallées, sur pilotis, **touchant** à peine le paysage. Quand elle le **touche**, c'est pour le saigner.

à moins, bien sûr, d'ajouter un autre verbe exprimant ce changement d'emplacement, comme dans :

(136') Ainsi se nomme, j'en ai la soudaine certitude, l'étroite rue bancale qui **vient toucher** le mur de fer et de fluide, de noir baveux et d'incolore glacial, la

mâchoire aux dents gorgées d'eau et d'huile ; en clair : la plus puissante écluse du canal Saint-Martin, associée à un pont tournant devant l'hôtel du Nord.

Les verbes de véritable déplacement qui se rapprocheraient le plus de ces verbes de simple changement de relation locative élémentaire pourraient être les verbes dont le changement d'emplacement et le changement de relation locative élémentaire sont concomitants (i.e. les verbes de changement de type inclusion/contenance). Mais nous avons montré, dans notre quatrième chapitre, que la différence entre contact/support et inclusion/contenance n'était pas uniquement topologique, ou du moins, que cette différence entre relations "topologiques" est vouée à s'instancier, dans le monde réel et dans sa description, selon des modes qui dépassent largement la topologie mathématique et même la seule géométrie. Les verbes d'inclusion/contenance expriment en effet la plupart du temps, de façon claire, une manifestation ou une occultation, et sont fortement liés à l'idée de perception. Du fait de la concomitance de leurs deux sortes de changement (emplacement et relation), ils ne postulent pas l'étendue de l'entité concernée, bien que cette propriété puisse être indirectement exprimée avec les verbes impliquant la notion de force (tels que *jaillir* ou *surgir*).

Pour les autres verbes de déplacement, le changement d'emplacement non-concomitant avec le changement de relation locative élémentaire va permettre de référer à divers types de situations. Par exemple, les changements de relation initiaux étendus (*s'échapper* par exemple) paraissent, du fait de la notion de vitesse, tout à fait aptes à exprimer l'étendue de l'entité-cible concernée, tandis que la soustraction finale au contrôle initial de la cible par le site pourra servir à indiquer l'impossibilité de percevoir l'extrémité "finale" de cette entité. A ce sujet, notons que porter notre attention sur d'autres facteurs sémantiques que la simple problématique des changements d'emplacement et de relation nous paraît nécessaire pour saisir correctement les phénomènes auxquels nous sommes confronté. De ce point de vue, le fait que certains verbes n'apparaissent pas dans notre corpus d'expressions de mouvement fictif ne signifie pas, encore une fois, que leur utilisation à cette fin soit impossible. Tout au plus est-elle plus contrainte. Prenons l'exemple de *parvenir*, qui n'apparaît pas dans nos attestations mais dont on pourra facilement trouver des exemples. Le suivant, en particulier, permet d'illustrer le type de contrainte qui peut présider à l'utilisation d'un verbe dans une construction de mouvement fictif :

- (87) Après deux méandres, la route parvient à un carrefour avec une large piste, l'ensemble dominant Vaison-La-Romaine.¹⁷

Aurnague (à paraître) suggère que la difficulté potentielle du parcours et l'intention de celui qui effectue le déplacement sont des composantes importantes de la sémantique

17. <http://vtopoimages.free.fr/maryline/vaucluse/famille/textes/SEGURET.docx>

de *parvenir*¹⁸. Dans notre exemple ci-dessus, *Après deux méandres* traduit cette difficulté du parcours et justifie par là l'utilisation du verbe *parvenir*. Si ce verbe est absent de notre corpus, c'est donc probablement que son utilisation est moins fréquente dans des expressions de mouvement fictif car contrainte à signifier une difficulté du parcours. Aurnague (à paraître) parle d'une autre propriété sémantique présente dans les verbes de changement de relation final avec déplacement antérieur présupposé : la notion de guidage (cf. par ex. Stosic, 2002, 2007) qui se manifeste dans *aboutir* en association, la plupart du temps, avec l'absence d'intentionnalité. Ces diverses propriétés (difficulté du déplacement, guidage, intention ou absence d'intention) ont pour conséquence de rendre le déplacement antérieur présupposé plus saillant que dans d'autres verbes de la catégorie, sémantiquement plus neutres à ces égards, comme *arriver* par exemple, et donc, nous l'avons évoqué (cf. note 18), d'empêcher les constructions à site final implicite (ainsi que celles à complément prépositionnel de polarité opposée à celle du verbe). *Aboutir* est néanmoins présent dans notre corpus, la notion de guidage étant, en particulier, compatible avec les voies de communication. La variation de saillance entre changement d'emplacement du déplacement antérieur présupposé et changement de relation final explique aussi pourquoi *arriver* et *atteindre* sont très souvent utilisés pour exprimer une mesure, ou du moins une comparaison d'étendue entre deux entités, alors qu'*aboutir* et *parvenir* ne le sont jamais.

Pour clore cette section, rappelons notre proposition d'un mouvement fictif comme processus potentiel d'innovation lexicale. Certains verbes de notre corpus voient, en effet, un nombre important de leurs occurrences dédiées au mouvement fictif (plus de 10 %) : *bifurquer*, *déboucher*, *desservir*, *enjamber*, *serpenter* et *traîner*. Nous avons proposé l'hypothèse que ces verbes, particulièrement propices à l'expression du mouvement fictif du fait de leur capacité à dénoter une configuration particulière, avaient peut-être, avec l'usage, intégré un nouveau sens mettant de côté le dynamisme dans leur sémantisme. *Serpenter* est le plus emblématique d'entre eux, ayant deux tiers de ses occurrences qui concernent le mouvement fictif, et intégrant déjà dans sa définition une acception formulée ainsi dans le TLFi : « *Former, décrire une ligne sinueuse ; se dérouler, se développer en formant des ondulations, des sinuosités* », qui est elle-même à cheval sur le mouvement et le mouvement fictif.

18. Ces propriétés portant sur le changement d'emplacement qui précède le changement de relation final, elle confèrent au premier une saillance particulière et sont en partie responsables de la répugnance à intégrer ce verbe dans des constructions à site final implicite (* *Henri est parvenu*).

6.2.4 Le séquençage dynamique d'une structure spatiale statique

D'avantage que le parcours, la notion de séquençage nous semble être un élément promoteur dans la perspective d'expliquer le fonctionnement et la raison d'être du mouvement fictif. Nous sommes en cela globalement en accord avec la vision de Langacker (1987b), mais cette vision nous apparaît, néanmoins, insuffisante car elle ne rend pas compte des problématiques évoquées dans la section précédente, à savoir celle de la variété des procès concernés - ici saisie en termes de changement de relation locative élémentaire et de changement d'emplacement -, et celle des contraintes sémantiques non strictement géométriques pesant sur certains de ces procès (contrôle, accès à la perception, difficulté/effort, guidage, etc. . .). La proposition de Langacker ne souligne pas non plus le rôle essentiel joué par la cible dans ce processus, comme garant d'unité.

Pour nous, le mouvement fictif semble consister en la description d'une configuration ou d'une structure spatiale statique de façon dynamique, grâce à une décomposition (qui est, elle, "fictive") en une suite de changements - d'emplacement, de relation, ou les deux à la fois - portant sur une **même** entité (même et surtout si cette entité n'est pas singulière mais plurielle). La configuration spatiale que forme cette entité ou à laquelle elle participe est donc présentée comme la réalisation, à travers le temps, d'un ou plusieurs des changements indiqués. La cible, statique, doit, par ses propriétés, garantir la possibilité d'effectuer la décomposition/recomposition (et l'unité) entre la configuration statique globale et les séquences spatio-temporelles en lesquelles elle est fictivement décomposée. Le terme "propriété" couvre ici les caractéristiques physiques (et fonctionnelles) intrinsèques de l'entité-cible singulière ou plurielle - le fait, en particulier, que nombre de ces éléments présentent un aspect étendu - mais aussi par exemple les états pouvant être momentanément attribués à ces entités sur la base des changements spatiaux ou locatifs auxquels elle participe. Ainsi, les interprétations fictives des verbes de changements de relation et d'emplacement de type inclusion/contenance (ex. : *sortir*, *entrer*) feront-elles parfois appel à un état inféré de la cible où celle-ci se trouve hors de portée du regard, état qui, en association avec l'état factuel de l'entité, permettra de référer fictivement au changement de relation et d'emplacement visé.

Une image pourrait peut-être faciliter l'illustration du rapport entre mouvement factuel et mouvement fictif d'une part, et entre décomposition en séquences et recomposition en configuration globale d'autre part. Il s'agit de la photographie, qui sert à la fois à donner des représentations inanimées (instantanées) et animées (la cinématique). Pour fabriquer une représentation filmique de *Gérard a couru jusque dans l'église*, la caméra effectuera une série de clichés qui, lorsqu'on les **superpose** très rapidement les uns aux autres, créent une animation cinématique (une lecture événementielle). Pour

représenter *Le câble court jusque dans l'église*, nous pouvons prendre la même série de clichés mais, au lieu des les superposer les uns aux autres de manière rapide, les coller **les uns à la suite des autres** afin de reconstituer l'ensemble de l'image du câble. Cette vision des choses est, comme nous l'avons déjà dit, très proche de celle de Langacker (1987b), la différence étant que nous étiquetons chacun des clichés avec des changements d'emplacement ou de relation locative élémentaire¹⁹.

Mais cette juxtaposition de clichés n'a de sens que si le "sujet" de ces clichés est le même : l'unité de la cible est, soulignons-le, la condition première pour que le processus de décomposition/recomposition mis en jeu puisse avoir lieu. Rappelons, à ce sujet, la citation de Vuillaume (2012) que nous avons déjà faite au chapitre précédent :

il est banal de diviser mentalement une route en segments et de désigner chacun d'eux par le SN *la route*. Et si on « additionne » ces segments, si on les met bout à bout, c'est encore le SN *la route* qu'on utilise pour référer au résultat de cette opération. p. 129

Cette observation vaut, de fait, pour les cibles collectives, qu'elles soient singulières ou plurielles. Nous avons, d'ailleurs, évoqué l'idée de Forme gestaltiste à propos de l'exemple des micocouliers au chapitre précédent, ainsi que pour le village "dansant" dont toutes les parties sont de guingois :

(597') Les rares micocouliers qui, en direction du nord, tentent de franchir la Loire, font quelques pas encore, titubant, puis s'effondrent, squelettiques, morts de froid.

(174') À l'arrière- plan, un petit village dansant comme dans les tableaux de Chagall : église, maisons, fenêtres de guingois.

Et des remarques de même nature ont été faites au sujet de l'exemple "limite" faisant intervenir le verbe *marcher* :

(600') Deux mules blanches à talons hauts marchent vers le canapé.

où l'unité du groupe est à la fois assurée par le procès lui-même, par la ressemblance des deux mules, ainsi que la similitude de leur configuration avec celle que suscite leur fonction première, la marche. En dépit de leur statut marginal, ces derniers exemples (tout spécifiquement 597' et 600') sont fondamentaux en ce qu'ils renforcent nettement l'hypothèse d'un séquençage d'une configuration statique en une suite de changements

19. Un autre élément nous distingue de Langacker, à savoir la possibilité que les changements (de relation et d'emplacement) exprimés soient instantanés et qu'un état antérieur ou postérieur soit inféré. Voir, plus haut, les explications relatives au changement de type inclusion/contenance.

spatiaux dynamiques.

Rappelons enfin le caractère poreux de la frontière entre “mouvement lent” et mouvement fictif déjà évoqué au chapitre 4. Les cibles végétales sont concernées ici au premier chef, du fait que leur changement d’extension est plus ou moins lent, plus ou moins perceptible à l’œil nu. Ainsi, lorsqu’on indique que *Le lierre envahissait la façade*, on parle probablement à la fois d’un résultat et d’un processus lent en cours. Une autre manifestation de cette frontière apparaît dans diverses attestations de *traîner*, qui est d’ailleurs le seul verbe nous ayant offert une conjugaison au passé simple, et de là un aspect perfectif :

(563') À cause des 'événements' il n'y eut aucune relecture des épreuves, aucune correction. Les exemplaires traînèrent pendant des mois dans des cartons où j'allai en chercher certains à l'automne.

6.3 Des liens étroits mais indirects entre mouvement fictif et parcours

Ce qui précède permet d’affiner les liens entre le mouvement fictif et la notion de parcours. Ainsi qu’il a été souligné à plusieurs reprises, nous ne nions pas le rôle éventuel joué par cette notion dans de nombreuses descriptions de mouvement fictif. Nous pensons, cependant, que ce rôle n’est ni central ni systématique pour le phénomène étudié et qu’il fait l’objet d’une articulation indirecte aux mécanismes déjà mis en évidence. Cette articulation indirecte entre mouvement fictif et parcours se réalise à deux niveaux :

- au niveau phrastique, lexical : la notion de parcours séquentiel est idéale pour amener le pontage que nous décrivons entre configuration globale et les séquences de changements spatiaux, locatifs. La possibilité d’un parcours est particulièrement favorisée, du fait que de nombreux verbes (de changement d’emplacement non-concomitant à un changement de relation locative élémentaire) permettent d’exprimer des procès étendus, impliquant eux-mêmes des entités étendues ;
- au niveau discursif : la Description ne reposant pas sur une séquentialité temporelle des événements (comme dans la Narration), nous avons affaire à un parcours spatial ou cognitif au sein d’un cadre spatial de référence constitué de plusieurs événements perceptifs ou occurrences de mouvement fictif.

6.4 Mouvement fictif et métaphore

Nous prenons ici “métaphore” dans un sens large, mais la question est la suivante : le mouvement fictif relève-t’il d’une signification figurée, seconde, dérivée d’un sens littéral, premier ? A notre avis, l’aspect le plus problématique de ce type de raisonnement est qu’il postule un sens basique, littéral, sans être capable d’en donner le réel contenu. Dire que le mouvement fictif serait métaphorique car il utilise des verbes dynamiques pour signifier des configurations statiques est, en soi, un postulat de base sur la nature desdits verbes dynamiques, et peut-être une manière de se laisser leurrer par les dénominations et leur signification réelle (d’autant plus que les tenants d’une telle vision disposent rarement d’un cadre théorique pour caractériser ce qu’est un procès de mouvement ou de déplacement). Nous espérons, avec la classification de notre troisième chapitre, avoir mis l’accent sur la difficulté de dessiner une frontière qui soit toujours claire entre verbes dynamiques et verbes locatifs statiques. Nous espérons aussi avoir pointé du doigt le fait que le mouvement fictif n’était pas forcément une catégorie circonscrite et homogène : les liens avec le mouvement lent d’une part, et celui avec la lecture événementielle du mouvement fictif de type II, d’autre part, nous semblent argumenter en faveur d’un continuum entre mouvement et stativité.

Pour nous, le mouvement fictif est une exploitation tout à fait régulière du sémantisme des verbes dits “de mouvement” ou “de déplacement”, et est un procédé d’animation des descriptions qui répond à des conditions d’application précises, à la fois au niveau des propriétés sémantiques des verbes en question et au niveau de l’inscription dans un usage spécifique, celui du Mode de discours Descriptif.

6.5 Conclusion

Nous avons, dans ce chapitre, tenté de donner une définition du mouvement fictif compatible avec le faisceau de données, qui pourrait parfois sembler hétéroclite, issu de cette thèse. Cette définition s’est faite en deux temps, d’abord de manière “négative”, en niant certaines affirmations plus ou moins étayées qui jalonnent la littérature sur ce sujet, puis de manière “positive”, en essayant d’articuler les diverses facettes du phénomène ayant émergé au cours de cette étude.

Pour résumer, le mouvement fictif est, pour nous, un procédé mettant en jeu une grande variété de changements spatiaux ou locatifs au sein d’un séquençage dynamique d’une configuration spatiale statique plus ou moins complexe. Ce procédé est utilisé dans des contextes discursifs bien précis dont le principal est, de loin, la Description, et ce sans que d’autres Modes de discours (comme le Mode Informatif au sein d’une définition par ex.) soient totalement exclus.

Enfin, nous avons proposé notre lecture des liens étroits mais indirects entre le mouvement fictif et la notion de parcours, ainsi que le statut du mouvement fictif par rapport à un sens qui serait “littéral”.

Conclusion et perspectives

Avec cette thèse, nous espérons avoir, si ce n'est proposé une vision radicalement différente de ce que la littérature offrait à propos du phénomène appelé "mouvement fictif", au moins fourni un nombre d'outils conséquent qui permettra à la communauté et à nous-même de pousser plus avant la réflexion et de franchir d'autres étapes significatives en termes de portée explicative et descriptive.

Pour l'heure, les principaux résultats obtenus dans ce travail semblent être de quatre sortes.

Premièrement, dans son chapitre 1, cette thèse recense, de la manière la plus large possible, un grand nombre de références et de jalons nécessaires à la compréhension des recherches sur le mouvement fictif, et ce en intégrant des approches très diverses et des études parfois laissées dans l'ombre. Ce type de panorama n'était, à notre connaissance, pas disponible jusqu'ici, du moins pour ce qui est des publications en langue française.

Deuxièmement, elle offre, dans son chapitre 3, une classification détaillée et précise des verbes dits de mouvement et/ou de déplacement dans un cadre théorique à la fois simple et efficace, celui inspiré par Boons (1987) et développé par Aurnague (2011b). Comme l'est inévitablement toute proposition de cette nature s'inscrivant dans une démarche scientifique, cette catégorisation est sans doute discutable sur plusieurs points, qu'ils concernent ses fondements ou bien ses aboutissements. Mais, au moins, le lecteur dispose-t-il, pour la discussion qui suit, d'un référentiel solide et précis. Les propositions d'Aurnague (2011b) n'avaient, jusqu'à ce jour, pas été appliquées de façon systématique aux listes de verbes établies par Laur (1991) sur la base des travaux du LADL et cette entreprise a nécessité, en elle-même, un gros investissement. Toutefois, nous n'avons pas souhaité retranscrire, dans le texte, l'ensemble des discussions, arguments et interrogations qui ont présidé à la mise au point de cette classification étendue :

cela aurait mené à une “thèse dans la thèse”, et porté quelque ombrage à notre sujet principal.

Troisièmement, une originalité majeure de cette thèse réside dans son corps d’annexes. En effet, et contrairement à ce que le lecteur intéressé par le mouvement fictif trouvera dans la plupart des autres travaux (même dans ceux basés sur des attestations), nous ne nous contentons pas ici de proposer un groupe réduit d’exemples de travail mais prenons pour fondement empirique la totalité des occurrences récoltées à partir d’un ensemble de plus d’une soixantaine de romans, autobiographies et essais issus de la base Frantext. Ceci nous “expose” un peu, dans le sens où toute prétention à l’exhaustivité est en soi dangereuse, mais l’outil ainsi élaboré constituera, il nous semble, une base de travail effective pour toute personne désireuse de se pencher sur la problématique du mouvement fictif. Si l’élaboration de ce corpus à travers la projection des verbes de Laur (1991) sur les textes sélectionnés a supposé un traitement “manuel” de grande ampleur – rappelons que plus de 70000 exemples ont été passés en revue –, il s’agissait d’une étape incontournable de nos recherches à laquelle nous ne souhaitons pas renoncer.

Quatrièmement, l’analyse du corpus a été menée selon deux dimensions complémentaires ou “orthogonales”, celle de la phrase simple et celle du discours. L’examen du mouvement fictif au sein de la phrase simple n’est pas nouveau mais il a été réalisé ici de la façon la plus méthodique possible en observant la nature ontologique des cibles et des sites, les relations plus ou moins stables qui s’établissent entre ces entités de même que les catégories de verbes et de prépositions qui émergent du corpus. Le regard “discursif” sur le mouvement fictif est, quant à lui, beaucoup moins courant dans la littérature et il représente probablement une originalité importante de cette thèse. Pour préliminaire qu’elle soit, cette exploration “supra-phrastique” nous a permis d’examiner la question des Modes de discours (en lien avec les propriétés aspectuo-temporelles des procès notamment), celle des types de descriptions spatiales ou de perspectives, celles, enfin, des personnes mises en jeu, des marques de perception et des figures de style (réification, personnification...). Compte tenu des limites intrinsèques à cette thèse, nous nous sommes, à plusieurs reprises, contenté d’ouvrir des voies qui mériteraient, bien sûr, d’être poursuivies et approfondies. Mais il nous semble, d’ores et déjà, pouvoir dire que cette double analyse (lexicale/phrastique et discursive) a contribué à mettre au jour un ensemble de faits et paramètres plus ou moins nouveaux. Citons, pêle-mêle, l’importance du Mode de discours Descriptif, des configurations spatiales de complexité variable constituées par les entités en présence (plutôt que de la seule forme), de la perception (plutôt que du seul parcours) ou bien de la stativité ainsi que des limites parfois ténues entre procès dynamiques et procès statiques. Citons également les hypothèses selon lesquelles le mouvement fictif pour-

rait sous-tendre certains processus de lexicalisation ou innovation lexicale de même que l'existence éventuelle d'un discours rapporté perceptif comparable au discours rapporté "classique".

Les idées directrices découlant de ces observations multiples ont été synthétisées dans le chapitre 6 où nous espérons, en particulier, avoir montré que les notions de parcours et d'entités ou procès étendus, récurrentes dans les études spécialisées, n'étaient pas en mesure de saisir le phénomène du mouvement fictif dans sa généralité comme dans ses fondements. De même, une sémantique de l'espace purement topologique ou géométrique n'est pas suffisante pour rendre compte de toutes les subtilités de ce phénomène. De manière générale, nous avons voulu faire la preuve qu'il était improductif d'étudier des faits linguistiques en les désolidarisant de leur contexte de production et d'utilisation.

Si nous avons déjà offert, avec cette thèse, quelques propositions novatrices sur le mouvement fictif, beaucoup reste à faire sur le sujet. Au niveau lexical tout d'abord, il nous semble qu'une exploitation plus poussée des notions de contrôle, de contenance, d'accès à la perception, ainsi que des autres traits relevant de la tendancialité (vitesse, direction, opposition à une force et entraînement par une force) permettra d'affiner à la fois notre compréhension du mouvement fictif et celle de la sémantique des verbes dynamiques en général. Au niveau discursif ensuite, un travail reste, selon nous, à effectuer : il s'agit d'établir une distinction plus tranchée entre les énoncés de mouvement fictif de types I et II, la frontière qui sépare ces deux classes n'étant pas toujours nette, précise (certains de nos exemples présumés de Type I seront, par exemple, de Type II pour Borillo, 2012). Ce travail de clarification, qui pourrait d'ailleurs révéler davantage de catégories que ces deux-là - assez générales et définies plus ou moins intuitivement - permettrait peut-être de jeter un éclairage nouveau sur certains phénomènes abordés dans notre cinquième chapitre (de l'inversion locative aux traces de la subjectivité en passant par les autres indices d'une "perception rapportée"). Plus globalement, les nombreuses possibilités d'exploration du mouvement fictif ouvertes au plan lexical et phrastique comme au plan discursif demandent à être développées et approfondies, ce à quoi nous nous attacherons.

Autre projet de travail qui a émergé de cette étude et qui nous tient à cœur : celui concernant les usages "temporels" des verbes dynamiques. Nous avons, en effet, pu constituer un exemplier, du même type que ceux présentés en annexe, d'occurrences telles que : *Noël arrive à grand pas* ou *Le séminaire s'étend sur trois jours*. Là aussi, une "explication" récurrente dans la littérature est effectuée en termes de "métaphore". Sans vouloir forcément nier la possible dimension métaphorique de ce type d'usages, cette assertion nous semble néanmoins introduire plus de présuppositions que d'expli-

cations, et nul doute qu'à ce sujet, à nouveau, le recours à une démarche associant un corpus d'exemples attestés à l'utilisation d'une véritable catégorisation sémantique des verbes dynamiques (telle que celle adoptée ici) permettrait d'apporter un lot d'informations pertinentes pour une meilleure compréhension de la sémantique desdits verbes et emplois.

La route est donc encore longue, ce qui n'est pas pour nous déplaire. . .

Bibliographie

- Amagawa, Toyoko (1997). « Subjective Motion in English and Japanese : A Case Study of Run and Hashiru ». Dans : *Tsukuba English studies* 16, p. 33–50.
- Asher, Nicholas, Michel Aurnague, Myriam Bras et Laure Vieu (1995). « Spatial, Temporal and Spatio-temporal Locating Adverbials in Discourse ». Dans : *Time, Space and Movement : Meaning and Knowledge in the Sensible World, Workshop Notes of the 5th International Workshop TSM'95*. Sous la dir. de P. Amsili, A. Borillo et L. Vieu. Toulouse, p. 107–119.
- Asher, Nicholas et Pierre Sablayrolles (1995). « A Typology and Discourse Semantics for Motion Verbs and Spatial PPs in French ». Dans : *Journal of Semantics* 12.2, p. 163–209.
- Aurnague, Michel (1996). « Les noms de localisation interne, tentative de caractérisation sémantique à partir de données du basque et du français ». Dans : *Cahier de lexicologie* 69, p. 159–192.
- (2008). « Qu'est-ce qu'un verbe de déplacement ? : critères spatiaux pour une classification des verbes de déplacement intransitifs du français ». Dans : *Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF'08*. Sous la dir. d'Habert B. Laks B. Durand J. Paris : Institut de Linguistique Française, p. 1905–1917.
- (2010). *Places-repère, localisation et routines : lorsque l'analyse du nom place rejoint celle de la préposition* à. CORELA. URL : <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=919>.
- (2011a). « *Quittant tout, nous partîmes : quitter et partir* à la lumière des changements de relation locative ». Dans : *Journal of French Language Studies* 21.3, p. 285–312.
- (2011b). « How motion verbs are spatial. The spatial foundations of intransitive motion verbs in French ». Dans : *Linguisticæ Investigationes* 34.1, p. 1–34.

- Aurnague, Michel (2012). *De l'espace à l'aspect : les bases ontologiques des procès de déplacement*. CORELA - Langue, espace, cognition | Numéros thématiques. URL : <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=2846>.
- (2013). « Quels critères sémantiques pour la caractérisation des verbes et procès de déplacement ? » Dans : Séminaire du Laboratoire d'informatique Gaspard-Monge - UMR 8049 LIGM. Marne la Vallée.
- (à paraître). « Motion verbs and spatial PPs in French : from spatio-temporal structure to asymmetry and goal bias ». Dans : *Carnets de Grammaire*.
- Aurnague, Michel et Laure Vieu (à paraître). « Retour aux arguments : pour un traitement « relationnel » des prépositions spatiales ». Dans : *Faits de Langue*.
- Aurnague, Michel, Laure Vieu et Andrée Borillo (1997). « La représentation formelle des concepts spatiaux dans la langue ». Dans : *Langage et cognition spatiale*. Sous la dir. de Michel Denis. Paris : Masson, p. 69–102.
- Barberis, Jeanne-Marie (1997). « Le sujet et sa praxis dans l'expression de l'espace : les énoncés de "mouvement fictif" ». Dans : *Langages* 31.127, p. 56–76.
- Boons, Jean-Paul (1987). « La notion sémantique de déplacement dans une classification syntaxique des verbes locatifs ». Dans : *Langue française* 76.1, p. 5–40.
- Boons, Jean-Paul, Alain Guillet et Christian Leclère (1976). *La structure des phrases simples en français. Constructions intransitives*. Genève-Paris : Droz.
- Borillo, Andrée (1996). « La relation partie-tout et la structure [N1 à N2] en français ». Dans : *Faits de langues* 4.7, p. 111–120.
- (1998). *L'espace et son expression en français*. Paris : Ophrys.
- (2006). « Fonction discursive de la structure d' « inversion locative » ». Dans : *Linguisticae Investigationes* 29.1, p. 25–41.
- (2012). « L'expression de déplacement fictif comme manifestation d'un discours narratif subjectif ». Dans : *Grammaire, lexicque, référence. Regards sur le sens. Mélanges offerts à Georges Kleiber pour ses quarante ans de carrière*. Sous la dir. de L. de Saussure, A. Borillo et M. Vuillaume. Berne : Peter Lang, p. 45–58.
- Boroditsky, Lera (2000). « Metaphoric structuring : Understanding time through spatial metaphors ». Dans : *Cognition* 75, p. 1–28.
- Caballero, Rosario (2009). *Tumbling buildings, wine aromas and tennis players : Fictive and metaphorical motion across genres*. URL : "<http://www.cs.bham.ac.uk/~amw/pdfVersions/Caballero.pdf>".
- Cadiot, Pierre, Franck Lebas et Yves-Marie Visetti (2004). « Verbes de mouvement, espace et dynamiques de constitution ». Dans : *Histoire, Epistémologie, Langage* 26.1, p. 7–42.
- Cappelli, Gloria (2012). « Travelling in space : Spatial Representation in English and Italian Tourism Discourse ». Dans : *Textus* 25.1.

- Col, Gilles et Catherine Collin, éd. (2010). *Espace, Préposition, Cognition - Hommage à Claude Vandeloise*. Revue CORELA. URL : <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=843>.
- Condamines, Anne (2000). « Les bases théoriques du groupe toulousain "Sémantique et Corpus" : ancrages et perspectives ». Dans : *Cahiers de grammaire* 25, p. 5–28.
- Corbin, Pierre (1980). « De la production des données en linguistique introspective ». Dans : *Théories linguistiques et traditions grammaticales*. Sous la dir. d'A.-M. Dessaux-Berthonneau. Villeneuve-d'Asq : Presses Universitaires de Lille, 121–179.
- Cornish, Francis (2001). « L'inversion « locative » en français, italien et anglais : propriétés syntaxiques, sémantiques et discursives ». Dans : *Cahiers de Grammaire* 26, p. 101–123.
- Dagnac, Anne (2005). « Description et interprétation spatiale : l'incipit des Choses de G. Perec ». Dans : *Questions de classification en linguistique : Hommage au Professeur C. Molinier*. Sous la dir. d'A. Dagnac et M. Rouquier I. Choi-Jonin M. Bras. Berne : Peter Lang, p. 99–12.
- Demi, Silvia (2009). « The Geometry of Fictive Motion and Location in English and Italian ». Thèse de doct. Université de Pisa.
- Denis, Delphine et Anne Sancier-Chateau (1994). *Grammaire du français*. Paris : Librairie Générale Française.
- Desclés, Jean-Pierre (2007). « La polysémie verbale, un exemple, le verbe avancer ». Dans : *La polysémie*. Sous la dir. d'Olivier Soutet. Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, p. 111–136.
- Emirikian, Louissette (2008). « Sémantique du verbe monter : Proposition d'un noyau de sens ». Dans : *Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF'08*. Sous la dir. d'Habert B. Laks B. Durand J. Paris : Institut de Linguistique Française.
- Frawley, William (1992). *Linguistic Semantics*. Hillsdale, N.J. : Lawrence Erlbaum Associates.
- Fuchs, Catherine et Nathalie Fournier (2003). « Du rôle cadratif des compléments localisants initiaux selon la position du sujet nominal ». Dans : *Travaux de linguistique* 47.2, p. 79–109.
- Habert, Benoît (2000). « Des corpus représentatifs : de quoi, pour quoi, comment ? ». Dans : *Cahiers de l'Université de Perpignan* 31, p. 11–58.
- Hall, Edward T. (1959). *The Silent Language*. Garden City, NY : Doubleday & Company, Inc.
- Honda, Akira (1994). « From spatial cognition to semantic structure : The role of subjective motion in cognition and language ». Dans : *English Linguistics* 11, p. 197–219.
- Hopper, Paul et Sandra A. Thompson (1980). « Transitivity in Grammar and Discourse ». Dans : *Language* 56.2, p. 251–297.

- Iwata, Seizi (1996). « Motion and extent : two sides of the same coin ». Dans : *Studia Linguistica* 50.3, p. 256–282.
- Jackendoff, Ray S. (1976). « Toward an Explanatory Semantic Representation ». Dans : *Linguistic Inquiry* 7.1, p. 89–150.
- (1983). *Semantics and Cognition*. Cambridge, MA : MIT Press.
- (1990). *Semantic Structures*. Cambridge MA : MIT Press.
- (1991). « Parts and boundaries ». Dans : *Cognition* 41, p. 9–45.
- (2002). *Foundations of Language*. Oxford : Oxford University Press.
- Jiménez Martínez-Losa, Noelia (2006). « Towards a typology of fictive motion events : review of existing proposals and presentation of new perspectives ». Dans : *Interlingüística* 17, p. 562–569.
- Kleiber, Georges (1997). « Sens, référence et existence : que faire de l’extra-linguistique ? » fre. Dans : *Langages* 31.127, p. 9–37.
- (1999). *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*. Lille : Editions du Septentrion.
- Labov, William (1975). *What is a linguistic fact*. Lisse : Peter de Ridder.
- Lakoff, George (1987). *Women, fire, and dangerous things : What categories reveal about the mind*. Chicago : University of Chicago Press.
- Lakoff, George et Mark Johnson (1980). *Metaphors we live by*. Chicago : University of Chicago Press.
- Lakoff, George et Mark Turner (1989). *More than cool reason : a field guide to poetic metaphor*. Chicago : University of Chicago Press.
- Lamiroy, Béatrice (1983). *Les verbes de mouvement en français et en espagnol : étude comparée de leurs infinitives*. Amsterdam : John Benjamins.
- Langacker, Ronald W. (1987a). *Foundations of Cognitive Grammar. Volume I : Theoretical Prerequisites*. Stanford, CA : Stanford University Press.
- (1987b). « Mouvement abstrait ». Dans : *Langue française* 76.1, p. 59–76.
- (1991). *Foundations of Cognitive Grammar. Volume II : Descriptive Application*. Stanford, CA : Stanford University Press.
- (1999). « Virtual reality ». Dans : *Studies in Linguistic Sciences* 29, p. 77–103.
- (2005). « Dynamicity, Fictivity, and Scanning. The Imaginative Basis of Logic and Linguistic Meaning. » Dans : *Grounding Cognition. The Role of Perception and Action in Memory, Language, and Thinking*. Sous la dir. de Diane Pecher et Rolf A. Zwaan. Cambridge : Cambridge University Press, p. 164–197.
- Laur, Dany (1991). « Sémantique du déplacement et de la localisation en français : une étude des verbes, des prépositions et de leurs relations dans la phrase simple ». Thèse de doct. Université Toulouse Le Mirail.
- Le Draoulec, Anne et Marie-Paule Péry-Woodley (2005). « Encadrement temporel et relations de discours ». Dans : *Langue française* 148.4, p. 45–60.

- Le Pesant, Denis (2008). « Les verbes transitifs de localisation statique : diathèses, modes d'action et sélection lexicale ». Dans : *Actes du CMLF 08 (Premier Congrès Mondial de Linguistique Française)*. Paris, 9-12 juillet 2008. Paris : ILF, p. 2551–2562.
- (2012). « Critères syntaxiques pour une classification sémantique des verbes de localisation ». Dans : *ФИЛОЛОГИЧЕСКИ ПРЕГЛЕД* 39.1, p. 37–52.
- Lebas, Franck et Pierre Cadiot (2003). « Monter et la construction extrinsèque du référent ». Dans : *Langages* 150.2, p. 9–30.
- Leech, Geoffrey N. (1969). *Towards a semantic description of English*. London : Longman.
- Levin, Beth (1993). *English Verb Classes and Alternations : A Preliminary Investigation*. Chicago : University of Chicago Press.
- Levin, Beth et Malka Rappaport Hovav (1992). « The Lexical Semantics of Verbs of Motion : The Perspective from Unaccusativity ». Dans : *Thematic Structure : Its Role in Grammar*. Sous la dir. d'I.M. Roca. Berlin : Foris, p. 247–269.
- (1995). *Unaccusativity : At the Syntax-Lexical Semantics Interface*. Cambridge, MA : MIT Press.
- Levinson, Stephen C. (1999). « Frames of Reference and Molyneux's Question : Cross-linguistic Evidence ». Dans : *Language and Space*. Sous la dir. de Paul Bloom, Mary A. Peterson, Lynn Nadel et Merrill F. Garrett. Cambridge, MA : MIT Press, p. 109–169.
- Levinson, Stephen C. et David P. Wilkins (2006). « Patterns in the data : towards a semantic typology of spatial description ». Dans : *Grammars of Space. Explorations in Cognitive Diversity*. Sous la dir. de Stephen C. Levinson. Cambridge : Cambridge University Press, p. 512–552.
- Linde, Charlotte et William Labov (1975). « Spatial Networks as a Site for the Study of Language and Thought ». Dans : *Language* 51.4, p. 924–939.
- Lyons, John (1977). *Semantics*. London : Cambridge University Press.
- Machery, Edouard (2004). « Les concepts ne sont pas une espèce naturelle : la notion de concept en psychologie cognitive ». Thèse de doct. Paris IV.
- Mathieu-Colas, Michel (1998). « Illustration d'une classe d'objets : les voies de communication ». Dans : *Langages* 32.131, p. 77–90.
- Matlock, Teenie (2001). « How Real is Fictive Motion ». Thèse de doct. Santa Cruz : University of California.
- (2004a). « Fictive motion as cognitive simulation. » Dans : *Memory & Cognition* 32.8, p. 1389–1400.
- (2004b). « The Conceptual Motivation of Fictive Motion ». Dans : *Studies in Linguistic Motivation*. Sous la dir. de Gunter Radden et Klaus-Uwe Panther. Cognitive Linguistics Research (CLR) : 28. Mouton de Gruyter, p. 221–248.

- Matlock, Teenie (2006). « Depicting fictive motion in drawings ». Dans : *Cognitive Linguistics : Investigations across languages, fields, and philosophical boundaries*. Sous la dir. de J. Luchenbroers. Amsterdam : John H. Benjamins.
- Matlock, Teenie, Michael Ramscar et Lera Boroditsky (2003). « The experiential basis of meaning ». Dans : *Proceedings of the Twenty-fifth Annual Conference of the Cognitive Science Society*. Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum.
- Matlock, Teenie et Daniel C. Richardson (2004). « Do eye movements go with fictive motion ? » Dans : *Proceedings of the 26th Annual Conference of the Cognitive Science Society*.
- Matsumoto, Yo (1996a). « Subjective-change expressions in Japanese and their cognitive and linguistic bases ». Dans : *Spaces, worlds, and grammar*. Sous la dir. de Gilles Fauconnier et Eve Sweetser. Chicago : The University of Chicago Press, p. 124–156.
- (1996b). « Subjective Motion and English and Japanese Verbs ». Dans : *Cognitive Linguistics* 7.2, p. 183–226.
- Miller, George A. et Philip N. Johnson-Laird (1976). *Language and Perception*. Cambridge, MA : Belknap press.
- Moot, Richard, Laurent Prévot et Christian Retoré (2011a). « A discursive analysis of itineraries in an historical and regional corpus of travels ». Dans : *Constraints in discourse 2011*. Agay-Roches Rouges.
- (2011b). « Un calcul de termes typés pour la pragmatique lexicale : chemins et voyageurs fictifs dans un corpus de récits de voyages ». Dans : *Traitement automatique des langues 2011*. Montpellier, p. 161–166.
- Müller, Hélène (2009). « Miroir et mémoire. La deuxième personne et l'autobiographie : Trame d'enfance de Christa Wolf et Enfance de Nathalie Sarraute ». Dans : *TRANS-8*. URL : <http://trans.revues.org/307>.
- Nordhal, Helge (1977). « Assez avez alé : estre et avoir comme auxiliaires du verbe aler en ancien français ». Dans : *Revue Romane* XII.1, p. 54–67.
- Plénat, Marc (2000). « Quelques thèmes de recherche actuels en morphophonologie française ». Dans : *Cahiers de Lexicologie* 77, p. 27–62.
- Rakhilina, Ekaterina V. (2004). « There and back : the case of Russian 'go' ». Dans : *GLOSSOS* 5, p. 1–33.
- Riegel, Martin, Jean-Christophe Pellat et René Rioul (2004). *Grammaire méthodique du français*. Quadrige. Paris : PUF.
- Rojo, Ana et Javier Valenzuela (2003). « Fictive Motion in English and Spanish ». Dans : *International Journal of English Studies* 3.2, p. 123–149.
- (2009). « Fictive Motion in Spanish : travelling, non-travelling and path-related manner information. » Dans : *Trends in Cognitive Linguistic : Theoretical and Applied models*. Sous la dir. de Javier Valenzuela, Ana Rojo et Cristina Soriana. Frankfurt : Peter Lang, p. 243–260.

- Récanati, François (1997). « La polysémie contre le fixisme ». Dans : *Langue française* 113.1, p. 107–123.
- Sablaylorles, Pierre (1995). « Sémantique formelle de l'expression du mouvement. De la sémantique lexicale au calcul de la structure du discours en français ». Thèse de doctorat. Toulouse, France : Université Paul Sabatier.
- Sarda, Laure (1999). « Contribution à l'étude de la sémantique de l'espace et du temps : analyse des verbes de déplacement transitifs directs du français ». Thèse de doct. Université Toulouse Le Mirail.
- Saygin, Ayse Pinar, Stephen McCullough, Morana Alac, et Karen Emmorey (2010). « Modulation of BOLD Response in Motion-sensitive Lateral Temporal Cortex by Real and Fictive Motion Sentences ». Dans : *Journal of Cognitive Neuroscience* 22.11, p. 2480–2490.
- Sha'bani, Enayat Allah (2008). *Conceptual Simulation on the depiction of fictive motion sentences*. Présentation. Islamic Azad University-Roudehen. Iran : First Regional Conference on English Language Teaching et Literature (ELTL 1).
- Slobin, Dan I. (1996). « Two Ways to Travel : Verbs of Motion in English and Spanish ». Dans : *Grammatical Constructions. Their Form and Meaning*. Sous la dir. de Masayoshi Shibatani et Sandra A. Thompson. Oxford : Clarendon Press, p. 195–219.
- (2004). « The many ways to search for a frog : linguistic typology and the expression of motion events ». Dans : *Relating events in narratives (Vol.2) : typological and contextual perspectives*. Sous la dir. de S. Strömquist et L. Verhoeven. Mahwah, New Jersey : Lawrence Erlbaum Associates, p. 219–257.
- Smith, Carlotta (2003). *Modes of Discourse*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Stefanowitsch A. & Rohde, A. (2004). « The goal bias in the encoding of motion events ». Dans : *Motivation in grammar*. Sous la dir. de G. Radden & K.-U. Panther. Berlin : Mouton de Gruyter, p. 249–268.
- Stosic, Dejan (2002). « “Par” et “à travers” dans l'expression des relations spatiales : comparaison entre le français et le serbo-croate ». Thèse de doct. Université de Toulouse II.
- (2007). « The Prepositions *par* and *à travers* and the Categorization of Spatial Entities in French ». Dans : *The categorization of spatial entities in language and cognition*. Sous la dir. de Michel Aurnague, M. Hickmann et Laure Vieu. Amsterdam : John Benjamins, p. 71–91.
- (2009). « La notion de « manière » dans la sémantique de l'espace ». Dans : *Langages* 3.175, p. 103–121.
- Stosic, Dejan et Laure Sarda (2009). « The many ways to be located : the expression of fictive motion in French and Serbian ». Dans : *Space and Time in Language and Literature*. Sous la dir. de M. Brala Vukovic et L. Gruic Grmusa. Cambridge : Cambridge Scholars Publishing, p. 39–60.

- Svorou, Soteria (1994). *The Grammar of Space*. Amsterdam : John Benjamins Publishing.
- Talmy, Leonard (1983). « How language structures space ». Dans : *Spatial Orientation : Theory, Research and Application*. Sous la dir. d'Herbert L. Jr. Pick et Linda P. Acredolo. New York : Plenum Press.
- (1985). « Lexicalization patterns : Semantic Structure in Lexical Forms ». Dans : *Language Typology And Symbolic Description 3*. Sous la dir. de T. Shopen, p. 57–149.
- (1991). « Path to realization : A typology of event conflation ». Dans : *Proceedings of the Seventeenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society : General Session and Parasession on The Grammar of Event Structure*, p. 480–519.
- (1999). « Fictive Motion in Language and "Ception" ». Dans : *Language and Space*. Sous la dir. de Paul Bloom, Mary A. Peterson, Lynn Nadel et Merrill F. Garrett. Cambridge, MA : MIT Press, p. 211–276.
- (2000a). *Toward a Cognitive Semantics : Concept Structuring Systems*. Cambridge, MA : MIT Press.
- (2000b). *Toward a Cognitive Semantics : Typology and Process in Concept Structuring*. Cambridge, MA : MIT Press.
- Taylor, Holly A. et Barbara Tversky (1992a). « Descriptions and depictions of environments ». Dans : *Memory and Cognition* 20, p. 483–496.
- (1992b). « Spatial mental models derived from survey and route descriptions ». Dans : *Journal of Memory and Language* 31, p. 261–282.
- (1996). « Perspective in spatial descriptions ». Dans : *Journal of Memory and Language* 35, p. 371–391.
- Tsujimura, Natsuko (2002). « A constructional approach to stativity in Japanese ». Dans : *Studies in Language* 25, p. 601–629.
- Tversky, Barbara (1999). « Spatial Perspective in Descriptions ». Dans : *Language and Space*. Sous la dir. de Paul Bloom, Mary A. Peterson, Lynn Nadel et Merrill F. Garrett. Cambridge, MA : MIT Press, p. 463–491.
- Tversky, Barbara, Holly A. Taylor et Scott Mainwaring (1997). « Langage et perspective spatiale ». Dans : *Langage et cognition spatiale*. Sous la dir. de M. Denis. Paris : Masson, p. 25–49.
- Vandeloise, Claude (1986). *L'espace en français*. Paris : Seuil.
- (1987). « La préposition à et le principe d'anticipation ». Dans : *Langue française* 76.1, p. 77–111.
- (1988). « Les usages spatiaux statiques de la préposition à ». Dans : *Cahiers de Lexicologie* 53, p. 119–148.
- (2001). *Aristote et le lexique de l'espace. Rencontres entre la physique grecque et la linguistique cognitive*. Stanford : CSLI.

- (2003). « Containment, support and linguistic relativity ». Dans : *Cognitive approaches to lexical linguistics*. Sous la dir. de R. Dirven & J. Taylor H. Cuyckens. Berlin : Mouton de Gruyter, p. 393–425.
- Vendler, Zeno (1957). « Verbs and Times ». Dans : *The Philosophical Review* 66.2, p. 143–160.
- Vieu, Laure, Myriam Bras, Nicholas Asher et Michel Aurnague (2005). « Locating Adverbials in Discourse ». Dans : *Journal of French Language Studies* 15, p. 173–193.
- Vuillaume, Marcel (2012). « D'où vient l'ambiguïté de la route s'élargit ? » Dans : *Grammaire, lexicque, référence. Regards sur le sens. Mélanges offerts à Georges Kleiber pour ses quarante ans de carrière*. Sous la dir. de L. de Saussure, A. Borillo et M. Vuillaume. Berne : Peter Lang, p. 117–131.
- Wallentin, Mikkel, Torben Ellegaard Lund, Svend Østergaard, Leif Østergaard et Andreas Roepstorff (2005). « Motion verb sentences activate left posterior middle temporal cortex despite static context ». Dans : *NeuroReport* 16.6, p. 649–652.

